

SOPHIE LOUBIÈRE

À LA  
MESURE  
DE NOS  
SILENCES

Roman



fleuve  
ÉDITIONS

SOPHIE LOUBIÈRE

À LA MESURE  
DE NOS SILENCES

**fleuve**  
ÉDITIONS 

*Ce roman est inspiré de faits réels.  
Il rend hommage aux victimes de la barbarie des hommes  
et à ceux qui la combattent.*

*À Adèle et Gabriel.  
À Patrick Brugel.*

*Venu au monde  
Dernier des derniers,  
Tout commence par toi.*

*Ipoustéguy, L'ombre est toujours juvénile*

**Être vivant**

*Il m'est bien évident que j'ai toujours été de race inférieure. Je ne puis comprendre la révolte. Ma race ne se souleva jamais que pour piller : tels les loups à la bête qu'ils n'ont pas tuée.*

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*

*Lorsque claquèrent les premiers coups de feu, nous cheminions encore au fil de nos rêves, invincibles dans ce doux repli du sommeil. Jusqu'à ce jour, préservés des foudres de la guerre, nous n'en avions perçu que la rumeur, ignorants de notre sort. Ce matin-là, comme une porte brusquement se ferme en pleine messe, le fracas des armes cogna le silence. Les détonations répercutées de ruelle en ruelle annonçaient bien plus qu'un chapitre sanglant à consigner dans les livres d'histoire. Elles faisaient tomber sur nous un rideau de ténèbres, transfigurant ce qui devait être une journée radieuse en un torrent colère. Là-bas, au creux de cette faille qui scinde la ville, là où le pont enjambe l'Aveyron, on abattait des hommes.*

*Ce dont je fus malgré moi spectateur hante encore mes songes, et je n'en ai fait récit à personne sinon à mon professeur, venu après la guerre recueillir des témoignages sur le drame qui avait frappé notre vieille cité.*

*Les hurlements, la procession macabre, cent innocents vacillants à quelques pas de moi, couverts de sang... Ces images interdites sont demeurées dans ma mémoire d'une impitoyable netteté. Aucun bonheur, aucun désastre de la vie, pas un voyage au plus loin de mon pays ne m'aura affranchi de cette tragédie.*

*Ce que j'ai vu en cet après-midi de septembre, j'ai tenté de le fuir dès l'instant où je me suis agenouillé dans la paille du pigeonier, couvrant mes yeux des deux mains. Mais le démon, déjà, était à l'ouvrage, et mes doigts, malgré moi, s'écartaient devant cette farce ignoble.*

*Il n'y a aucune limite au mal.*

*Croire que quelqu'un va surgir et d'un geste mettre un terme au carnage vaut pour l'âme crédule des enfants de chœur.*

*Quand bien même.*

*Lorsqu'on entrevoit le diable en exercice, vêtu de rage et de haine, œuvrant à visage découvert, rien ne peut plus nous sauver. Pas même l'innocence ou la faim.*

## UN

*Charriée par le vent, la clameur des enfants dans la cour d'une école ravivait des souvenirs de craie et d'encrier. Les cyprès tendaient la pointe de leur cône effilé comme une flèche, narguant les nuages d'éternité. À la limite de propriété, le cerisier frémissait sous la brise et ployait sur le sol des branches chargées de fleurs aux cœurs d'or parfumés.*

Un vieil homme étendu près de l'arbre opposait son immobilité aux bruissements du feuillage. Mille étoiles palpitaient sous ses paupières et fuyaient s'il tentait d'en suivre la trajectoire. Une petite chienne virevoltait autour de lui ; ses jappements insistants l'éveillèrent enfin. Le vieil homme froissa l'herbe sous ses paumes, porta une main à son visage. Du sang coulait doucement d'une plaie ouverte à la racine des cheveux. Il repoussa la truffe minuscule. Grogna. Palpa la peau sous le chandail – là où s'écrivait une cicatrice verticale. Il parvint à s'asseoir, un poing contre le cœur. La brouette avait chaviré avec lui, déversant son contenu sur le gazon. La fourche à bêcher tenait encore au garde-à-vous, mordant la terre, cette terre plus dense à cet endroit comme pour signifier que rien n'était donné sans effort, que le monde se résumait à l'accomplissement d'une tâche. Du haut de leurs tiges, les iris tiraient des langues velours à l'élève infortuné ; la nature se plaisait à faire la grimace.

Le vertige l'avait surpris alors qu'il attaquait les plates-bandes, et sans doute était-il resté longtemps sans connaissance. Dès l'aube, guettant l'écume du soleil levant, et après quelques longueurs dans la piscine, il s'était armé d'outils, impatient de racler, biner, tailler, remodeler l'univers végétal où la maison était éclos. Cette demeure à l'âme centenaire bâtie sur les bords de Marne, patrie des frênes, des roseaux et des saules blancs, prenait une teinte farouche lorsque la nuit tombait, accrochant des reflets roux à ses fenêtres. Combien de volets à fermer chaque soir ? Une maison trop vaste pour la solitude.

Il semblait au vieil homme qu'un essaim de bourdons encerclait son crâne dans un fracassant vacarme. Rescapé de son propre naufrage, jamais il n'avait rejoint la cuisine d'un pas aussi lent, comptant les battements de son cœur. Cette respiration était celle d'un autre, un faux frère, un souffreteux. Il ouvrit le congélateur, s'empara d'un sachet de petits pois qu'il appuya contre sa tempe et s'affala sur une chaise. Il voulut ensuite se servir un verre d'eau. La bouteille chancelait sous sa paume, versait de travers. Composer le numéro du médecin ne fut guère plus aisé. Il attendit sa venue, figé sur la chaise, négligeant le canapé plus confortable du salon, une chienne poids plume sur les genoux, les épaules si faibles que ses bras en tombaient.

Consigné à l'office.

Le vieil homme affichait une mine coupable, songeant à l'effroi de sa femme si elle l'avait trouvé tout engourdi sur le gazon. Clémence ne se serait pas contentée de lui lécher le menton à la manière de Dora, elle se serait cassé les reins en essayant de le relever, le maudissant, l'accablant de reproches.

Clémence avait raison. Fichue manie que de vouloir inverser les chiffres de son âge. Voilà dix ans déjà, au retour d'un déplacement en Haïti, il glissait de son fauteuil comme un savon tombe dans le lavabo, en pleine conférence de rédaction. Une manière bien insolite et malheureuse de mettre fin à sa

carrière. Quatre-vingt-dix kilos K.-O. sur la moquette, envoyés *illico* en cardio. On avait fendu sa peau au scalpel, écarté les côtes pour atteindre le cœur et redémarré la machine. Au troisième jour, se rendant à son chevet, Clémence manqua défaillir en découvrant un lit vide – tout juste recousu, le patient prenait une douche. François Valent était aussi solide que son vieux coupé Volvo.

Lorsqu'on sonna au portail, il cherchait encore son souffle. Au milieu de l'allée couverte de gravier, une souche renversée dressait ses racines noires tel un scarabée séché au soleil. Le médecin ne vit que cela.

— La souche, c'est vous ? dit-il, à peine le perron franchi. Vous vous entraînez pour les jeux Olympiques ?

Le prunier avait crevé. Le vieil homme ne supportait pas la vue d'un arbre mort.

— ... Elle pèse combien ? Pas loin d'une tonne, non ?

— Peut-être bien.

Il tendit la main, se ravisa. C'était une paluche de jardinier avec de l'herbe sous les ongles, les deuxièmes et troisièmes phalanges manquant à l'annulaire et à l'auriculaire. Une main indigne de celle d'un médecin.

Le docteur Préau désinfecta l'entaille au front, posa des bandelettes de Steri-Strip pour suturer la plaie. Tout en griffonnant sur un carnet d'ordonnances, il pesta contre son stylo avant d'en tirer un autre de sa sacoche puis se lamenta sur ce printemps maussade qui favorisait dépressions et infections pulmonaires. Trois feuilles furent arrachées au carnet.

— On met la pédale douce, m'sieur Valent.

Repos complet. Le retraité n'aurait pas d'autre choix que de faire la conversation à la femme de ménage. Promener Dora le long des berges serait la seule sortie autorisée, le lancer de pain rassis aux cygnes son unique distraction. Et il lui faudrait reprendre le chemin de l'hôpital pour une série d'exams.

Habituellement, l'absence de Clémence rendait toutes choses possibles. Comme la cloche annonce l'heure de la récréation, la séparation des époux encourageait un rajeunissement puéril des appétits de François. Il jouissait de cette solitude transgressive, se nourrissait à sa fantaisie à n'importe quelle heure du jour et même la nuit, cuisinait au beurre et se délectait de bons crus à chaque repas. Il s'habillait rustique, grimpait presque aux arbres, se couvrait de toiles d'araignées et d'âcre poussière en triant des archives de la cave au grenier. François abandonnait la vaisselle sale à l'évier, s'endormait en slip devant la télévision, négligeait d'ouvrir son courrier, boudait le rasoir électrique et pouvait lire jusqu'à l'aurore puisque la lumière de sa lampe de chevet n'incommodait personne. Le retour de sa femme mettait un terme à ses toquades. Ce moment-là, aussi, était délicieux. Comme on passe une main dans les cheveux d'un petit garçon en lui demandant s'il a été bien sage, il appréciait les retrouvailles. Savoir, aujourd'hui, que sa petite fête foraine n'aurait pas lieu le plongeait dans le désarroi.

— Et pour la piscine ? osa-t-il.

— Pas plus de dix longueurs. Et pas touche à la souche. Appelez plutôt votre jardinier.

Ils se saluèrent devant le break du docteur Préau, du gravier sous les semelles. Contre la vitre arrière droite, imprimé sur un pare-soleil, Winnie l'Ourson se régala de miel.

Le portail se ferma sans un bruit, engloutissant le véhicule.

L'aspect mélancolique du jardin, dans ce duel de pénombre et de miroitement, ajouta au sentiment désabusé du vieil homme. Plus loin, sous son dôme embué, cernée d'une couronne de buis, la piscine semblait plongée dans un sommeil de mort.

Il allait les buter.

Il allait tous les buter.

Phase 1 : observation. Trouver le centre opérationnel, activer le mode « furtif », actionner le rideau d'invisibilité. Antoine se demanda s'il avait encore assez d'énergie vitale.

— 25 % ? Seulement ?... Où il est, ce foutu domaine de Kardac ?

Il enjamba l'obstacle. Touche « A ». Plongea une main dans un paquet de chips arôme poulet grillé. Deux vibrations ébranlèrent son portable. Il jeta un œil à l'écran bleu.

Message de Sonia.

*Tu dors ?*

Il repoussa le téléphone. Des miettes de chips tombaient entre les touches du clavier d'ordinateur, se combinant à quelques cheveux et toutes sortes de résidus alimentaires. Le jeune homme s'enfonça dans le fauteuil à roulettes sans se soucier des vêtements accumulés en vrac sur le dossier. Il allongea les jambes sur des revues empilées sous la table, et ses doigts se resserrèrent sur sa PSP. Régulièrement, un signal sonore émanant de l'ordinateur l'avertissait qu'un de ses amis publiait sur Facebook. Une pluie noire frappait le Velux, ajoutant au climat hostile de son nouveau jeu téléchargé.

*Allez, réponds stp.*

Touche « R1 ». Il avait dix balles dans le chargeur, dix bastos. De quoi leur griller les neurones.

— Je vais vous faire gicler les boyaux d'un bon coup de lame, grimaça-t-il.

Y en aurait partout. Il allait repeindre les murs de leur royaume merdique. Antoine voulait entendre le bruit des os qui craquent, voir des yeux sortir de leurs orbites quand il actionnerait le sabre à rotation nucléaire.

*Je sais que t'es pas couché vu qu'il est pas encore 2 heures du mat'.*

Louise Lol, Milka, Adrien le Hérisson, Goku et une autre personne ont commenté un lien que vous avez partagé.

Boomboom, boomboom, boomboom, boomboom... Mon cœur bat, bat et rebat chaque fois plus fort quand je pense à toi et moi d'ici trois mois... JE T'AIME JAPAN EXPO !

*Gameplay* avant tout. Antoine repéra le chef de meute. Il se tortillerait bientôt comme un asticot avec des bulles de sang dans la bouche quand il lui aurait retiré la peau avec le gant à cinq lames.

— C'est pas du *survival* ici ma petite dame mais de l'horreur à gogo, s'amusa-t-il.

Parfois, il vaut mieux dire la vérité. Parce que sinon elle se découvre toujours à un moment. C'est ça l'ironie de la chose !

*Tu fais chier, pourquoi tu réponds pas ?*

Pff t'as de la chance pour la JAPAN. \*boude\*.

Bac histoire géo : La Chine ou la mondialisation. Bref, c'est la merde.

Le babouin, il allait tondre le gazon avec ses dents. Antoine s'apprêtait maintenant à lui expédier les orphelines dans le gosier à grands coups de latte. Touche « R2 ».

La Chine. La Chine. La Chine !

Antoine Valent a été identifié sur 4 photos de l'album Bowling avec des cons !!;-) de Phil Klingon le Grand.

*Je suis pas très bien, là. :( Réponds bordel.*

En vérité, l'action contextuelle limitait Antoine dans le contrôle de son personnage, et un zombie femelle lui sautait régulièrement à la gorge pour le lécher partout.

— T'approche pas trop, poulette, sinon je te crame en moins de deux, la menaçait-il, très gentleman.

*T'es connecté sur Facebook depuis 3 h, keske tu fou, t'es sur ton jeu relou ?*

Et pour la philo, tu vois quoi ?

Trois coups frappés contre la porte de sa chambre le firent tressaillir.

— Tu dors pas, *geek master* ? Tu révises ton histoire ?

Rire étouffé de sa demi-sœur depuis le couloir. Elle lui souhaita bonne nuit avant d'ajouter en bâillant :

— Vire ton caleçon dégueu de la salle de bains, Choubaka, sinon je le fous dans ton bol de petit dèj' demain.

— Dégage de ma porte, gogole.

Ils faisaient tous partis du complot. Ça sentait l'embrouille. Des pièges aussi gros qu'une incruste. Ça voulait jouer au plus fort avec lui, ça se croyait plus malin, comme dans *From dust untill blood*.

Platon. L'État. Mais pas sûr.

*Réponds-moi, sadique.*

Level 3. Plus de chips. Antoine attrapa une cannette de Coca Zero en équilibre sur le classeur de philo. Manqua de recracher son contenu tourné en mélasse.

— C'est quoi ce bordel... ?

Trois éléments du jeu passaient moyennement. *Primo*, l'ambiance flippante des premiers niveaux était sacrifiée au profit d'un bon gros shooter dans l'esprit *World of War* sans le système de couverture. *Secundo*, Antoine se trouvait devant un vétéran du mort-vivant, un as des as de l'armée US, et ce plouc n'était même pas capable de viser et de marcher en même temps. *Tertio*, des zombies lui tombaient dessus à bras et jambes raccourcis.

Sometimes, cosplay is better than video game. Sometimes.

*Je te lâcherai pas, j'ai trop besoin de toi. Faut qu'on se parle de ce qui c passé hier.*

— J'ai pas une pancarte marquée « help yourself » autour du cou ! s'amusa Antoine.

Touche « R2 ». Explosée, la herse. Level 4.

— Wouah ! Trop beau.

De la jungle vivante. Ça grouillait de partout, plantes vénéneuses, araignées, singes hurleurs... Dégainer la machette, *slasher* à tout-va. Les munitions étaient sûrement dissimulées dans les plantes, mais comment charger les cartouches ? Et les grenades ? Où elles étaient, les grenades ?

— Allez, quoi ! Bouge-toi, le blondinet ! On va se faire bouffer un bras !

Les doigts enfonçaient les touches. « R1 », « R2 », « R1 », « R2 ».

— Allez ! Balance un crochet et un uppercut ! T'es un G.I. Joe, putain ! T'as pas peur que les décérébrés te collent des mandales ! Fais chauffer la colle !

Antoine allait les buter.

Il allait tous les buter.

*Jamais nous n'avons autant chanté qu'en temps de guerre. Nous chantions à la messe, pour la bénédiction du saint sacrement, nous chantions pour les soldats, les vivants et les morts, les réfugiés belges fuyant l'invasion allemande, les petits Lorrains jetés hors de chez eux, nous chantions pour Jeanne d'Arc et la Croix-Rouge, et aussi à l'école et au stade municipal, pour la célébration du 14 Juillet et le Secours national. Nous chantions en français et en occitan. Nos gorges se déployaient de concert avec les Scouts, les Louveteaux et les Éclaireurs, nous entonnions des hymnes à la fête de la jeunesse placée sous le haut patronage du maréchal Pétain. Nous avons crié de bon cœur « Vive la France », et pleuré sur la Marseillaise.*

*Comme l'aiguille d'une pendule que l'on ne peut reculer, mes souvenirs d'enfance commençaient au cinquième jour de la guerre, un jeudi. Pourquoi n'ai-je pas gardé en mémoire la brutalité de la tornade qui s'abattit sur la ville en ce funeste mois d'août 1939, soufflant son courroux jusqu'à balloter les charpentes et déchirer les cultures de grêlons ? Aux villages de Vailhourles et La Rouquette, bétail, matériel agricole et provisions entreposées au rez-de-chaussée des maisons furent emportés par les eaux comme fétus de paille. En cet instant, les Aveyronnais n'imaginaient pas pire meurtrier qu'un torrent de boue. Longtemps apparut dans mes songes l'image du cadavre d'un cheval échoué près d'un enclos, dont les sabots noirs se dressaient d'une singulière façon vers le ciel.*

*Le tocsin annonça notre première alerte un 7 septembre, et les lumières de la ville s'éteignirent, l'obscurité répandit son sirop âpre dans les rues et ruelles, engloutissant jusqu'au soupir d'une bougie dont on froisserait la mèche entre les doigts.*

*Mis en sûreté sur les bancs de mon école par leur famille parisienne, de nouveaux élèves firent leur rentrée scolaire en octobre. Il neigea à Noël, et on s'arrangea pour que tous les enfants aient la visite du vieux bonhomme en manteau rouge. L'hiver fut rude, le froid nous brûlait les oreilles, et le poids de la neige sur le toit enchantait nos nuits de grincements mystérieux.*

*Bientôt, les restrictions commencèrent à bouleverser le quotidien des familles : les boucheries fermaient trois jours par semaine, les charcuteries deux jours. La consommation de pain fut limitée, et aussi celle du vin, puis, on rationna l'essence. Alors que les collectes s'organisaient pour les bonnes œuvres de la guerre, des hommes au ventre creux ramassaient la ferraille dont on nourrissait les aciéries pour la fabrication de fusils et de canons.*

*À cette époque, mon père dut se rendre à vélo chez ses parents à Saint-Jean-de-Laur pour y chercher à manger. Parfois, il m'emmenait avec lui sur le porte-bagages. J'ai souvenir qu'il fallait mettre pied à terre dans les côtes et que mon père me racontait alors les nombreux voyages qu'il comptait faire après la guerre. L'Amérique était sa destination favorite ; il décrivait les vallées grasses*

et verdoyantes du Missouri et les canyons rougissants d'Arizona. J'imaginai sans peine Indiens et bisons surgir au détour d'un bosquet, jusqu'à ce que les nuages effacent leurs ombres, dérochant le soleil.

Mes grands-parents possédaient une ferme avec un four où ils cuisaient le pain. Nous restions chez eux deux jours. Mes tantes Louise et Rosalie pétrissaient longuement la pâte, redoublant de vigueur et de bavardages. Pendant qu'elle levait, j'aidais ma grand-mère à ramasser des châtaignes, à main nue ou à l'aide d'une baguette dont on se servait pour écarter les fruits de leur bogue. Je jetais les véreuses aux cochons, lesquels festoyaient de glands et de baies. Le moment venu, mon père chargeait les miches sur le porte-bagages, et je montais sur la barre du cadre de vélo. Ma grand-mère fourrait toujours des gâteaux dans mes poches à l'heure du départ, et mon short s'enflait comme une culotte d'aviateur.

Ces escapades sont pour moi un souvenir heureux, la campagne déroulait son tapis de verdure parfumé, je comptais les taches rouges des coquelicots sur les talus et guettais l'envol des papillons que dérangerait notre équipage. J'aimais mes grands-parents, le crissement de leurs sabots sur la pierre et cette peau chaude et coriace qu'ils collaient à ma joue en m'embrassant. Leurs vêtements sentaient la paille et la cendre, et sans eux, nous aurions eu terriblement faim mon frère et moi.

D'autres enfants eurent moins de chance que nous.

Je me souviens d'une camarade de classe dont les dents se déchaussaient les unes après les autres et dont les cheveux tombaient comme un arbre perd ses feuilles.

Nous étions maigres de notre ignorance, protégés encore des drames à venir par un drap de fables, de ceux que tissent les mères pour ne pas effrayer leurs enfants, jusqu'à ce qu'elles n'en aient plus la force.

## DEUX

Un couple de pies grassouillettes lui grilla la politesse sur le parking du Super U, atterrissant à la place où le vieil homme s'apprêtait à garer la Volvo. Un paquet de gâteaux éventré dont le papier d'emballage miroitait sous la pluie les intéressait. Avant de manœuvrer, François attendit son tour. Il fouilla ses poches à la recherche d'un jeton de Caddie et se souvint qu'il s'en trouvait toujours un dans le vide-poches. Dora frétillait sur la banquette arrière, sa queue battant le rebord de son panier en fourrure imitation dalmatien. Inapte à la solitude, la chienne pouvait hurler à la mort jusqu'à tomber en syncope. Une pointe de dédain dans le regard, pareil à un soldat que l'on destine à une tâche ingrate, François saisit le panier du chien par les lanières. Dora se fit docile, toutou appliqué à aimer ce maître suppléant jusqu'au retour de sa bienfaitrice.

Par-delà les rayons, s'offrait au vieil homme l'immensité d'un palais regorgeant de produits dont il n'avait que faire. Des semelles absorbant les odeurs aux couches-culottes vendues par lots, des sodas édulcorés aux flacons de lessive liquide, des bonbons mous aux yaourts à boire, de la pâtisserie industrielle aux bouquets de crevettes sous vide, peu d'articles étaient susceptibles de tomber dans son Caddie. Le retraité connaissait l'emplacement de son paquet de biscottes sans sel, celui de son café en grains commerce équitable, freinait volontiers devant la cave à vins et ses bordeaux mais fuyait le rayon fruits et légumes en provenance d'Espagne, maugréant contre les quotas du marché économique européen. François et Clémence Valent achetaient français, sans déroger à ce principe ; aussi se contentaient-ils d'une visite mensuelle au Super U, arpentant plutôt les étals du marché de Gournay.

Au rayon charcuterie, le vieil homme croisa son ex-belle-fille et fut aussitôt envahi par un sentiment d'inconfort. Il était en vrac, sorti sans un coup de peigne. Une paire de lunettes de vue accrochée à une cordelette pendouillait sur son ventre, un pantalon de jogging élimé plissait à la taille, et son blouson en laine écossaise aux empiècements de cuir accentuait le tombé des épaules. La moustache en fer à cheval, un sparadrap sur le front et une peluche vivante dans le Caddie, il faisait peine à voir. Dos rond, le client effectua une rotation du buste, préférant la retraite à la confrontation. Vaine tentative d'esquive.

— François ?

Marie-Laure portait aussi un jogging. Des gouttelettes transparentes saupoudraient ses pommettes rouge brugnnon. Courir le long des berges de la Marne devait lui permettre d'oublier son travail au conseil général et ses perspectives d'évolution assujetties à ses engagements politiques.

— Vous vous êtes blessé ? questionna-t-elle.

Elle l'embrassa avec cette réserve particulière qui lui donnait l'allure d'une châtelaine dont on aurait oublié de construire le donjon, une femme si belle qu'elle était capable de laideur, la contradiction inversant l'arc de ses lèvres comme le reflet de la lune s'accroche à la surface d'un étang. Marc, le fils du vieil homme, s'était abandonné à l'ébène de sa chevelure avant de fuir les coups de brosse de leur mariage, intolérant à toutes les lignes droites de la vie. Idée saugrenue que d'épouser une femme puis de lui faire un enfant lorsqu'on porte en soi un rêve brisé.

L'ex-beau-père répondit à la bise d'un lever de sourcils. Ils s'adressaient peu la parole depuis la désunion du couple. Leurs convictions s'étaient toujours frayé des chemins opposés quel que soit le sujet exploré. Celui de l'éducation, en particulier. François éluda la question relative au sparadrap et prit des nouvelles de son petit-fils qu'il trouvait deux fois l'an devant la cheminée, à Noël et le 14 Juillet. La voix de son ex-belle-fille consistait en un timbre clair et mélodieux. Il s'étonna donc qu'elle se fendille, que Marie-Laure baisse la tête sans raison au-dessus du rayon où s'étaient étalées des tranches de jambon et blancs de poulet reconstitué :

— Antoine va rater son bac mais à part ça tout va bien.

La conversation tourna court. Marie-Laure désigna des produits surgelés dans son Caddie, s'excusa de ne pouvoir bavarder plus longtemps et fila régler ses achats.

De retour à la maison, le vieil homme rangea les commissions, mit de l'eau à chauffer pour le café puis alluma un feu dans la cheminée. Contrarié par le spectacle de la pluie gorgeant le jardin de son jus printanier, il oublia le café, se servit plutôt un single malt. Le terrain de tennis arborait son manteau de mousse maronnasse. Une partie du grillage avait été arrachée par la chute du vieux chêne lors d'une précédente tempête. Depuis, François se contentait d'installer là une chaise longue lorsque le soleil s'invitait entre deux averses.

L'alcool provoqua un plaisir physique transversal. Une chaleur se répandit de ses papilles à la colonne vertébrale, irradiant jusqu'au cerveau. Après avoir longuement cherché où Clémence rangeait le répertoire téléphonique, il se décida à appeler.

— Marie-Laure, c'est François. Et si vous me disiez ce qui se passe avec mon petit-fils ?

Antoine était né casse-couilles. Il venait de dépasser les bornes. Un deuxième avertissement HADOPI parvenu à l'adresse IP de sa mère avait déclenché la révolte. Un jeu téléchargé illégalement. Altercation, menaces, ordinateur confisqué, coup de poing dans le mur, il avait fichu le camp.

— Allons bon ! Où est-il ?

Le vieil homme magnait le tisonnier de sa main libre, repoussant la chienne. Ravissante bouloche opaline, Dora cherchait de ses prunelles ce qui pouvait bien être accroché au bout de la barre de fer.

— ... Et que dit Marc de tout ça ?

Le bois chagrin dégageait trop de fumée. François s'empara d'un paquet de vieux journaux. Pour sécher une bûche, *Le Monde* serait parfait.

— Comment ça, il ne veut plus le voir ?

Le père, la mère et le fils avaient atteint le point de rupture, les coutures craquaient. Marc était las du caractère d'Antoine, de sa paresse scolaire, de son attitude désinvolte envers sa famille et ses professeurs, Marie-Laure ne supportait plus le bordel faramineux qui régnait dans sa chambre empuantie d'odeurs suspectes ni les jeux régressifs auxquels il se vouait au-delà de la nuit. Ce capharnaüm dans sa tête et cette résistance perpétuelle à l'accomplissement des tâches ménagères la rendaient furieuse. Le bois crépitait, lançant des flammèches dont Dora brisait l'envol d'un coup de patte.

— Ce jeu qu'il a téléchargé sur son ordinateur, c'est quoi exactement ?

Le ton qu'employait l'ex-belle-fille exprimait une forme de renoncement. Une enfant était née d'un remariage. Antoine était ce lien caduc entre un homme et une femme ayant fait vœu de délivrance. Un gamin solitaire, tenant une corde reliée au néant.

Petit, le garçon rayonnait. Ambassadeur du bonheur, il incarnait l'espoir au-delà d'un deuil passé. Une crinière en fils de soie corbeau, une voix gazouillante et suave, c'était l'enfant récréation. Il chérissait son grand-père et frottait ses joues à sa moustache avec un ravissement angélique, inventait pour mamie des catastrophes et des mots curieux. Antoine se choisissait cent métiers préférés et s'endormait tout nu pour mieux se régaler de la caresse des draps, comptant les jours de sa semaine

raccourcie : de mardi il passait à vendredi, l'ordre des choses étant à sa guise. La main mutilée de son grand-père appelait le mystère et l'enfant lui prêtait un passé de pirate, imaginait des hordes de combattants à sa poursuite par-delà les forêts et les mers. Le vieil homme l'avait vu pousser, se déployer pour mieux éclore jusqu'à l'acné, puis la distance de s'imposer entre eux comme on se désabonne d'un magazine par négligence.

Marie-Laure abrégua la conversation – sans doute la plus longue qu'ils aient eue en vingt ans. L'homme rangea le tisonnier, chassa la suie de son pantalon et se servit un autre verre.

Sur le piano, un cadre photo capta son attention. Il s'en approcha, joua négligemment trois accords sur le clavier, effleura le visage d'un jeune homme. Tignasse charbon, lèvres boudeuses, joues repues, tant de similitudes rapprochaient les deux garçons... La poitrine de François se gonfla de remords. Brusquement, son regard se figea.

— Nom de Dieu !

Au même instant, le souffle du feu surprit Dora. Elle recula d'un bond, fit la pirouette. Le salon se réchaufferait bientôt d'une flambée, mais la chienne n'aurait pas le loisir d'en jouir. Son maître passa un bras sous son ventre rose pour la porter jusqu'à la voiture.

— Allez. On y retourne, grogna-t-il.

Fraîchement remontés de la cave, des cartons remplis de photographies à trier attendaient dans l'entrée. Il était allé au Super U pour y acheter des albums photo.

Ça lui était totalement sorti de l'esprit.

Le sourire de Leslie. Une avalanche de miel sur une piste noire verglacée, un shoot monumental, un séisme qui perturbait jusqu'à la salivation et filait la trique si l'on recevait subséquemment le battement de cils tsunami. Depuis le canapé, elle frottait son épaule contre le torse d'Antoine, petit chat préparant sa couche, sans gêne. Leslie agissait de la même manière avec tous les garçons avec lesquels elle n'était jamais sortie mais qui se porteraient volontaires en cas de recrutement – comme Antoine. Ça communiait dans le câlin, en manque de grand frère, appréhendant de tomber de haut avec l'amour. Antoine se contentait de cette tendresse sans contrepartie, copain-copine, il n'était qu'une pièce cherchant encore sa place dans le puzzle de la vie. Leslie aimait Mika, Jamie Cullum, Lindsey Stirling avec son violon et les Maroon 5. Leslie le battait à *Super Mario* et craquait pour les Lapins crétins. Parfois, elle venait en short au lycée, parfois elle faisait la gueule à cause des boutons sous son fond de teint. Et quand elle dansait, ça foudroyait le bonheur des autres. Leslie lançait des vagues sensuelles autour d'elle, une saveur acidulée sur la peau. Et toujours, elle trouvait ce mot juste pour faire comprendre à Antoine qu'il commettait une erreur monumentale.

— C'est tout dans le désordre dans ta tête, toi. Un jour tu t'en voudras de gâcher ta vie. T'as vu le temps que tu perds ?

C'était une fille avec laquelle on pouvait choisir des films trop stupides au ciné, les voir ou revoir en 3D, mais qui détestait les VF, la fille que fatalement on finirait par épouser, alors prudence, prudence.

Dans le salon des parents de Leslie, réchauffée de couvertures, le visage rivé à l'écran plat, elle appréciait sa pause goûter comme on déguste une brioche aux pralines, savourant chaque bouchée, le fondant et le croquant de l'amande enrobée de sucre. Antoine se laissait balloter au gré des gloussements de la jeune fille, accroché au radeau invisible de sa solitude. Ces programmes débiles à la télé lui donnaient le sentiment d'être le naufragé d'un continent lointain ayant grandi à l'écart des pantins qui s'agitaient là, filles trop maquillées aux formes artificielles, mecs tatoués, musclés, autobronzés, vêtus des pires tee-shirts moulants de la galaxie. Leslie redressa le buste, une main dans le paquet de cookies.

— Attends ! Qu'est-ce qu'elle a dit, là ?

— Il est trop... « psychosomatique » ?

Antoine avait un doute. Heureusement, dans ce genre de reality show, on passait la séquence plusieurs fois avant de la rediffuser dans le bêtisier. Hier, un type avait revisité un proverbe : « On ne mélange pas les torchons et les Sopalin. » Une autre fois, une histoire de « goutte d'eau qui te met la tête sous l'eau » les avait bien fait rire.

Un bras enlaça le biceps droit du jeune homme ; Leslie se pelotonnait encore, cambrait les reins, cherchait la position confort. Antoine imagina ses petits seins sous le pull. Leslie était capable de tout, comme de le mettre à poil. Elle le supportait en bien et en pire. Se moquait de ses joues guimauve. Mardi, elle l'avait écouté pleurer au téléphone. Antoine déversait en sanglots ce qui montait à ses lèvres, ce magma de douleur. Il s'était confronté à sa mère – une furie – soudain détachée de l'image, dépassant largement l'écran, le cœur en flammes. Il y avait eu court-circuit, de brûlantes décharges électriques, des

mots tirés à bout portant. Dehors, sous la pluie, le fils coupable ne savait plus où aller, où porter le regard, comment échapper à ce sentiment d'impuissance, ne pas dégringoler, pris de vertige. Coupé de ses jeux virtuels, Antoine se supportait mal. Il s'était réfugié sur un banc du parc municipal à l'heure des révisions du bac, garçon trop lent et borné, que ses parents souhaitaient, avec affection, effacer de leur livret de famille.

Car Antoine en était convaincu, chacun ayant procréé une petite sœur de son côté, ils n'en avaient plus rien à foutre de leur fils. Il savait où on l'avait rangé : quelque part dans le grenier chez l'un ou chez l'autre, au fond d'une grande boîte en carton tapissée de médailles de judo, avec les moulages en pâte à sel de ses mains et de ses pieds, suspendus à des rubans. On l'avait arrêté là, à ses premiers dessins, collages et peintures d'école maternelle, fier de ses certificats d'aptitude à rouler à vélo, à bien se brosser les dents et à nager à la piscine. Antoine se réduisait au contenu de cette boîte. Aux poèmes qu'il écrivait à maman. À son amour pour elle. Aux baisers qu'il lui donnait.

Parfois, elle encourageait l'affrontement, lui volait dans les plumes. Antoine n'essayait plus de sauver l'instant, et son âme rétrécissait, l'espace se dissolvait, il manquait d'air, devenait écarlate. Il tendait les bras pour garder l'équilibre, derviche cloué au sol, limité par son corps, se cognait aux murs, et le monde autour de lui s'étirait, pareil à de la gomme arabique, en une dérive infinie dans l'espace. Alors il fallait vite appeler le Samu – ou Leslie.

Elle disait de lui en souriant : « J'ai trop hâte de faire psycho l'année prochaine. Avec toi, c'est comme si je ramenaient du travail à la maison. »

Ce soir, il dormirait chez Brian, sur le canapé-lit – ses parents étaient d'accord pour une nuit. Antoine aurait de la peine à avaler quoi que ce soit au cours du dîner, à manger la nourriture des autres, celle des familles où l'on ne cuisinait pas forcément des plats surgelés. Il se servirait peu, pour ne vexer personne.

Demain, il irait au lycée, en attendant d'y voir clair dans le labyrinthe de ses pensées. Savoir chez qui squatter ce week-end. Et il faudrait résoudre le problème Sonia. Antoine s'était rangé avec une fille dérangée. Sa beauté cachait un désastre intérieur. Il l'avait serrée contre lui pendant presque un an avant de comprendre qu'elle le rendait fou. Depuis leur rupture, sans répit, ses SMS faisaient vibrer la poche droite de son jean.

*T'es qu'un intrus, un imposteur ! T'as pas le droit de me traiter comme ça ! Je vais te faire une vie d'enfer !*

Vaine menace. Sa gorge lui brûlait encore d'avoir tant crié contre sa mère. Le soufre lui collait déjà à la peau.

*En ce matin de novembre 1940, Clémence cessa définitivement de croire au Petit Jésus. Aux premiers frémissements de l'aube, le bruit de bottes allemandes se répercuta dans le village : des soldats frappaient aux portes, sommant les familles de quitter leurs maisons.*

*— Pas plus de vingt-cinq kilos de bagages !*

*Des rumeurs concernant une prochaine expulsion de la population avaient poussé certains habitants à prendre leurs précautions : bijoux cousus dans les parements de vêtements et billets de banque cachés sous les semelles s'ajoutaient à la somme maximum de deux mille francs qu'une famille était autorisée à emporter. Madame Godart pleurait, ne sachant que prendre alors qu'il fallait tant laisser. Clémence partit avec sa poupée et son cartable. À l'intérieur de celui de son frère Jean, on avait fourré un morceau de jambon et du pain. En franchissant le seuil de la porte, monsieur Godart jeta sur le sol un objet qu'il tenait farouchement serré dans son poing : il abandonna là sa croix de guerre, reçue à la bataille de Verdun, et la foi qu'il avait placée en l'homme providence qu'incarnait alors le Maréchal.*

*La famille Godart fut conduite sur la place de l'église où un bric-à-brac de chariots, charrettes et balluchons encerclait trois autocars réquisitionnés. D'autres familles se trouvaient là ; dans les bras des mères pleuraient de pauvres nourrissons, filles et garçons s'agrippaient aux jambes des parents. De rares villageois autorisés à rester firent leurs adieux aux parents et amis qui allaient ici tout abandonner, meubles, provisions pour l'hiver, bétail, une vie entière de labeur, anéantie d'un claquement de talon.*

*Vers midi, le convoi s'ébranla en direction de Metz. Les passagers ignoraient leur destination : Allemagne ? Pologne ? Les abords de la gare et les quais fourmillaient de malheureuses fratries. Les expulsés provenaient de différents villages, tous perdus, abasourdis. C'était un peuple ému et sans larmes, étonnamment silencieux, une docile marée humaine ignorante de son destin. On distribua de la soupe chaude dont le goût prononcé de choux reviendrait aux lèvres de Clémence dès qu'elle en cuirait. Le train se mit en marche tel un cortège funèbre. À l'apparition de la première gare, Ars-sur-Moselle, quel soulagement ! Le train se dirigeait vers la France et non l'Allemagne.*

*Le trajet dura trois jours. Les services de la Croix-Rouge et de l'Entraide ravitaillaient les familles. Ils arrivèrent à Montpellier puis repartirent en direction de Sète. Debout sur les valises entassées dans les couloirs, paluches collées aux vitres, Clémence et Jean découvrirent ce que beaucoup de petits Lorrains n'avaient encore jamais vu : la mer.*

*Le 21 novembre, ils arrivaient chez nous, perclus de fatigue. Les familles quittèrent le train sous le commandement des autorités françaises de la ville, du maire, du conseil municipal, des bénévoles et des scouts. Il faisait froid ce jour-là, et l'arouergue <sup>1</sup> soufflait sur les mollets de mes futurs camarades. En rangée deux par deux, les expulsés traversèrent la ville et prirent possession des baraquements provisoires érigés à la hâte sur la promenade du Petit Languedoc. Un grand couloir divisait ces constructions longilignes et distribuait des box austères. Leurs occupants y dormaient à quatre sur des*

*châlits recouverts de sacs de couchage remplis de paille. La famille Godart disposait d'une surface de deux mètres carrés. Il n'y avait pas de bois sec, et leur logement était équipé d'un petit fourneau à charbon qu'il fallait entretenir jour et nuit. L'écartement des lattes du plancher pouvait mesurer jusqu'à deux centimètres à certains endroits. Clémence me confia que, depuis son lit, elle discernait sans peine le manteau de neige rabattu sous le baraquement.*

*Les repas étaient pris en commun dans un réfectoire, et un membre de chaque famille se chargeait d'aller aux cuisines quérir la gamelle. Pour la toilette, une grande auge en tôle dont l'eau était glacée faisait office de lavabo. Clémence et Jean ne se lavaient que le bout du nez, trois gouttes jetées derrière les oreilles. Les logements étant dépourvus de W.-C., il leur fallait parcourir cent cinquante mètres pour rejoindre les latrines et attendre au froid qu'une place se libère. Jean préférait se retenir jusqu'à l'école, même s'il devait pour cela serrer les fesses une nuit entière.*

*Avec le temps, des liens se créeraient entre les expulsés et nous. Une autre vie commencerait alors, grasse des défis insensés que nous nous lancions, gamins, courant souvent les rues le ventre creux, narguant le couvre-feu, une vie d'insouciance et de déni où il me serait donné de connaître le bonheur d'une amitié puissante, jusqu'à son déchirement.*

[1.](#) Vent humide qui souffle sur les Cévennes.

## TROIS

Propulsé par un vent impalpable, François montait au ciel. Les bras écartés, parallèle à la montagne, son abdomen frôlait la paroi rocheuse. Le parfum des sapins blancs poussés dans les escarpements calcaires devenait plus fort à mesure que le vieil homme gagnait de l'altitude. C'était une somptueuse montagne, patchwork de hêtres, de chênes rouvres, de charmes et d'épicéas. Une compagnie de faisans s'abritait du soleil sous les pins sylvestres, et des chats sauvages bondissaient le long de cascades couleur émeraude, indifférents au cerf qui dressait ses bois à l'orée de la forêt. Alors qu'il atteignait le sommet, emporté par son élan, François poursuivit l'ascension, incapable d'en contrôler la vitesse. Il alla plus mollement, atteignit les nuages ; puis son corps retomba tel un obus de l'autre côté de la montagne, pointant vers un gouffre creusé à la dynamite telle une carrière de pierres rèches. Au fond grouillait une masse informe d'où émergeaient des membres ensanglantés.

Il se réveilla avant de toucher le sol, la gorge en feu.

Toujours ce même rêve, glissé dans sa chair, jusqu'à l'étouffer.

L'homme but au robinet de la salle de bains, courbatu d'avoir travaillé tard à l'archivage des photos de famille. Une trentaine de cartes postales anciennes dénichées dans un classeur avaient ajouté une touche nostalgique à la veillée. Cette représentation de sa ville natale dans ses atours jaunis, ses vieux métiers, ses commerces, sa place nationale un jour de foire et son monument aux morts dénonçait sa fuite, son éternelle absence.

D'elle, il ne savait rien. Avait-elle été préservée de ces zones commerciales qui défigurent les abords des villes ? Qu'était devenue la chapelle des Pénitents noirs ? Et la collégiale ? Écrasait-elle encore la place Notre-Dame de son vertueux clocher ?

L'homme descendit à la cuisine, devancé par une boule de poils joyeuse. Il ouvrit d'abord la porte donnant sur l'arrière de la maison. Dora fila entre ses jambes pour humecter le gazon de son nectar, la truffe alerte, insensible à l'humeur du ciel. François repoussa les volets de bois et remplit la bouilloire avant d'allumer la radio. L'information tomba avec la première cuillerée de café dans la tasse. La seconde cuillerée demeura suspendue au-dessus du paquet avant de répandre son contenu sur la table.

*« Aimé de tous pour ses grandes qualités humaines, son humilité et sa générosité, Daniel Garonne était aussi admiré pour son professionnalisme et sa conception du journalisme de terrain. Il avait couvert les conflits en Tchétchénie, au Rwanda mais aussi au Kosovo en tant que grand reporter. »*

Le vieil homme chercha le dossier d'une chaise, en trouva un, tira la chaise vers lui et s'assit, écoutant le journaliste répéter la nouvelle. L'eau frémissait dans la bouilloire. Bientôt, un sifflement insupportable envahirait la cuisine.

Son existence se resserrait à présent autour d'une tasse, emprisonnée dans une réalité terrifiante. Rien ne changeait. Inlassablement, autour de lui, des vies s'effaçaient. Des corps n'en finissaient pas de s'effondrer sur eux-mêmes avant de basculer dans le vide, pareils au cadavre d'une bête emportée par son poids dans un mouvement fluide et gracieux.

Lui seul se relevait.

Il se pencha, mains sur les genoux, ressentit le vide à l'intérieur de son être et partout autour de lui.

François composa un numéro dont il n'avait plus l'usage – celui du bureau. Une secrétaire apparemment secouée le mit en relation avec la rédactrice en chef. Celle-ci suggéra d'emblée à son ancien directeur d'enregistrer un hommage qui serait diffusé à l'antenne tout au long de la journée. François réclama un peu de temps, il était bouleversé.

Certains partaient debout, d'autres emportaient du travail vers l'au-delà, une dépêche AFP collée sur la joue. Daniel Garonne, foudroyé par une crise cardiaque, avait chuté derrière une pile de courriers et de livres, entre le siège et la fenêtre du bureau que François occupait jadis à la radio.

Des images de son rêve papillonnaient autour de lui, l'enrobant de sentiments contradictoires, comme s'il prenait à la fois conscience de la virtuosité de l'âme et de la friabilité de la chair. François était comme les autres, il s'échouerait fatalement de l'autre côté de la montagne, à l'heure dite. Il faudrait bien qu'il s'écrase, lui aussi, qu'il y ait une justice. Survivre quatre-vingts ans à ceux que l'on aime frôlait le masochisme.

Il sortit sur le perron avec sa tasse de café. La souche était là, luisante sous son habit de terre noire, obstruant l'allée principale entre la maison et le portail. Le vieil homme demeura immobile, dans l'attente de quelque chose. Il percevait derrière lui la présence aimable de sa maison, enjôleuse, si vaste, et dont chaque matin il déplaçait les persiennes avec dévotion. S'élevait du soupirail une odeur familière de coque de bateau vermoulue ; sa cave aux trésors...

En plus d'une cinquantaine de bonnes bouteilles, le sous-sol renfermait des piles de cartons saturés de pots de peinture périmée, de rouleaux de papier peint défraîchi, d'abat-jour froissés. Des appareils électriques détériorés n'espéraient plus servir un jour, et trop d'outils rouillaient de leur inutilité. S'y trouvaient aussi une grande quantité de vieux journaux et des bandes sonores sous papier bulle, reliques de quarante années de chroniques et reportages dont il tenait l'inventaire.

Premier concert de Johnny à l'Olympia – Tragique manifestation pour la paix métro Charonne – Les étudiants aux barricades – Crise humanitaire au Biafra – Jane Fonda s'oppose à la guerre au Vietnam – Dernière exécution capitale en France – Enlèvement du baron Empain – Mort de Jacques Brel – Marguerite Yourcenar à l'Académie française – Naufrage de l'*Amoco Cadiz* – Tuerie d'Auriol : six morts pour un fichier – La loi sur les radios libres – Famine en Éthiopie – Le premier bébé-éprouvette – Découverte du virus VIH – L'extravagante affaire des avions renifleurs – La marche des Beurs sur Paris – Guerre civile au Liban – La catastrophe de Tchernobyl ne connaît pas de frontières – Chute du mur de Berlin – Dramatiques inondations au Bangladesh – Darfour : chronique d'un génocide – La révolte haïtienne : démission de Jean-Bertrand Aristide...

Ces enregistrements étiquetés, ces colonnes sur papier journal faisaient de sa demeure un sanctuaire modeste et foutraque, auditorium sans public ni lecteur. Quelque chose respirait à peine dans la pénombre du cellier, et François n'en espérait plus rien.

Il reposa sa tasse et descendit le perron en chaussons, vêtu d'un pull et d'un slip. Un relent de pourriture montait de la terre. Elle l'avalerait bientôt ; François savait cela. Mais quand ? Qui, en ce monde, décidait de ce genre de chose ? N'avait-il pas assez attendu ?

Son sourcil gauche se souleva.

Il sentit monter en lui toutes les fièvres de l'enfance.

La solution était là.

Faire place nette. Redevenir souverain en son royaume. Marquer le sol de son pas et se moquer du destin. Il ne tenait qu'à François de monter là-haut, déflorer les étoiles de ses doigts et s'enivrer du spectacle d'une supernova, son cœur renonçant soudain à battre dans un suprême effort. Il pourrait ensuite, à la faveur d'un étourdissement, se dissoudre dans l'air – une manière paisible de s'en aller, une pelle à la main.

Le vieil homme appuya les poings sur ses flancs, écouta le discours des arbres, ce chuintement alterné du feuillage et du vent.

Des poils soyeux lui chatouillèrent les mollets. Dora réclamait ses croquettes. François décida que la terre pouvait bien attendre encore un peu avant de recevoir l'aumône de sa dépouille. Il avait une lettre à écrire et la chienne à nourrir. Il retourna à la cuisine, un petit animal affamé dans son sillage.

L'averse reprit juste avant la fin du cours. Parapluies et capuches se déplièrent dans l'escalier. Antoine enfila son sweat à capuche, ajusta une lanière de son sac à dos sur l'épaule et se dirigea vers le garage à vélos. Abritée sous le toit en tôle ondulée, Leslie lui souriait, un foulard gris bleu noué autour du cou. Elle portait un jean serré, une veste en velours carmin et oscillait d'avant en arrière sur la pointe des pieds, agitant le bout des doigts d'un geste complice.

— Alors ? Tu l'as bloquée ?

Sa première question concernant Sonia lui fut aussi désagréable que la pluie. Antoine supportait mal qu'on lui prenne la main pour le guider dans les clous. Il décidait seul, même s'il devait ensuite se prendre un camion sur le coin de la tronche. Il haussa les épaules.

— Elle passera par la fenêtre si je ferme la porte, marmonna-t-il.

— Fais gaffe aux courants d'air. Sonia va finir par te rendre malade.

— Elle utilise déjà le profil d'une copine sur Facebook pour me vomir dessus...

Il renifla dans sa manche, résigné.

— ... Je suis fait pour les emmerdes, je crois.

— N'importe quoi.

— Mais si. C'est comme une seconde nature, chez moi.

L'intensité du coup qu'il reçut à l'épaule le surprit : Leslie le fixait de ses yeux doux, ignorante de sa force.

— Arrête de répéter ce que te dit ta mère.

— Là, ce serait plutôt mon paternel.

Elle enfonça un borsalino en similicuir sur ses cheveux et poussa Antoine devant elle sous la pluie.

— J'ai longtemps cru que j'avais la poisse, gazouilla-t-elle, comme s'il faisait ce temps pourri tous les jours dans ma vie. Et puis j'ai compris que c'était juste ma façon de voir les choses...

Un rire facétieux ébranla Antoine et fit rougir Leslie.

— Moque-toi, banane ! dit-elle. Si ton père te trouve nul, c'est que tu y mets du tien. Oublie-le un peu. Si tu n'apprends pas à désobéir à tes parents, tu vivras comme un opprimé jusqu'à la fin de tes jours.

— Tu ne serais pas née le 30 janvier 1948, par hasard ?

— Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Ça pourrait expliquer pas mal de choses...

— Accouche. Il s'est passé quoi, le 30 janvier 48 ?

— Assassinat du Mahatma Gandhi.

Antoine appuya les mains au niveau de son sternum, paupières closes.

— ... Leslie Lestrade, réincarnation de Bapu, chantre de la désobéissance civile.

— Très drôle. Tu ferais mieux de réviser Mao. C'est la Chine qui va tomber au bac.

Ils sortirent du lycée, entourés par d'autres élèves dont ils ignoraient la présence, ralentissant pour lire des textos affichés à l'écran de leurs smartphones. Chacun chassait la pluie du bitume à coups de semelle et transformait les gouttelettes en projectiles fantômes, s'entourant de pétilllements lumineux. Ils débouchèrent sur une place où stationnaient les voitures de parents d'élèves. L'un des véhicules attirait particulièrement les regards ; les commentaires fusaient, et Antoine reconnut sans peine un vieux coupé Volvo : carrosserie gris-bleu assortie au foulard de Leslie, allure sportive, quatre rosaces de métal brossé en guise d'enjoliveurs. Des élèves confondaient les courbes de la belle Suédoise avec celles d'une Anglaise.

— Mon grand-père a la même, souffla-t-il à sa voisine.

— C'est James Bond, ton papi ?

La vitre de la portière avant se baissa en couinant, et le visage du conducteur apparut.

— Oh ! Putain. C'est lui.

— Il parle anglais ? chuchota Leslie, inclinant le borsalino sur son œil droit. *My granddad is rich !*

Antoine s'approcha de la voiture. Une voix rugueuse sortit de l'habitacle.

— Salut, gamin.

— Papi ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je passais dans le coin. Une lettre à poster. Bonsoir mademoiselle.

La dernière fois qu'Antoine avait vu les moustaches de grand-père, ce dernier ronflait sur le canapé près du sapin de Noël, réchauffé d'une robe de chambre écossaise, une tisane froide à côté de lui. Pas l'idéal pour converser.

— Je te dépose quelque part ?

Leslie pencha la tête sur le côté et fit un clin d'œil.

— Bon, Antoine, je te laisse, je vais prendre mon bus. On s'appelle !

La jeune fille disparut en quelques enjambées, rejoignant un groupe d'élèves. Perplexe, le jeune homme ne sut quel mot placer dans sa bouche. C'était la première fois que Leslie l'abandonnait à son sort. Une rafale de vent cingla ses joues.

— Alors, gamin, tu montes ? s'impatientait le conducteur.

*Gamin.* Son grand-père lui donnait encore du *gamin*.

La vieillese figeait l'honnête homme dans la caricature. Et la jeunesse n'était guère enthousiaste à l'idée de faire un brin de chemin avec l'ancêtre. Chacun allait depuis toujours de son côté ; deux embarcations parties du même port, poussées par des vents contraires. Une bourrasque inopinée les rabattait l'un vers l'autre sous l'averse. Antoine soupira. Rentrant la tête dans les épaules, il contourna l'avant de la Volvo et ouvrit la portière. Des odeurs de cuir craquelé et de sous-bois après la pluie embaumaient l'habitacle. Du regard immobile du jeune homme sourdait une appréhension, celle de celui qui devine le motif rasoir de sa mission.

*Les enfants d'âge scolaire retournèrent en classe. Cahiers, copies et carnets avaient désormais leurs coupons sur les cartes de rationnement. Nous redoublions d'attention pour ne pas faire de fautes, utiliser le moins de papier possible. Jean fréquenta l'établissement dont j'étais élève, l'école libre située allée Aristide-Briand où, à la faveur d'un redoublement, il eut bonne place – à côté de moi. D'autres furent placés chez les pères, au collège de Graves. Les parents de Jean avaient voulu l'y envoyer mais il avait refusé, de peur d'être fait curé. Le pauvre abbé Borie venait dans les baraquements pour lui vanter les attraits de son école, mais dès qu'il l'apercevait, Jean se sauvait, enjambant une fenêtre. Plus tard, je le verrais, acrobate du dimanche, sauter depuis le balcon de ma maison dans assez de neige pour s'enfoncer jusqu'à la taille, puis, dans une nuit scintillante, comme le fil coupe le beurre, tracer son sillon jusqu'à la butte en relevant les coudes.*

*La ligue féminine d'action catholique sollicita ma mère pour l'approvisionnement de son vestiaire. Je participais moi-même à une collecte de fonds avec les scouts afin que les petits Lorrains aient un jouet à Noël. Les malheureux attrapaient maladies et poux dans leurs logements précaires.*

*Les réfugiés trouvèrent bientôt du travail : d'abord affectés au déblayage des routes en cet hiver 40 si dur et si froid, on recrutait les Lorrains pour dégager les grands axes, car on les disait plus habitués que nous à la neige et au verglas. En vérité, ils souffraient tout autant d'engelures mais serraient plus fort les dents. D'autres embauchèrent à la fabrique de jambons et saucisses, aux fours à chaux, à la coopérative agricole, au silo, chez les commerçants et même à la campagne.*

*Au printemps, pour sa plus grande joie, la famille Godart trouva un logement rue Marcellin-Fabre, à côté du salon de coiffure, face à l'épicerie-crémèrie de madame Perna et la boulangerie Bousquet. Le père de Jean travaillait à la boulonnerie, et sa mère chez les agriculteurs, ce qui était bien pratique pour le ravitaillement – les cartes d'alimentation ne leur permettaient pas de manger à leur faim. Ainsi madame Godart récoltait-elle en cachette des pommes de terre qu'elle rapportait dans ses jupes, mais aussi des poules, des lapins, des œufs et même du foie d'oie. Comme le disait Jean, cela mettait « du beurre dans les rutabagas ».*

*Après l'école, mon camarade et moi allions travailler à L'Épicerie fine, chez mes grands-parents maternels, Gabriel et Suzanne Fabregou. L'épicerie était bien située, avec l'arrivée d'autobus sur la place toute proche. C'était un avantage pour le ravitaillement, surtout les jours de foire, le 22 du mois. Depuis Rieuepeyroux, Prévinquières, Compolibat ou La Bastide, les paysans venaient en bus à gazogène, à bord de voitures à bœufs, ou à pied avec des veaux et des vaches. Ils déposaient leurs tickets de ravitaillement, puis, ma grand-mère, Jean et moi préparions les commandes. Les paysans apportaient également leurs produits, fruits et châtaignes, et beaucoup de pain, de ces miches à la mie blanche, grosses comme des roues de voiture – ce pain dont on manquait tant. Les jours de foire, durant la guerre, ma ville devenait pays de cocagne.*

*Avec Jean, nous pêchions le barbeau, le cabot, la scie et la marine dans l'Aveyron. Parfois, nous rapportions des truites de l'Alzou dont nous caressions le ventre avant de les saisir par les ouïes et que nous pêchions à la surface d'une eau délicieusement glacée tout en éclaboussant nos rires. Il y avait un cinéma à côté du garage Pelou et un autre près de la gare. Nous jouions au billard au bar de l'Univers avec les copains, le Mouly, Rigal, Bousquet, Cabrie, Bourdiol et Aubert, le fils du bistrotier. Nous étions inséparables, frères de disette, champions de tir aux moineaux, toujours un caillou plat en poche pour le concours de ricochets.*

*Bientôt, nos vêtements firent grise mine. Nos mères groupaient les bains pour économiser savon, bois et charbon. Parfois, il fallait attendre presque un mois pour revêtir une veste ou une robe, et nous ne portions plus que des couleurs sombres. Seuls les uniformes de scouts et d'éclaireuses bénéficiaient d'un traitement de faveur.*

*Au début de l'année 1942, il devint difficile d'habiller les nouveau-nés : on ne trouva plus de couches, de couvertures ni d'édredons pour bébé dans les commerces. On tira parti de vieux draps et de vêtements de laine. Le peu que l'on possédait était réuni pour les collectes, et l'on dépensa sans compter pour la quinzaine du Secours national dont le spectacle « artistique », donné bénévolement au théâtre, redonna un air de fête à la ville.*

*Le 11 novembre, alors que l'on célébrait la messe à la collégiale, les troupes allemandes franchissaient la ligne de démarcation. Dès le lendemain, un convoi allemand traversait notre localité et, le 24 novembre, des troupes s'installaient dans la ville.*

*L'occupant ordonna un camouflage d'alerte de l'éclairage public et privé. La cité et ses collines baignèrent dans une luminosité si faible que l'on se cassait la figure sur le pavé des ruelles.*

*Tout le monde craignait les contrôles. Je n'avais que onze ans, mes parents m'interdisaient de sortir, mais je savais Jean et nos amis dehors la nuit et, de peur qu'ils ne se fissent surprendre par les doryphores, je me joignais à eux en une escorte gaillarde. Quelquefois, le soir, quand nous étions tous réunis avec les copains place de la fontaine et que le Mouly et Bousquet fumaient crânement des cigarettes roulées, nous croisions le maire monsieur Fontanges rejoignant son domicile d'un pas lourd, rue du Sergent-Bories. Sa barbe blanche et son bras mutilé imposaient le respect. Il nous saluait en posant deux doigts contre le bord de son chapeau, puis, de sa voix chaude, grommelait : « Bonsoir les garçons, il se fait tard, vous devriez rentrer chez vous, vos parents vont s'inquiéter. » Peut-être savait-il qu'un jour il ne pourrait éviter le drame que nous redoutions tous, lorsque la guerre se ferait dans nos murs. Mais il ignorait qu'il naîtrait de la révolte et répandrait dans nos ruelles le sang de jeunes hommes innocents, scarifiant les murs des maisons d'impacts de balles.*

## QUATRE

Son petit-fils, flegmatique, penché sur un téléphone portable, le cliquetis des touches, frénétique et agaçant, Dora dont les jappements irritaient les oreilles dès que la voiture passait à moins de trois mètres d'un chien ou d'un chat... François n'était plus très sûr de lui. Il n'était sûr de rien. Le moteur de la Volvo hoquetait au premier ralenti, et même le ciel, tout à coup, hésitait entre ombre et lumière. Il était venu pour échanger quelques mots avec Antoine, entendre la raison pour laquelle il était entré dans un pareil conflit avec ses parents, comprendre ce qui l'éloignait de ses études, jouer son rôle de papi en un dernier tour de piste. Mais l'adolescent assis à côté de lui se révélait plus froid qu'une couleuvre. Au premier stop, le vieil homme fut tenté d'enfoncer la pédale de frein, de passer la marche arrière et de remettre Antoine à sa place, devant la grille du lycée, sous l'averse. Il n'en fit rien.

Quelle place avait-il tenue dans la vie de ce gamin ? Il ne s'était jamais vraiment posé la question. Leurs rapports se limitaient à quelques visites annuelles. On leur mettait presque la main dans la main pour s'assurer qu'il y aurait une photo à prendre des deux échaldas de la famille, une image tendresse à collectionner. Il y eut bien des moments partagés dans la torpeur d'une digestion sur les chaises longues du jardin après un copieux déjeuner, paupières mi-closes, des confidences inachevées, des taquineries au sujet de Clémence et de ce drôle de Perfecto en cuir qu'elle portait pour jardiner, et aussi des parenthèses amusantes avec Dora, princesse caprice conçue pour distraire la mélancolie des mamies. Guère plus. D'Antoine, il ignorait tout. Jusqu'à l'odeur de sa peau.

— C'est pas le bon chemin pour la Poste.

— Pardon ?

— Tu as du courrier à poster, non ?

Antoine avait raison. La lettre se trouvait dans le vide-poches. Rasé de près, moustache taillée et peignée, ongles récurés, veste en tweed châtaigne, le vieil homme dégageait un parfum frais de vétiver, celui d'un petit matin d'allégresse. Il rajusta sa casquette plate en velours côtelé, dissimulant le sparadrap.

— On y va, opina-t-il.

Il avait fallu reculer le siège de Clémence à son maximum afin que l'adolescent puisse y loger sa carcasse. La capuche détrempeée du sweat recouvrait jusqu'à sa frange. Gorgés d'eau, les lacets de ses baskets se transformaient en nouilles trop cuites sur le tapis de sol lie-de-vin. Il y avait du jeu dans les jointures ; les bras semblaient agir à leur guise en mouvements aléatoires avant de s'affaler mollement contre les flancs. Les jambes s'étiraient tel du sucre filé, mais des fossettes gourmandes se dessinaient aux articulations des mains. Rien n'était cohérent chez ce garçon.

— Mamie n'est pas avec toi ? interrogea-t-il sans décoller le regard de son smartphone.

— Ta grand-mère soigne son arthrose à Amélie-les-Bains.

Les essuie-glaces riquiqui peinaient à chasser l'eau du pare-brise ; ils haletaient, entre succion et crépitement.

— Elle va rester longtemps là-bas ?

— Quelques jours.

François songea à la jeune fille qui accompagnait son petit-fils un instant auparavant, ravissante, avec un sourire lumineux. Le souvenir de Clémence au premier jour de leur rencontre s'imposa alors : fille chétive en habits ternes, petite pouilleuse avec des genoux qui se touchent, Clémence offrait ce même sourire éclatant des casse-cou et des conquérants. Venir au monde avec les dents du bonheur présentait certains avantages.

— Elle est très jolie.

— Qui ça ?

— La fille qui était avec toi.

— Ah ! Leslie...

L'adolescent tapotait l'écran de son téléphone des deux pouces.

— ... C'est juste une copine.

Antoine se résumait à une forme sombre assise à la droite de son grand-père, un intrus peu loquace et dont le conducteur ne savait que faire pour l'instant. Une sorte de dérangement mutuel les reliait l'un à l'autre. Le vieil homme se concentra sur la route, le coupé Volvo roula jusqu'au bureau de poste, et François propulsa l'enveloppe dans la fente de la boîte aux lettres. Il reprit sa place derrière le volant. Attendit avant de redémarrer.

— Ce courrier que je viens de poster, dit-il, c'est une lettre de condoléances.

— Quelqu'un est mort dans la famille ?

— Non. Un ami à moi. Un journaliste qui avait l'âge de ton père.

Le jeune homme hochait la tête mais ne demanda pas de quoi l'homme était mort. François le lui dit.

— Il avait deux enfants, ajouta-t-il. Arthur et Camille. À peine plus jeunes que toi.

— Ah, ouais ? C'est triste alors.

Le portable du passager vibrait sans répit, les mots qui s'affichaient sur l'écran captaient toute son attention. Son être s'organisait autour de l'appareil, pièce par pièce, sang et os, morceaux assemblés, réinventés pour devenir ce prolongement unique de l'objet, récepteur en peau humaine. François tourna la clé de contact. Le moteur fit vibrer le plancher. Depuis la banquette arrière, deux pattes contre la portière, Dora barbouillait la vitre de sa truffe humide, clignant des quinquets sous sa frange de poils.

— Il s'appelle Daniel Garonne, reprit François. C'était un grand reporter. On a travaillé ensemble. La Somalie, l'Afghanistan, le Darfour, Haïti... On a couvert les conflits les plus meurtriers des vingt dernières années.

— Ah, d'accord... Tu peux me laisser au croisement là-bas, s'il te plaît ? Je dois récupérer un truc chez un pote.

Le conducteur sentit son estomac se contracter, une curieuse façon qu'avait son corps de lui rappeler combien il était attaché à certaines valeurs en ce monde et attendait en retour une juste considération. Il écouta le son rassurant du moteur enfin débarrassé de ses flatulences, le couinement des essuie-glaces, et passa le carrefour sans ralentir.

— Euh, c'était là, papi.

— Je te conduis chez ta mère.

— Mais j'ai rien à faire chez ma mère.

— C'est là que tu vis, me semble-t-il.

— Papi, s'il te plaît, faut vraiment que j'aille chez Brian.

— Et si on rendait plutôt visite à ton père, à Chelles ?

— Quoi ?

— Vous avez des choses à vous dire, je crois.

Le trouble d'Antoine se traduisit par un sautiller nerveux de la jambe droite.

— C'est ma mère ? fit-il après un silence. Elle t'a raconté des trucs sur moi ?

— On a un peu parlé au téléphone.

— Je savais bien que ton histoire de lettre à poster c'était bidon.

— Pas du tout.

— Tu m'attendais exprès devant le lycée. Si tu voulais qu'on parle de mes parents, fallait le dire tout de suite. Parce que je ne serais pas monté dans ta bagnole.

François avait parcouru ce chemin des centaines de fois, mais aujourd'hui les faubourgs de la ville lui semblaient inhospitaliers, les enseignes laides et surannées. Une impression similaire le saisissait lorsque Clémence réunissait la famille à dîner dans la salle à manger et que l'ambiance tournait au vinaigre : le mobilier, la décoration, tout jusqu'aux dessous de verre lui paraissait soudain étranger, obsolète, comme si rien n'avait sa place en cet endroit.

— C'est une voiture de collection, déclara-t-il, pas une *bagnole*.

— Bah quoi, *bagnole*, c'est pas une insulte.

— Tu as le droit d'être en colère après tes parents, pas de manquer de respect à ma Volvo.

Antoine se renfrogna. Il se passa bien une minute avant qu'il ne s'excuse. Ses lèvres bougeaient à peine, comme s'il murmurait pour lui-même une récitation mal apprise. Enfin, il se décida et résuma à sa manière le conflit qui l'opposait à sa mère.

— On s'est pris la tête mardi soir, je me suis barré, *basta*.

Le vieil homme conduisait sans hâte et tournait le volant de la paume de la main, spectateur de la partie qui se jouait là.

— Ton copain Brian, c'est lui qui t'héberge ?

Antoine hésita avant de donner sa réponse.

— Justement, faut que je récupère mes affaires parce que ses parents ont des invités ce week-end.

— Alors, tu rentres chez toi ?

Antoine haussa les épaules.

— J'en sais rien.

L'horloge de la voiture affichait 17 h 13. Le temps reprenait son cours. Dora aboya brusquement après un gros chien tenu en laisse sur le trottoir. En ce vendredi, la circulation allait en s'intensifiant et rendrait bientôt la conduite sous la pluie déplaisante. Hypnotisé, Antoine fixait l'écran du téléphone de ses yeux bleus, deux billes immenses, d'une mélancolie inéluctable. Le centre-ville se jouait des anachronismes et de la laideur. Façades lézardées, taguées, palissades gangrénées, pavillons neufs cachés derrière de hauts murets, des commerces alignaient rôtissoires à kebabs, croix vertes pixélisées et façades vitrées d'établissements bancaires. Le coupé Volvo s'engagea sur un rond-point, laissa sur sa droite toutes les sorties avant de reprendre la même route en sens inverse.

— Qu'est-ce que tu fais, papi ?

— Quoi que tu décides, gamin, tu auras besoin de ta brosse à dents.

Antoine récupéra ses affaires chez son copain. Brian habitait en face du monument aux morts érigé en 1920 place Foch, rendant hommage aux deux cent quatre-vingts habitants victimes de la Grande Guerre ; œuvre modeste, glorieuse et lépreuse, dont la pluie et le vent effritaient la mémoire. François gara la voiture à proximité. L'averse ayant cessé, la chienne eut droit à une courte promenade. Le vieil homme s'attardait encore devant la liste de noms gravés sur la plaque de granit aux écrous rouillés lorsque son petit-fils le rejoignit d'un pas rapide, un sac de sport à la main.

— C'est bon, sourit-il. J'ai un autre pote chez qui dormir ce week-end. Je vais prendre le bus à la gare.

François demeurait immobile et plissait les yeux sous sa casquette, noyé dans un tourbillon de souvenirs.

— Sais-tu pourquoi ces hommes ont sacrifié leur vie ? murmura-t-il.

Le garçon rejeta sa frange du plat de la main, s'apprêtant à balayer non sans désinvolture un des évènements majeurs du XX<sup>e</sup> siècle et ses millions de morts.

— Ça a été une boucherie à la con, 14-18. Ils sont morts pour rien. Un truc politique. Les Allemands ont remis ça en 40.

François connaissait l'irréversible principe d'impertinence pour avoir vu défiler dans son bureau de jeunes stagiaires dissimulant mal l'indifférence avec laquelle ils considéraient leurs tuteurs, convaincus de mieux maîtriser les outils, confondant efficacité et rapidité, incapables de questionner leurs propres aptitudes, leurs facultés d'implication et d'adaptation. Toute une génération de petits experts, tranchants, plus insupportables que les pontifes d'antan, privés d'un enseignement essentiel : le respect.

— Tu te trompes, rétorqua-t-il en ôtant sa casquette. Ils se sont battus pour leur pays. Pour tous les enfants de leur patrie. Pour les enfants de leurs enfants. Pour toutes les générations à venir. Ils sont morts pour toi.

Le garçon racla le sol du talon de ses chaussures.

— C'est une leçon de morale, que tu me fais ? Je ne leur demandais rien, moi.

— Eh bien, tu devrais penser à eux quand tu joues à tes jeux de guerre sur ton ordinateur.

— C'est pas des jeux de guerre. Mais toi, tu jouais bien aux cow-boys et aux Indiens quand t'étais petit, non ? Je parie que tu massacrais des tas de Peaux-Rouges, ajouta-t-il en levant le menton à la manière de son père.

Dora tirait sur la laisse, avide d'exploration. De sa main libre, François sortit les clés de la Volvo d'une poche de sa veste.

— T'es bon en histoire ?

— Je me débrouille.

— Ta moyenne : combien ?

— Bah ! franchement papi, à quoi ça peut bien être utile d'apprendre l'histoire-géo ? J'ai pas besoin de savoir où se trouvent des pays où je ne mettrai jamais les pieds parce que pour ça il faut avoir de la thune. Et c'est pas Vercingétorix ou de Gaulle qui vont me donner du boulot.

— Non, ce sont tes études.

Antoine éclata de rire.

— Désolé, mais là, tu retardes d'une guerre. Un bac plus cinq, c'est moisi comme un Kinder Surprise : tu crois que t'as quelque chose entre les mains mais c'est que dalle. T'as juste foutu les meilleures années de ta vie en l'air pour devenir assistant manager chez McDo et être payé moins de 70 % du SMIC.

Le vieil homme ouvrit la porte côté passager, lança sa casquette sur la plage arrière puis ôta la laisse de la chienne qui, d'un bond, rejoignit son panier.

— C'est pour ça que tu t'apprêtes à rater ton bac ? fit-il, penché sur la banquette.

— De toute façon, mon père m'a coupé les vivres. Faut que je me trouve un job.

François eut soudain conscience qu'il revivait cet instant ; une pierre venue du passé le frappait si fort que le temps se repliait sur lui. Il se redressa, dévisagea Antoine avec stupeur. Peau claire, barbe naissante, regard d'insomniaque souligné d'un arc de sourcils noirs, lèvres chagrines... Le même discours dans une même bouche. Les traits d'un autre adolescent s'affichaient en évidence, un jeune garçon dont la photo jaunissait sur un piano. L'émotion le prit à la gorge.

— Mais tu vas faire quoi ?

— J'en sais rien. Vendeur dans une boutique de fringues, livreur de pizzas...

— Ta vie, insista François, tu veux faire quoi de ta vie ?

— J'ai pas vraiment l'occasion de me poser la question en ce moment.

Détaché du réel, ce petit-fils était désarmant. Il ignorait sans doute que cette boîte à illusions dans laquelle ses jeux l'enfermaient ne le préparait qu'à la monotonie et à l'oisiveté. Rien ne le tirerait de sa léthargie, rien ne pourrait l'extraire de ses croyances définitives et dangereuses en un monde virtuel et abscons.

— Remonte dans la voiture, gamin.

— Quoi ?

— Remonte dans la voiture.

— Papi, tu me fais quoi, là ? pouffa le garçon.

— Il faut qu'on ait une discussion, tous les deux.

Antoine regarda autour de lui, comme s'il cherchait la meilleure direction pour fuir.

— ... Franchement papi, ça me ferait plaisir de parler avec toi mais ça tombe mal, y a mon pote Robin qui m'attend. Faudrait pas que je rate le bus.

Le vieil homme le retint par l'épaule. Le soleil choisit ce moment pour percer le manteau de nuages, et le portable du jeune homme de trembloter d'insolence. Antoine pianotait déjà sur l'écran.

— C'est Robin, justement. Attends, je réponds...

Au loin, le clocher de l'église sonna la marche irréversible du temps, assombrissant les pensées de François. À quoi ressemblait donc son petit-fils derrière l'épaisseur des apparences ? Le vieil homme se demanda s'il était fait de bois ou d'argile, si l'un et l'autre avaient dans le sang l'inscription d'une même infortune, avant de prendre une décision qui allait tout bouleverser, jusqu'à la mort.

**Tendre vers un certain but**

*Qui ne connaît le destin ne peut vivre en honnête homme. Qui ne connaît les rites ne sait comment se tenir. Qui ne connaît le sens des mots ne peut connaître les hommes.*

*Confucius, Les Entretiens*

À l'automne 1942, privés de leurs fusils par l'occupant, les chasseurs ne ramenèrent plus ces pièces de gibier qui amélioraient l'ordinaire.

Certaines denrées alimentaires vinrent à manquer. Nous ne jetions plus dans nos bouches ces carrés de chocolat qui régalaient parfois nos goûters. Les noix de l'Aveyron, par centaines de tonnes, partaient au ravitaillement. Carottes, choux, betteraves et rutabagas allaient directement de nos champs aux garde-manger de l'armée allemande.

Les vigneronns eurent aussi à subir les assauts d'un terrible ennemi : on collecta le cuivre dans les cuisines pour soigner les vignes à la bouillie bordelaise et tenter de sauver la récolte du mildiou, ce champignon dont un de nos professeurs nous expliqua qu'il était anglais. Pour encourager les dons, un litre de vin était offert pour deux cents grammes de cuivre. En échange de la bassine à confiture, laquelle pesait presque quatre kilos, ma mère reçut vingt-quatre bouteilles. Je fus le seul à ne pas m'en réjouir. Les arômes fruités et caramélisés d'abricots, de châtaignes ou de gratte-cul cuisant dans leur sucre me hantaient déjà.

Aux premiers jours de l'année 1943, les familles israélites furent convoquées au commissariat de police pour y être recensées. Monsieur Edelman, qui tenait le magasin de chaussures rue Saint-Jacques, s'y présenta. Mon père qui fréquentait comme lui le groupement amical des boulistes du Rouergue lui avait déconseillé de le faire. Mais monsieur Edelman respectait les valeurs de la République et entendait se comporter en bon citoyen, lui abandonnant sa confiance. Monsieur Edelman, sa jeune épouse et son fils de deux ans firent partie des trois cent soixante-dix adultes et cinquante et un enfants du département de l'Aveyron à avoir été envoyés dans les camps de la mort.

Le 28 mai, le maire de notre ville reçut l'appel d'un capitaine de la Kommandantur de Rodez soucieux de caser dans notre bourgade un bataillon de SS, soit mille à mille cinq cents hommes de troupe encadrés par une vingtaine d'officiers ; un bataillon de pontonniers <sup>1</sup> dont nous découvririons plus tard la singularité.

Cette demande resta sans suite durant trois mois. Mais elle annonçait la fin d'une époque d'insouciance fermement entretenue : on multipliait les galas de bienfaisance, les démonstrations sportives avec salut aux couleurs et les représentations théâtrales durant lesquelles d'innocentes fillettes vêtues de voilettes esquissaient des pas de danse sur une valse de Chopin et récitaient des poèmes, toujours au profit des prisonniers de guerre, de leurs familles et des rapatriés.

Notre vanité tenait tête aux pires rumeurs. Nous refusions de voir cette ligne noire à l'horizon, ce ciel chargé de ronces qui bientôt étoufferait l'espoir.

<sup>1</sup>. Soldats chargés de la construction et de la manœuvre de ponts roulants ou mobiles.

## UN

C'était l'embrasement d'une toile de maître, le baiser inattendu de l'arc-en-ciel juste avant qu'il ne s'efface. Un nuage couleur acier menaçait d'éteindre le feu de la terre, d'en noircir les champs velours, de gommer les ombres enlaçant les bosquets. À droite de la route, près d'un chemin tortueux mordant la glaise, empilées dans une grange ouverte aux quatre vents, des meules de foin s'affaissaient sur elles-mêmes tels les convives d'un banquet qui aurait trop duré. Des pylônes jouaient les mariées insolentes, soulevant leurs jupons géants baleinés de métal. Puis l'ardoise d'un château de grisaille émergea des bois, et le dos des collines se hérissa de pics auxquels se retenaient des pieds de vigne. Privé de son smartphone, Antoine n'avait pas d'autre choix que de regarder le défilé d'un paysage printanier.

En dépit des beautés que déployait autour d'elle l'autoroute A 10, ce garçon-là semblait indifférent au monde extérieur, le front contre la vitre. Sans doute était-ce sa manière de réagir au tour insolite que son grand-père venait de lui jouer. La voiture filait droit, ronronnant, et Dora somnolait dans son panier, les oreilles étalées en crêpes de satin. Le soleil couchant enflamma un champ de cultures, soulignant l'horizon d'un galon d'or.

— C'est du colza, lâcha François.

— Quoi ?

— Ce que tu regardes, ce sont des champs de colza.

Antoine hocha la tête.

— Ça ne te dérange pas de contempler un paysage sans être capable de nommer ce qui t'entoure ? reprit le vieil homme.

— Non.

Une bataille ne se gagnait pas sans heurts.

Depuis plus de deux heures, la désinvolture de son petit-fils rebondissait sur son humeur comme du gravillon contre la carrosserie de son vieux bolide, creusant d'invisibles lésions. François s'en accommodait, cependant. Il n'avait jamais tenu le compte des meurtrissures causées à son amour-propre. C'était un homme constant, quoi qu'il advienne. Il n'en ressentait pas moins certains désagréments ; la conduite martyrisait son dos, fatiguait sa vue, mais rien d'insurmontable. Il savait la nuit prête à se pendre pour lui demain. Aussi ne devait-il en aucun cas se déconcentrer. Tout en lui, dorénavant, tendait vers un seul but, comme une main levée vers le fruit redoutant d'être cueilli. Un rayon de soleil balaya le pare-brise et l'obligea à ralentir.

— Veux-tu bien me donner la paire de lunettes qui est dans la boîte à gants, s'il te plaît ?

Le jeune homme obéit.

Son grand-père tourna la molette en Bakélite de la radio.

L'information consacrée au décès de Daniel Garonne était maintenant rétrogradée en fin de journal. Les taxes sur le diesel, l'explosion d'une usine d'engrais chimique au Texas et des agressions homophobes à Bordeaux et à Lille dans des bars gays se disputaient le podium.

Le paysage changea. Ce fut une valse de fils électriques, de voitures serpentant dans un enchevêtrement de routes et de vallons, de silos à grain et de hangars. Des graffitis redessinaient les volumes d'ouvrages bétonnés surplombant l'autoroute, puis une ville déroula sa banlieue et ses pavillons photocopiés.

— L'homme ne maîtrise que l'ordre car il a bien moins d'imagination que la nature, observa François. Il trace des lignes ou coupe des têtes à défaut de jouir des probabilités de la vie.

Antoine ne commenta pas les propos de son grand-père, se contentant de garder la même position.

L'offre singulière que son grand-père venait de lui faire semblait glisser sur lui comme un habit trop large. Pas l'once d'une exaltation. Ce gamin était en carton plume, aussi encombrant et léger. François brûlait de lui révéler maintenant son secret, de balancer son histoire avec la force d'un uppercut, de secouer sa boîte crânienne pour savoir si quelque chose se trouvait à l'intérieur. Mais certains comptes ne se règlent pas sans précaution – ceux avec le passé, en particulier. François devrait être capable d'aller au bout de son récit et d'en assumer les conséquences. Il lui faudrait procéder par étapes, commencer là où s'était écrite la première faute. Retenir la soif de dire pour s'abreuver au ruisseau bienfaisant de la délivrance, là résidait son propre défi.

Bientôt, après le péage de Saint-Arnoult, le crépuscule étoufferait les derniers cris d'hirondelles sous son rideau violine, et François devrait s'arrêter, redoutant la conduite nocturne. Mais tant que le désordre commandait au ciel, opposant la fantaisie des cumulonimbus montés en chantilly à la raideur des stratus, il pousserait le moteur à la limite de ses capacités. Son pacte insensé avec la mort le remplissait d'allégresse. En lui reflourissait un jardin où son escapade prenait sens, où il allait presque à poil ; un jardin de bohème et d'éternité.

Avant que la voiture ne traverse la Beauce et ne surprenne des éoliennes en pleine séance d'aérobic, cisillant le ciel de leurs hélices majestueuses, Antoine s'était interrogé sur le sens de l'orientation de son grand-père. Un prétendu raccourci pour Montfermeil les avait conduits en dix-sept minutes au milieu d'un embouteillage sur l'autoroute A 4 en direction de Paris un peu avant Nogent. Il ne s'agissait pas d'une erreur. Le vieux bonhomme savait parfaitement où ils étaient et où ils allaient.

— Je n'ai pas l'intention de te déposer chez ton copain.

Plutôt que d'abandonner son petit-fils à son sort, il avait envisagé pour lui une échappée. Au milieu d'une marée de véhicules roulant au pas, Antoine était alors pareil à un cheval coincé dans un van, jetant d'inutiles ruades, sans possibilité de fuir. Kidnappé par pépé. Il ne pouvait ni replier ni allonger ses jambes, contraint d'entendre ce que son grand-père avait à lui dire.

— Gamin, toi et moi, on a des choses à se raconter. Alors on va passer un peu de temps ensemble, *grosso modo* quarante-huit heures, et quand on sera au bout de la route, quand le sablier aura lâché son dernier grain, tu devras choisir : retourner à tes études et mettre les bouchées doubles pour avoir ton bac, ou bien encaisser un chèque établi à ton nom et disparaître de ma vue.

Antoine n'avait pas réfléchi longtemps : s'il acceptait de jouer l'otage, c'est lui qui recevrait la rançon. Donner deux jours de sa vie en échange d'un paquet de pognon. Le vieil homme agitait devant lui une énorme carotte. Quel ado pouvait résister à cela ? Bien sûr, papi avait posé ses conditions : à aucun moment son petit-fils ne devait l'interroger sur leur destination. Et pas question de communiquer avec ses amis – ni message ni coup de fil. Quarante-huit heures durant lesquelles il ne jouerait à aucun de ses jeux.

— Deux jours pour changer les choses. Si tout se passe bien, si tu respectes mes règles, quand nous serons de retour dimanche soir, tu feras ton choix : les études ou l'argent.

Le premier mot à franchir les lèvres du jeune homme avait été « Combien ». La réponse l'avait soufflé :

— Assez pour que tu fiches ta vie en l'air sans trop te fatiguer.

Depuis, il se tenait tranquille, une épaule contre la portière, arrachant la peau autour de ses ongles, une ribambelle de chiffres tournoyant dans son crâne.

Quarante-huit heures avant le méga *restart*.

Bien qu'il eût préféré dormir chez Robin ce soir et jouer jusqu'à l'aube sur sa console, il se réjouissait de ce bug miraculeux. Papi était donc riche ?... Pour toucher son petit bonus, Antoine pouvait bien souffrir quelques entraves. Il se sentait même d'humeur à rendre service. Le vieux n'avait qu'à demander, il s'exécuterait. Le plus dur serait de tenir deux jours sans pouvoir raconter ça à Leslie et aux autres.

Son grand-père lui tendit une boîte de pastilles Vichy. D'une grimace à peine masquée, Antoine refusa de goûter à cette friandise de vieux et jeta plutôt dans sa bouche un chewing-gum parfum menthe fraîche. La situation le rendait nerveux : se faire kidnapper devant son lycée par papi n'était pas commun, et Dieu seul savait ce qui se tramait dans la caboche du bonhomme.

Une pensée l'envahit soudain. Jamais le moindre billet n'était sorti des poches de son père par magie ; le fils devait rendre des comptes, prouver son mérite, bulletins scolaires à l'appui, ou s'épuiser à retourner la terre à coups de pelle devant une maison où il ne mettait les pieds qu'un week-end sur deux. Sans effort, il n'obtenait rien, sinon un portable ringard. Doctrine à la con. L'acharnement d'Antoine à rater ses études avait tari la dernière source. Son père n'avait pas plus de considération envers lui que pour un verre sale oublié sur la table. Fils impur, fils de minable. Une bouffée de chaleur trahit son émotion, et une multitude de pixels rougirent son cou. Lorsque Antoine songeait à son père, il se transformait en lampion. Il se remit à mâcher frénétiquement son chewing-gum, jusqu'à en tarir le goût et à avoir mal à l'estomac. Aveugle à ce tumulte intérieur, le vieil homme conduisait, impassible.

Jusqu'à présent, le garçon ne s'était guère intéressé à la personnalité de ce grand-père. Il savait peu de choses de sa vie, sinon qu'il fut un homme de presse et de radio de passage à la télé dont il voyait parfois la photo dans un journal, et que son métier de reporter l'avait mené loin de sa femme et de ses enfants – de quoi saper votre réputation dans la famille sur plusieurs générations. En dehors de rares parties de tennis où papi l'épatait sans cesse par son jeu flegmatique mais précis, ils échangeaient peu, enfouissant le murmure des paroles dans le col de leurs pulls.

Après toutes ces années d'affectueuse indifférence, pourquoi s'intéressait-il à lui ?

Le coupé Volvo traversait maintenant une région agricole. Le ciel s'offrait en récréation, dessinant à la craie des nuages sur son ventre. Frappé par la netteté des esquisses, Antoine se redressa. Une pulsation se fit sous ses paupières. Il se souvint alors d'un jeu de l'enfance, lorsqu'il baptisait à sa fantaisie les nuages qui passaient au-dessus de la cour de récréation : une barbe à papa en forme de tempête, un pistolet avec des yeux blancs, un casque volant, un champignon qui pique, un vaisseau spatial d'un modèle très rare, une abeille sans ailes, la maison du maire, un galion, une canne à pêche bleue, une fusée, un coq avec des pattes de chien, une tête de poule avec une crinière, un éléphant qui fait du patin à glace... Comme une chanson dont il aurait depuis longtemps oublié les couplets, il en fredonnait pour ainsi dire le refrain.

— Celui-là, on croirait un sous-marin, fit-il pour lui-même.

— Pardon ?

La voix de son grand-père le tira de sa rêverie.

— Là-bas, le gros nuage, bredouilla Antoine.

Le conducteur prit le temps de contempler le ciel avant de répondre.

— Erreur, gamin, c'est une murène.

Le regard qu'Antoine posa sur son grand-père scintilla un court instant. *L'homme ne maîtrise que l'ordre car il a bien moins d'imagination que la nature.* Ce chemin buissonnier, le vieux bonhomme l'avait déjà pris et le suivait encore.

*Nous habitons une maison qui se trouvait en dehors du centre-ville, au carrefour de l'avenue du Quercy et de la route de Montauban. Je vivais là avec mon frère aîné et mes parents. Autour, la végétation était chiche, et les maisons des faubourgs éloignées de la nôtre. Sur une hauteur, elle offrait une vue dégagée sur la vieille cité. C'est pour cette raison qu'en juin 1943 les Allemands la choisirent comme point stratégique. Je revois ma mère agiter les bras pour leur expliquer de ne surtout pas mettre leurs tanks sur la terrasse devant la maison à cause de la citerne qui se situait dessous...*

*Je suppliai Jean de ne plus venir me rendre visite ; mais le fanfaron brava plusieurs fois l'interdit et manqua de se faire surprendre, escaladant l'appentis pour rejoindre la fenêtre de ma chambre. C'était effrayant et exaltant de le trouver suant de frousse, genoux et paumes égratignés, reprenant son souffle au milieu de la pièce ; son sourire attirait à lui la lumière d'un quart de bougie que ma mère me donnait afin que je puisse lire malgré la nuit.*

*Pour signaler leur position, des soldats étendirent sur le terrain adjacent à notre maison des draps et de la toile arrachée à nos matelas ; les avions volaient bas, au ras des lignes électriques et des toitures, les pilotes allemands ne devaient pas nous prendre pour cibles. Des sentinelles venaient régulièrement faire le guet devant chez nous et me conseillaient de ne jamais courir pour ne pas me faire tirer dessus.*

*Je vivais avec angoisse l'instant où ma mère allait chercher des provisions chez nos voisins agriculteurs, escortée par des mitraillettes. Cependant nous n'étions pas maltraités. Les Allemands se préoccupaient plutôt de leur estomac, raffolaient d'omelettes et de pommes de terre. L'un d'eux, toujours le même, un rouquin rougeaud que ma mère surnommait « l'ami Fritz », mettait à frire les œufs de nos poules sur notre cuisinière et passait les assiettes par la fenêtre pour que ses camarades se régalent sur la terrasse.*

*De la cour au balcon, de la cuisine à la cabane au fond du jardin, les soldats étaient partout. Jacques, mon frère aîné, supportait mal leur présence, et je me souviens de ce jour où il voulut les empêcher d'entrer chez nous. Il reçut une gifle si violente qu'il fut projeté contre le mur. Jacques souffrit de maux de tête terribles durant plusieurs jours et n'adressa la parole à personne, pas même à moi. Mais je sais qu'il chercha longtemps un fusil que mes parents avaient caché quelque part dans la maison. Jamais nous ne l'avons retrouvé, même après la guerre.*

*Lorsque les Allemands détruisirent la murette et les deux tilleuls afin de pouvoir diriger les canons des tourelles de leurs chars sur la ville, il ne me fut plus possible de me concentrer à l'école. J'imaginai à chaque instant qu'un boulet allait fracasser le toit de la classe et que Jean et moi serions broyés, déchiquetés. Et cette perspective m'était presque agréable ; mourir auprès de mon meilleur ami me paraissait d'une grande noblesse. Sans que je parvienne à me l'expliquer, je devinais déjà ce que j'appris plus tard : l'amitié est une chose précieuse, bien plus fragile que l'amour.*

## DEUX

L'employé municipal s'était présenté un jeudi en décembre vers 17 heures. Une neige bleutée scintillait sur les branches du cerisier, et le soleil tombait à la renverse derrière le muret, éclairant le ciel d'un halo pâle.

— M'sieur Valent ? Un colis pour vous.

L'employé lui avait remis gracieusement de la part du maire un panier garni de conserves de foie gras et de confiseries ainsi qu'un bristol sur lequel était imprimée cette formule laconique :

*La commune souhaite de joyeuses fêtes de Noël  
à ses seniors.*

Des prospectus personnalisés s'étaient ensuite amoncelés dans la boîte aux lettres : prothèses auditives, matériel médical, produits phytothérapeutiques, conventions obsèques, un accès direct à la déchéance accompagnée avant le gouffre de la dépendance. Jusqu'alors, à ses yeux, seule Clémence semblait soumise au processus de vieillissement, et ses os décidés à lui faire payer les privations alimentaires des années de guerre. Mais la société se chargeait de rappeler à l'ordre ceux qui, pareils à lui, considéraient que l'âge n'était qu'affaire de santé morale et s'obstinaient au labeur jusqu'à ce que, fatalement et sans détour, un médecin diagnostique une maladie caractérisée par une prolifération cellulaire douteuse au sein de leur organisme. François n'était pas devenu vieux par raison ou principe, mais contraint et forcé par le regard des autres – et son petit-fils n'échappait pas à la règle : il était ce vieil homme stoïque sur une branche perché, pliant doucement sous son poids. Le garçon flétrissait son ego d'un battement de cils, le réduisait à ses fonctions primaires, à une peau ratatinée, aux fêlures inopinées de sa voix, aux légers sautilllements des phalanges mutilées à sa main droite sur le volant, à l'assoupissement qui guette le conducteur sur une route au crépuscule.

— Ça va, papi ? Pas trop vanné ?

Les panneaux de signalisation se détachaient dans la nuit, d'une clarté insolente. Le péage de Vierzon prit des allures de soucoupe volante avec ses feux barrant le ciel d'un trait horizontal multicolore. François n'irait guère plus loin. Il avait tenu bon. Sa vessie aussi. Et celle de Dora.

— On va s'arrêter à la prochaine station faire des emplettes, décida-t-il. Ensuite, je te passerai le volant.

Antoine ouvrit grand les yeux.

— J'ai besoin de me reposer, justifia François.

— Alors on va tous mourir.

— Tu conduis si mal que ça ?

— J'ai pas le permis.

Le vieil homme s'étonna qu'à dix-huit ans son petit-fils n'ait pas encore songé à le passer.

— À quoi ça me servirait ? Y a le bus et le RER. Et aussi le scooter de ma sœur.

— Alors c'est ta sœur qui va mourir.

— Hein ?

— Le scooter est bien trop dangereux en ville. Des tas de types roulent en téléphonant. Ils ne font pas attention à la route.

— Tu fais campagne pour la sécurité routière, maintenant ?

— Sérieusement, gamin, comment comptes-tu diriger ta vie si ce sont les autres qui te conduisent ?

Antoine se renfrogna.

— J'aime bien marcher. Je pollue moins en marchant.

— C'est juste. Mais on ne va pas très loin avec une paire de chaussures.

— Des gens ont fait le tour du monde à pied avec seulement deux euros par jour.

— Tout à l'heure, tu me disais le contraire...

— Quoi ?

— Qu'il fallait beaucoup d'argent pour voyager.

— Ça dépend : si tu dors à la belle étoile, t'as moins besoin de thunes que si tu te poses dans des hôtels avec thalasso.

— Sans permis, ton CV ne vaudra pas tripette.

— Y a pas de boulot pour les jeunes de toute façon, à part dans l'industrie nucléaire et le bâtiment. Alors, à quoi ça peut bien me servir, un CV ?

L'adolescent avait réponse à tout.

François laissa la chienne batifoler près de la Volvo : Dora reniflait l'herbe parfumée du soir, parcourait l'aire d'autoroute en décrivant des cercles de diamètres variables, dans un désordre euphorique, babines au vent.

Le vieil homme s'acheta un nécessaire de toilette, une carte téléphonique dont il se servit pour appeler depuis la cabine. La station-service ne proposait pas la marque habituelle de croquettes de Dora, mais peu importait à son maître. De retour des sanitaires, Antoine rêvassait devant le rayon de gâteaux et chips.

— Tu as besoin de quelque chose ?

Le jeune homme jeta un regard au panier de commissions de son grand-père et lui demanda s'il avait aussi l'intention de le nourrir de croquettes durant deux jours.

— Affirmatif. Et un rendez-vous chez le toiletteur ne serait pas du luxe. Tu as besoin qu'on te raccourcisse le poil derrière les oreilles.

— Jamais de la vie. Je ne veux pas ressembler à Mickey, moi.

— Il faudrait au moins te raser.

Antoine afficha une mine offensée. François posa une main sur la nuque de son petit-fils avant de poursuivre à voix basse :

— Comment t'expliquer... Tu es bouillant d'ambition mais ta barbe est encore hésitante. Elle a besoin de s'étoffer un peu. Laisse-lui le temps de mûrir.

Antoine repoussa son grand-père d'un mouvement d'épaule.

— Ça va, papi, je ne suis pas ton Padawan.

— Pardon ?

— Ton Padawan. Ton apprenti Jedi, quoi. Désolé, tu ne peux pas comprendre, tempéra-t-il.

Les sourcils du vieil homme se joignirent pour former un cône au-dessus du nez.

— C'est évident. Qu'est-ce qu'un vieux bonhomme comme moi serait allé faire à l'avant-première de *La Guerre des étoiles* au Grand Rex en 1977 ?

— Tu y étais ?

François tendit la main pour saisir un paquet de chips, hésitant entre parfum barbecue et paprika.

— Ton père avait dix ans. J'ai dû l'arracher du fauteuil à la fin du générique sinon il y serait encore.

— Sérieux ?

— *Il y a longtemps, dans une galaxie lointaine, très lointaine...* Il se prenait pour le héros, le blondinet aux yeux bleus... Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Luke Skywalker.

Le grand-père acquiesça. Le paquet de chips choisi tomba dans le panier.

— Pour lui ressembler, Marc mettait son kimono de judo. Il s'était fabriqué un sabre laser avec un morceau de tuyau d'arrosage rempli de sable.

— J'aurais bien aimé voir ça, murmura Antoine.

— On a des photos à la maison.

Le jeune fourra les mains dans ses poches.

— Mon *cosplay*, c'est Anakin, confessa-t-il.

— Je te demande pardon ?

— Mon *cosplay*. C'est un mélange de deux mots : *costume* et *play*. On se déguise pour ressembler à son personnage préféré. C'est japonais... Je t'apprends un truc, là, lança-t-il crânement.

François leva le menton, dogmatique.

— « On commence à vieillir quand on finit d'apprendre. » Proverbe nippon.

Il se présenta à la caisse pour y régler ses achats tandis que le garçon auscultait son visage dans le miroir rectangulaire du présentoir à lunettes. Puis François attendit que ce dernier le rejoigne d'un pas nonchalant sur le parking pour lui tendre les clés de voiture. L'espace ensemencé d'une complicité toute fraîche rapetissa sous l'emprise du souvenir. La paume d'un autre garçon venait vers lui, impatiente, offrant sa ligne de vie brisée. L'image s'effaça, engloutie dans la pénombre du parking.

— Allez, fit-il, prends le volant.

— Je te l'ai dit, je ne sais pas conduire.

— Tu vas apprendre.

— Quoi ? Là, maintenant ?

— Un petit tour de chauffe.

— On peut pas faire ça demain, plutôt ? J'ai faim. Il est où, le paquet de chips ?

— Je veux voir comment tu te débrouilles.

— Mais papi, il fait nuit !

— Tu vas bien trouver de quelle façon s'allument les phares.

Un soupir sortit des lèvres d'Antoine en un nuage de vapeur. Il se laissa choir sur le fauteuil à la place de son aïeul, agrippa le volant avec vigueur comme s'il montait dans une autotamponneuse. Les vitres se couvrirent de buée.

— Prêt ? interrogea François, s'asseyant à ses côtés.

Pour toute réponse, Antoine mit le contact. Le rugissement du moteur déclencha un jappement sec de la chienne.

— Doucement, grommela l'instructeur. Tu as entre les mains une sportive au pedigree unique, reine incontestée du salon de l'automobile de Bruxelles de l'année 1960, avec sous le capot cent vingt-quatre chevaux. Et Dora n'a pas encore mis sa ceinture.

— Elle est si vieille que ça, ta voiture ?

— Tu conduis le modèle 1970, une des neuf mille P1800 E sorties des usines scandinaves entre 1969 et 1972. Le levier du frein à main est à gauche... Et la direction un peu lourde.

Un quart d'heure suffit à François pour enseigner à son petit-fils les rudiments de la conduite d'un véhicule de collection, la belle Suédoise dont le compteur affichait 251 966 kilomètres, abandonnant au

parking de l'aire des « Champs d'amour » un chouïa de gomme et d'huile de moteur. Le vieil homme reprit le volant.

Une dizaine de kilomètres plus loin, le tic-tac du clignotant surprit Antoine au niveau de la sortie n° 10. La pendule de la voiture indiquait 20 h 31. Instinctivement, Antoine adoptait la posture de l'adolescent mollasson. Il venait d'avaler le contenu du paquet de chips et essuyait maintenant les doigts de sa main droite sur son jean. Les grains de sel collaient à ses lèvres et au tissu, des miettes s'immisçaient entre les coutures du siège – ultime sacrilège. Mais François n'y prêta pas attention.

— Pourquoi tu sors de l'autoroute ? questionna Antoine.

— On rend visite à quelqu'un.

— Mais papi, t'as vu l'heure ?

— Il n'y a pas d'heure pour recevoir un ami.

François s'apprêtait à frapper à la porte du passé.

Un peu plus tôt, lorsqu'il l'avait appelé depuis la cabine de la station-service, la voix de celui qui le guettait maintenant à la fenêtre de sa cuisine s'était égayée du bonheur de ces retrouvailles imprévues, de la toquade d'un ancien camarade cheminant sur ses terres, chef-lieu de canton dans l'Indre. François ignorait encore ce qu'ils se diraient, comment ils s'y prendraient pour éviter de cueillir des larmes aux coins des yeux, comment rester aveugle aux ravages du temps, mais il espérait qu'il trouverait comme jadis table mise, du pain, de la saucisse à trancher et un coup à boire, de quoi prendre des forces et poursuivre la route jusqu'à Châteauroux.

## « VATAN, TU REVIENDRAS »

Deux mille âmes.

La ville, dont un panneau vantait l'accueil à la sortie de l'autoroute, évoquait plutôt le décor pétrifié d'un film d'anticipation, terni par l'abandon. Les habitants semblaient avoir déserté les rues, fuyant un invisible rayon gamma. Antoine se demanda quel genre d'ami son grand-père pouvait bien connaître en pareil endroit ; un technicien fantôme retraité de l'ORTF, une ancienne maîtresse jadis élue Miss Lentilles vertes du Berry, un vieux juif errant, réfugié sous une couverture... ? Le passé de son grand-père était comme une colline paressant sous le soleil couchant, une prairie ondoyante sous la tendresse du vent d'où pouvaient jaillir d'improbables personnages, tel son père avec un sabre laser en caoutchouc.

Les vibrations qui montaient de la voiture lui étaient maintenant familières. Comme un cheval dont il aurait appris à tenir la bride, il sentait encore le moteur répondre d'un ronronnement granuleux à la pression du pied sur l'accélérateur, le cuir lisse du volant sous ses doigts. Son grand-père ne lui avait pas donné cette leçon de conduite par caprice ni réelle nécessité – ce vieux bonhomme disposait certainement d'assez de ressources pour rouler jusqu'à Rome. Il lui avait offert de partager quelque chose d'incalculable : conduire sa Batmobile. Avec son carburateur capricieux, l'engin dont le museau pouvait se confondre avec celui d'une Ferrari était aussi saugrenu qu'une fenêtre éclairée à Vatan passé l'heure du journal télévisé. Rien ne se déroulait de façon logique depuis qu'Antoine était monté dans cette voiture, et il se laissait surprendre, avec l'indolence d'un ado découvrant une nouvelle console.

Après avoir dépassé sur la gauche un manège endormi sous sa bâche puis l'hôtel de ville dont les balconnières fleuries pavoisaient, la Volvo s'engagea rue Ferdinand-Charbonnier avant de s'immobiliser devant un portail blanc. Une maison aux murs crépis et dont les persiennes venaient d'être repeintes couleur caramel se serrait contre un réverbère. Le grand-père coupa le contact.

— Si tu as besoin d'une ordonnance, grimaça-t-il en massant sa nuque, c'est le moment.

— Pourquoi ?

— On va chez le toubib.

Une plaque sur le mur indiquait les horaires de visite d'un certain docteur Louy. Le perron s'éclaira automatiquement. Dans la nuit humide, un bonhomme maigre apparut, épaissi d'un gilet de laine. Chauve et barbu, il tendait déjà les bras pour mieux embrasser son ami. François s'avança avec cette retenue propre à celui qui vient quérir un prix en haut du podium, la casquette de velours contre le cœur. Chuchotements et gémissements montèrent de l'accolade comme après la messe, puis ce fut au tour d'Antoine de sentir les odeurs de soupe et de parchemin emprisonnées dans les mailles du gilet du médecin de campagne.

— La vache ! On dirait... Ce qu'il ressemble à ton aîné !

— Je sais, murmura François.

— On le croirait sorti du même moule...

Antoine comprit que les deux hommes se retenaient d'ouvrir la trappe sous laquelle sommeillent les mauvais souvenirs, car le toubib s'empressa d'ajouter :

— C'est pour une consultation ?

Durant toute la soirée, le docteur Louy et François recomposeraient le présent autour d'une table. Dressées sur une nappe cirée comme on en voit dans les vieux films français, des victuailles retirées en vitesse du réfrigérateur par l'épouse du médecin s'offraient en réjouissances. Antoine se régala de harengs à la crème, d'œufs durs et de crêpes aux pommes de terre, ensorcelé par l'accent polonais de madame Louy.

— Ça te plaît ? C'est une spécialité de chez moi.

En tablier et pull jacquard, aussi longue que le lampadaire halogène de la salle à manger et guère plus épaisse que son mari, elle lui souriait depuis le canapé. Un strabisme divergeant plaçait son regard entre dédain et chagrin ; cependant elle servait des portions généreuses et donnait de sacrées caresses à Dora.

— Tu veux tes *plenze* avec du sucre ou de la confiture de groseilles ?

Comme un ami revenu sous une nuit pluvieuse, le grand-père d'Antoine gardait la bouche muette, se réchauffant le cœur des récits de son camarade. Dans sa jeunesse, le docteur Louy avait mené des actions militantes au sein de différentes rédactions avant de se consacrer à des missions humanitaires. Biafra, Jordanie, Liban, Kurdistan, il avait opéré dans des conditions d'hygiène indescriptibles, était cent fois revenu anémié, dépouillé de ses illusions, mais habité par le frisson terrible du danger, celui qui le poussait à repartir là où le conflit lui promettait une bonne dose d'adrénaline, là où François l'attendait déjà, magnéto en bandoulière, cuisant sur le tarmac d'un camp militaire de l'ONU.

— Je faisais de l'humanitaire pour ma pomme, en égoïste. L'humanitaire, le vrai, le sans gloire, c'est ici, François, dans ce département. Dans les cinq années à venir, avec les départs en retraite, deux cantons n'auront plus de médecins généralistes.

Antoine s'enlisait dans le sommeil, dévorant les poires au sirop de madame Louy, et parfois une parole sortait des brumes comme surgit la proue d'un navire.

— Et je lui ai répondu : « Moi aussi, Bernard, je suis juif quand je veux !<sup>1</sup> »

Subitement, alors que 23 heures sonnaient à la pendule et que madame Louy sortait les verres à vodka en cristal, il fut question d'aller visiter le musée de la ville dont le toubib avait les clés – une escapade censée ravir Antoine. On échangea devant lui des regards complices, on lui frictionna le dos pour l'encourager à remettre son sweat et aller se perdre dans le brouillard d'une ville anesthésiée en compagnie d'une chienne peluche. Ces vieux-là étaient comme certains sites de téléchargement illégal : sans limites.

Le rideau de la nuit s'écarta devant Achille Zavatta, statufié dans sa tenue d'Auguste, avec nez rouge, chapeau et faux col. Au cœur de la campagne berrichonne, entre champs de blé et de colza, Vatan s'était entiché d'un musée du cirque, et le docteur Louy en était le conservateur depuis presque vingt ans. De somptueuses affiches s'exposaient aux murs tapissés de moquette. Les costumes de clowns et de trapézistes recomposaient la lumière froide au plafond, vibrant d'un glorieux passé. On trouvait là des maquettes de cirques notoires, les pupitres de l'orchestre de « La piste aux étoiles » et le plus petit vélo du monde. Manquaient l'odeur de foin, de sciure et de barbe à papa, et les applaudissements.

— Tout petit, confessa le toubib, je me précipitais pour aller voir le montage du chapiteau dans mon village. Et j'étais là aussi pour le démontage.

Sa collection de tickets de spectacle entamée en 1946 faisait partie des pièces exposées. Il avait longtemps hésité entre le métier de trapéziste et celui de son paternel – médecin – avant d'épouser une contorsionniste polonaise dotée d'un regard panoramique.

— Le grand saut dans le vide, finalement, je l’aurais vécu chaque fois que je dégringolais d’un hélico avec ma trousse pour aller sauver de futurs estropiés... Comme toi, François.

— Non, pas comme moi, Pierrot. Pas comme moi. Moi, je n’ai jamais sauvé personne...

Épaule contre épaule, les deux hommes contemplaient une affiche ancienne du cirque d’Hiver, un aplat rouge sang au milieu duquel surgissaient trois figures au grimage grotesque : les frères Fratellini. En retrait, réchauffant ses doigts sous ses aisselles, Antoine s’effaçait dans ce décor suranné.

Ce que ces bonshommes avaient encore à se raconter importait peu. Ce mausolée pour clown triste corrompait son humeur. Il était en panne de connexion. En manque de cette présence virtuelle des autres à la lucarne de son smartphone. Antoine ressentait ici les limites de son existence, confrontant son spleen à celui de ces forçats du rire condamnés à se casser des assiettes sur la tête pour amuser les morveux. Leurs figures maquillées l’effrayaient tant lorsqu’il était gamin...

La nuit semblait ne jamais vouloir s’achever. Ce musée construit pour mieux se refermer sur lui. Antoine était au comble de l’ennui, les deux pieds dévorés par un paillason à gueule de lion. Pressé de fuir ces décombres, il demanda à son grand-père s’il pouvait l’attendre dehors avec Dora. On lui tendit la laisse ; il se volatilisa alors dans la brume pour consulter sa messagerie en catimini. Il regretta aussitôt d’avoir enfreint la consigne de papi. Le dernier SMS de Leslie le pétrifia :

*C’est la merde. Sonia a publié sur Facebook un statut disant que tu étais un pervers narcissique manipulateur. Elle raconte que tu la pousses volontairement au suicide. Faut qu’on se parle.*

Plus tard, lorsqu’il aurait enfin un lit où se coucher, dans un de ces hôtels formatés commandés par Digicode, un flux d’images sombres assaillirait son âme aussi sûrement qu’un nuage de moineaux. Il errerait au milieu d’une piste encerclée de grilles, pris pour cible par cette salope de Sonia grimée en clown blanc, au milieu de singes hurleurs et d’enfants mutilés du Rwanda, abruti, K.-O. de toute cette pagaille. Seul le petit jour, tirant sur lui un drap blanc, adoucissait sa peine.

[1.](#) Cette remarque fait référence à la fameuse boutade de Bernard Kouchner : « Moi, je suis juif quand je veux ! »

*Le 6 août 1943, notre ville refuge se transforma en ville occupée.*

*Huit wagons de matériel de couchage nécessaire au cantonnement de soldats arrivaient en gare. Cinq jours plus tard, un premier détachement s'établissait au collège municipal, puis l'école supérieure de filles et l'institution Saint-Joseph furent à leur tour réquisitionnées. Assis sur un muret, soufflant entre nos pouces sur un brin d'herbe pour le faire vibrer jusqu'à la déchirure, Jean et moi assistions à l'installation des troupes dans les divers cantonnements comme on regarde les forains monter leurs manèges sur la promenade pour la traditionnelle foire de la Saint-Jean, avec une curiosité mêlée d'excitation. Nous vîmes bientôt déambuler dans nos rues des soldats parlant une langue qui n'était pas du schleu et dont les uniformes accentuaient la maigreur. Le bruit courut qu'ils venaient de Croatie, un pays inconnu que j'assimilais à un territoire ennemi ; le mot « croate » heurtait mes oreilles autant que le crissement d'une semelle sur du gravillon. Cependant, j'eus bientôt une autre vision des choses, et la méfiance laissa place à la pitié.*

*Ces soldats étaient si jeunes que l'on aurait pu les croire costumés pour s'en aller jouer la guerre dans notre théâtre. Très vite, les mauvais traitements infligés par leurs instructeurs creusèrent davantage leurs joues. Dès l'aube, les ordres aboyés par les officiers retentissaient dans les ruelles. Mon grand-père décrochait à peine les volets de son épicerie qu'un défilé de jeunes recrues battait le pavé d'un pas martial et allait ainsi jusqu'au crépuscule tel un serpent vert-de-gris marquer nos sentiers et labours de piètres reptations.*

*Ma mère fut ainsi témoin d'une scène choquante lors de manœuvres dans un champ voisin. Les recrues pratiquaient alors un exercice censé former à l'art militaire : au signal, les soldats qui marchaient en rang devaient se laisser choir en avant, bras le long du corps, face contre terre, puis se relever, courir quelques mètres et retomber, encore et encore. L'un d'eux eut ce réflexe de protéger son visage au moment de sa chute. Mal lui en prit. L'officier enfonça la tête du garçon dans la boue d'un coup de botte, maintenant sa nuque sous son talon, jusqu'à l'évanouissement.*

*Les soldats revenaient de ces exercices tanguant de fatigue, crottés jusqu'au menton. Nous les entendions chanter haut des hymnes patriotiques allemands dont le sens des paroles devait leur échapper. Ceux qui n'y mettaient pas assez d'allégresse étaient immédiatement rossés.*

*Des habitants rapportèrent au maire ce dressage révoltant et les humiliations que subissaient les soldats croates. Un vent de commisération souffla à l'endroit de ces jeunes hommes dont les souffrances évoquaient celles qu'un père, un fils ou un frère endurait dans un de ces camps de travail obligatoire. Jean et moi commençons à nous sentir proches d'eux : n'avaient-ils pas notre âge, à quelques années près ? N'occupaient-ils pas notre collège ? Cependant la prudence nous tenait à distance, car nous le savions : de cette violence dont l'occupant usait envers ses propres troupes, rien ni personne ne pouvait nous préserver. Ni monsieur le maire, ni nos parents, et certainement pas le Maréchal.*

*Bien après, lorsque les Allemands auraient déserté les établissements scolaires de la ville, je ferais ma rentrée avec les autres élèves, chaussé de godasses rafistolées, avec dans mon cartable un crayon, une gomme et un pauvre cahier. La présence fantôme de ces jeunes gens, l'image de leurs corps suppliciés me glacerait alors les sangs. Et je chercherais Jean à chaque instant, dans la cour, sur les bancs de la classe, à la cantine, derrière le gymnase, sursautant dès qu'un éclat de rire me rappellerait cette harmonie flamboyante de notes qu'était le sien.*

## TROIS

À 1 heure du matin, la borne automatique située à l'extérieur de l'hôtel ne proposait plus qu'une chambre. L'espace exigü imposait une proximité dont la seule façon de s'affranchir était de fuir le regard de l'autre. Fourbu par la route, François avait investi les lieux comme un randonneur en bivouac, débarrassé rapidement ses frusques, lavé ses dents d'un coup de brosse sommaire et glissé ses longues jambes sous les draps, en maillot de corps et caleçon. Antoine avait fait de même.

— Bonne nuit, papi.

— Bonne nuit, gamin.

Il s'était perché là-haut, dans le couchage superposé. François occupait le grand lit, repoussant les assauts de Dora désireuse de goûter au confort de la couette. Le vieil homme avait écouté le sommeil prendre possession du petit-fils, guetté l'envol d'un ronflement avant de chavirer à son tour, le cœur en paix.

Il n'avait pensé qu'à Antoine.

François venait d'emporter le gamin à des centaines de kilomètres de chez lui comme on vole un pain, sans réfléchir, poussé au crime par instinct. Il pressentait alors la tragédie, la glissade annoncée de l'adolescent ballotté entre incertitude et insécurité, il ne voulait pas s'en aller sans le mettre en garde, donner une impulsion différente à ses lendemains. Il était parti de Chelles, va-nu-pieds, serrant contre lui le fruit de son larcin, un gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq, oubliant qu'un vieil homme ne pouvait s'acclimater à tout sans emporter le minimum vital – lunettes de lecture, rasoir électrique, eau de toilette (la même depuis trente ans), l'agenda dans lequel il conservait adresses et numéros de téléphone, vêtements de rechange, médicaments. Il avait connu bien d'étranges campements en d'autres circonstances, dormi accroupi contre un mur en écoutant crépiter la pluie ou les balles. Une veste roulée en boule avait souvent remplacé l'oreiller. François pouvait s'accommoder du bruit et du silence, du froid et de l'absence, des relents de poudre et de sueurs. Sa seule crainte résidait dans la perspective d'une panne de Nagra<sup>1</sup> ou d'une rupture de réseau lors d'une liaison par téléphone satellite. Mais Antoine ne fonctionnait pas avec des piles ; communiquer avec un ado ne coulait pas de source. L'un et l'autre ne parlaient pas le même langage. L'exercice, par certains aspects, lui rappelait ses reportages en milieu hostile auprès de populations discriminées et farouchement disposées à le rester, comme ces familles qui s'obstinent à se nourrir de poissons pêchés dans des rivières réputées contaminées, payant de malformations et de maladies l'illusion de leur liberté. Mais autre chose le préoccupait : le nombre de jours qu'il lui serait encore donné de conjuguer le verbe tenir. La question n'appelait pas de réponse. Sous ses paupières usées, le sommeil repoussait peu à peu les limites du temps, et des ombres de la nuit naîtraient bientôt l'oubli, cet antichambre du bonheur.

Au buffet du petit déjeuner, François se contenta d'un morceau de brioche et d'un café noir. Antoine rafla trois croissants. Il se servit aussi des œufs battus, du jambon et un double café au lait. Il posa son

plateau devant celui de son grand-père, nez retroussé : dehors, la pluie rabattait le feuillage des arbres sur le capot des voitures.

— « Si le ciel pleure, c'est que la nature a du chagrin », dit toujours ta grand-mère.

— Elle te manque ?

— Pas autant que lorsqu'elle est à côté de moi, perdue dans ses pensées.

Antoine plongea un croissant dans son bol.

— Tu devrais l'appeler.

— On n'aura plus rien à se raconter à son retour si je lui téléphone sans cesse.

— Vous, les vieux, on dirait que vous avez l'habitude de vous manquer.

— C'est le seul moyen qu'on ait trouvé pour continuer à s'aimer.

L'adolescent hocha la tête, puis attaqua ses œufs brouillés.

— Les trucs dont vous avez parlé hier avec ton copain docteur, les missions humanitaires, toutes ces guerres civiles, vous y êtes vraiment allés ?

— J'ai rencontré Pierre-Gilles à l'époque où je travaillais pour la radio. On s'est croisés sur les barricades en mai 1968, lui avec sa trousse de secours, moi avec mon magnéto. Il essayait de joindre les CRS à sa cause.

— Il était quoi, un genre de pacifiste ?

— P-G était membre de l'Union des étudiants communistes.

François passa une main rugueuse sur ses joues, rasées au Bic jetable dégoté dans la station-service. La peau se faisait plus sensible sous les doigts.

— Juif, et communiste, ajouta-t-il. Quelqu'un qui n'a jamais vraiment trouvé sa place.

— C'est pour ça qu'il a épousé une contorsionniste polonaise.

— Peut-être bien.

— Le cirque, on dit que c'est comme une grande famille, non ?... Je vais chercher un jus de fruits. Tu veux quelque chose ?

Antoine portait les mêmes vêtements que la veille, ses cheveux retombaient en rideau sur ses yeux et sa peau rougissait dans le cou, stigmate d'une émotivité juvénile dont François avait lui aussi été frappé dans sa jeunesse. Mais au-delà des apparences, ce garçon était différent d'hier ; quelque chose dans son regard avait changé. Parler avec lui, défaire les maux du passé reviendrait peut-être à désapprendre ses propres croyances, et qui sait, à éclairer le silence dans lequel, petit à petit, le vieil homme avait sombré.

Ils reprirent l'autoroute après une halte dans une pharmacie. Une ordonnance rédigée sur un coin de table par le docteur Louy permit à François d'obtenir les médicaments dont il ne pouvait se passer. Depuis son intervention chirurgicale, il survivait telle une source renaissante, dépendant du flux de son sang. Son traitement réduisait le travail du cœur et diminuait le risque de crises cardiaques. Acide acétylsalicylique pour prévenir la formation de caillots, bêtabloquants, anticholestérol, inhibiteurs de l'ECA, le géant tenait debout, au prix de ridicules gélules avalées chaque jour.

— On doit vraiment prendre tout ça quand on est vieux ? s'étonna Antoine, jetant un regard amer sur le contenu du sachet rapporté de la pharmacie.

— Si on veut passer encore un peu de temps avec ceux qu'on aime, oui.

Le coupé Volvo traversa la vallée de la Creuse, Limoges et ses zones d'activité commerciale aux enseignes tapageuses. La Haute-Vienne dévoila ses charmes sous un ciel stérile. L'aqueduc ferroviaire de Pierre-Buffière apparut, enjambant la Briance, puis ce fut au tour de la Corrèze de présenter aux nuages immobiles ses vallées encaissées. À Magnac-Bourg, une pépinière d'arbustes fruitiers sous une toile de gaze se réjouissait du retour du soleil ; un vent léger gonflait son voile. Antoine s'emmerdait ferme.

— Papi, tu ne veux pas me dire où on va ?

— Non.

— On peut écouter autre chose que les infos à la radio ?

— Fais comme chez toi, mais vas-y mollo avec la molette.

Le garçon fit défiler les fréquences, s'arrêta sur une chanson aux tonalités rock. François leva le sourcil gauche.

— David Bowie ?

— Tu connais Bowie ? s'étonna Antoine. Je pensais pas que tu t'intéressais à ce genre de musique.

— Je l'ai rencontré en avril 83.

Le passager tourna la tête vers le conducteur.

— Sérieusement ?

— Si je te le dis.

— Comment tu peux te souvenir de la date ?

François regardait la route, imperturbable.

— C'est l'année où il a sorti son album *Let's Dance*. J'étais rédacteur en chef de *Matin Magazine*. On avait imaginé un numéro spécial et demandé à Bowie de réagir à certains points de l'actualité. J'ai démissionné quelques jours après, précisa-t-il.

— Alors tu l'as interviewé, en vrai ?

Le vieil homme se perdit un instant dans ses pensées.

— ... Personnage impressionnant, Bowie, d'une rare gentillesse, murmura-t-il.

— Tu en as rencontré beaucoup, des *people* ?

— Tous n'ont pas forcément le talent de marquer les esprits.

— C'est marrant, sourit Antoine.

— Quoi ?

— Je t'imaginai plutôt bal musette.

— Je suis à peine plus âgé qu'Elvis, protesta François.

— Tu es de quelle année ?

— 1931.

— Ah ouais... Bon, en fait, t'es encore plus vieux que ce que je croyais, conclut Antoine.

— Petit con.

Le garçon se grattouillait l'épaule en riant lorsque l'un des cadrans incrustés dans le bois du tableau de bord attira son attention.

— Hé, elle ne serait pas en train de chauffer, ta voiture ?

La Volvo n'avait pas l'habitude des longues distances. François sentit dans ses veines comme une brûlure, sa vision se resserra sur le cadran avec désenchantement : celui-ci indiquait une température élevée du liquide de refroidissement. Par chance, une aire d'autoroute s'annonçait à quelques kilomètres.

— On va s'arrêter.

Dora profita de la pause pour se livrer à ses activités favorites – humecter les brins d'herbe de pipi, chasser les papillons. François fit le plein d'essence, puis il enfila ses gants et souleva le capot de la Volvo. En retrait, Antoine reluquait le moteur, intrigué. Ni poussière ni corrosion. Les gaines et câbles de bougies étaient en parfait état ; papi entretenait la mécanique.

— On a une fuite, grommela-t-il, rajustant sa casquette.

Il désigna de fines traces blanches sur le radiateur.

— Ça provient de l'évaporation du liquide de refroidissement.

Il inspecta les soudures, localisa l'origine de la fuite. Celle-ci lui parut bénigne. Il retira ses gants. Sa Volvo n'acceptait qu'une certaine marque de liquide de refroidissement, mais n'importe quel produit anti-

fuites ferait l'affaire pour colmater. Il trouva ce dont il avait besoin à la station-service, effectua la réparation avec succès sous le regard d'une poignée de curieux que la belle Suédoise attirait à coup sûr. Lorsque François rejoignit les lavabos pour s'y laver les mains, il entendit Antoine s'entretenir à voix basse au téléphone derrière l'une des portes des toilettes. Au soulagement d'avoir réparé le radiateur succédait la déception d'être pris pour un imbécile. Il ne déranger pas son petit-fils dans sa conversation, mais regagna plutôt la voiture où Dora jappait à s'en décrocher la mâchoire. Il lança sa casquette sur la plage arrière, retira sa veste, posa les mains sur le volant à trois branches, mit le contact et attendit.

À cet instant, il n'était plus qu'une ombre, rien qu'une ombre.

<sup>1</sup>. Magnétophone à bande magnétique.

— Tu n’as pas tenu ta promesse.

— Pardon ?

— J’ai été clair : aucun appel téléphonique pendant deux jours, c’est le deal.

Le ton qu’employait son grand-père se voulait radical. Antoine se crispa. Tout rapport d’autorité lui donnait un sentiment d’exil. La confusion où l’avait jeté son litige avec Sonia ajoutait à son mal-être. Il détacha son regard du vieil homme, appuya le front contre la vitre. Dehors, ce n’était que vallons, bosquets de framboisiers, de mûriers et d’orties, cousus au revers des collines. Il se reprochait d’avoir cédé trop vite à la tentation, d’être allé sur cette route sans se méfier avec la certitude d’y faire fortune, comme si le jeu consistait simplement à franchir un portail en se téléportant d’une surface plane à une autre pour être gratifié d’une médaille. Il y avait forcément une compensation à payer dont il ignorait encore le prix.

— C’est bon, j’ai juste appelé Leslie, soupira-t-il.

— Sans principes communs, pas la peine de discuter. On n’arrivera à rien tous les deux.

— Y avait urgence.

— Quel est le problème ?

Antoine baissa les yeux. Son genou droit sautillait nerveusement.

— ... C’est mon ex, elle me harcèle.

Le conducteur eut un sourire.

— Ton ex ? Tu as déjà une ex, à dix-huit ans ?

Antoine ne releva pas. À cet instant, il endurait la violence du commérage. Sonia profitait de son absence sur les réseaux sociaux pour colporter les pires mensonges : elle tirait parti de tout, des relations conflictuelles qu’Antoine entretenait avec ses parents, de son instabilité émotionnelle, de son manque d’intérêt pour les études, de son addiction à la PlayStation.

— Elle fait courir des bruits sur Facebook et Twitter, elle raconte n’importe quoi sur moi, des trucs vraiment salauds.

— Quel genre ?

— Je suis un psychopathe manipulateur et sans remords, caractérisé par un comportement antisocial. Elle parle aussi d’une expérience affective insuffisante, et d’un style de vie impulsif et irresponsable... Elle a dû recopier ça sur Wikipédia.

— Cette fille, comment s’appelle-t-elle ?

— Sonia.

— Est-ce qu’elle compte encore pour toi ?

La question surprit Antoine comme une embardée sur la route.

— Comment ça ?

— Est-ce que tu l’aimes encore ?

— Bien sûr que non.

— Tu le lui as dit ?

— Oui, mais...

— Tu le lui as dit gentiment, j'espère, sans trop la brusquer ?

Les genoux d'Antoine tressautaient maintenant comme des poissons dans la nasse.

— C'est une folle. Je crois qu'elle est vraiment dangereuse.

— Alors, oublie-la. Ne rentre pas dans son jeu.

— Mais papi, je ne peux pas la laisser dire n'importe quoi !

— Les propos qu'elle tient à ton sujet sont sans importance.

— Elle prétend que je la manipule, que je la pousse au suicide, elle me bombarde de SMS... Elle veut ma mort !

Le grand-père se tut un instant, battant des paupières : un panneau indicateur donnait Brive à une trentaine de kilomètres. L'autoroute persistait à rapetisser l'horizon.

— Et à quoi elle ressemble, ta Dalila ? demanda le conducteur, baissant sa vitre pour rafraîchir l'habitacle.

Antoine appela le secours d'un soupir, sortit son smartphone, désactiva le mode « avion » et passa son index droit plusieurs fois sur l'écran avant d'orienter celui-ci vers son grand-père.

— Elle ressemble à ça, fit-il avec un reliquat de fierté.

Sur la photo Sonia souriait. Brune aux yeux noisette, les cheveux réunis en une tresse laissaient quelques mèches bouclées s'échapper afin de souligner les pommettes. Elle ressemblait à une petite fille sage dont on aurait badigeonné les lèvres d'un rouge trop vif. Incommodé par le reflet du jour, le vieil homme demanda à son petit-fils de lui passer l'appareil qu'il tint alors à distance, au-dessus du volant. L'expression de son visage ne traduisait aucune émotion.

— Très sexy, très fausse, lâcha-t-il. Elle a tout d'une fille qui attire les ennuis.

Puis, d'une manière parfaitement anodine, il jeta le téléphone par la vitre entrouverte. Antoine sentit son cœur s'arracher brutalement. Le sang lui monta aux joues. Il rua sur son siège, retenu par la ceinture.

— Mais ça va pas ?! T'es fou ! Pourquoi t'as fait ça ? Mon Nokia ! Merde !

Entre rage et stupeur, il accablait le vieil homme d'insultes. Sa voix se fendillait comme celle d'une bête au martyr. Tirée en sursaut de sa léthargie, Dora repoussa du museau son jouet à mâchonner et se mêla au jeu, aboyant avec entrain aux oreilles de son maître. François réclama le silence.

— Du calme, gamin. Y a pas mort d'homme. Ce n'est qu'un boîtier avec une puce à l'intérieur. Tu n'auras qu'à t'en racheter un autre.

— Tu plaisantes ou quoi ?! Et ma carte SIM ? Y avait tous mes contacts, là-dedans ! Toutes mes photos ! Et mes musiques, mes applis !

Antoine ne fut bientôt plus capable de contrôler ses nerfs, cédant à la panique qu'il se causait à lui-même. Des picotements l'assaillirent de toutes parts comme une fièvre se faufila sous les draps. Dans l'impossibilité de fuir ni l'instant ni le lieu, il étouffait.

Son grand-père n'eut pas d'autre choix que d'arrêter le coupé Volvo sur la bande d'arrêt d'urgence. Antoine sortit en vacillant, la tête emportant les épaules. D'un pas maladroit, il franchit la barrière de sécurité, marcha dans l'herbe que se disputaient les insectes et les oiseaux, cracha, gémit, se redressa, ouvrit ses poumons au ciel. Incapable de distinguer le réel de ce qui vibrait en lui et comprimait son thorax, entre honte et humiliation, Antoine s'agenouilla, ferma les yeux.

Dans ce repli sur soi, la douceur de cette prairie chatoyante frémit alors sous ses paumes. Il demeura ainsi jusqu'à ce que devant lui apparaisse une ombre rabattue par le soleil.

— Tu es vivant, marmonna le vieil homme. Tu es vivant.

Un peu avant midi, ils quittèrent l'autoroute A 20 pour emprunter une départementale qui filait à travers les causses du parc régional du Quercy. La Volvo allait, paisible, à moins de quatre-vingts

kilomètres-heure. Antoine fit coulisser sa vitre. Le paysage aride et rocailleux dégageait des parfums singuliers de chêne et de genévrier dont il baigna son visage et emplit sa bouche, chassant la tempête. Petit à petit, la raison reprit ses droits. Il pouvait contacter son opérateur depuis n'importe quel téléphone fixe, suspendre sa ligne, déclarer la perte de son mobile, renouveler sa carte SIM et, avec le pognon promis par papi, s'offrir le dernier iPhone, télécharger de nouvelles applications. Seulement, Antoine tournait à plus de cent SMS par jour en périodes de stress, sans compter les discussions Facebook. Comment tenir jusqu'à lundi sans téléphone ni ordinateur ? Comment supporter pareil dénuement ?

Vers 13 heures, à Figeac, place Carnot, sous une vieille halle de marché cernée de maisons en torchis, un grand-père et son petit-fils déjeunèrent d'un magret de canard. L'air était tiède, docile. Mais en dehors du contenu de leurs assiettes, rien ne reliait les deux hommes ; l'un et l'autre se tenaient à distance. Le grand-père conversait avec lui-même, évoquant le passé historique de la ville et ses légendes d'un ton égal.

— On raconte que cette ville serait née d'une vision de Pépin le Bref, le futur roi des Francs. Il aurait aperçu dans le ciel une croix formée par un vol de colombes. Un signe divin, forcément. C'est ce qui l'aurait décidé à fonder sur ces terres un monastère...

De ces paroles, le jeune homme ne percevait que la rumeur. En lui régnaient désordre et confusion. Il revoyait la scène, le moment où le téléphone avait valsé dehors, il imaginait le fracas de l'appareil sur l'asphalte, les composants électroniques s'éparpiller, exécutant de redoutables culbutes.

Malgré lui, au fond de sa poche de pantalon, Antoine repliait la main sur le vide, comme un fumeur cherche son paquet de cigarettes alors qu'il vient de le froisser. Plus que l'absence du téléphone et sa destruction, il souffrait le manque de ce lien illusoire qui le connectait au présent, à Leslie et aux autres.

Et ce manque effaçait tout.

Dans cet aveuglement, comment pouvait-il deviner si proche leur destination ?

*Les officiers allemands s'accommodaient aisément de notre ville et payaient en bons d'achat ce qu'ils se procuraient chez les commerçants. Mon grand-père maternel garda par-devers lui ces bons dont il ne toucha, après la guerre, qu'un ridicule écot pour son épicerie.*

*La mention « denrées coloniales en gros » était encore courante sur la devanture de certains commerces dont celui de mes grands-parents. Thé, café et poivre parvenaient jusqu'aux rayonnages de L'Épicerie fine via les ports de Sète ou de Bordeaux. Les officiers SS appréciaient les poissons salés conservés dans des barriques, mais aussi les vins et liqueurs que ma grand-mère Suzanne dissimulait sous le comptoir, dans des placards fermés à clé.*

*C'est à l'épicerie que Jean et moi, revêtus de nos tabliers de commis coquille d'œuf, nous fîmes la connaissance de Nikola le 9 septembre 1943. Ce jeune caporal SS effectuait des achats pour le compte de l'adjudant Lehmann, en charge de l'intendance. Dehors, deux soldats attendaient de prendre livraison des sacs de victuailles. Tandis que je préparais la commande notée sur un carnet, Jean et le caporal échangèrent des regards de sympathie. Mon ami osa quelques questions en allemand dont il maîtrisait les bases comme la plupart des habitants de son village en Moselle. Nikola lui répondit dans un français médiocre, et je tendis l'oreille. Notre petit gradé était arrivé la veille de Dresde ; il n'était pas allemand mais bien croate. Ainsi, le bruit qui se répandait en ville au sujet des jeunes recrues se confirmait. Sous la casquette en drap gris, le visage de Nikola affichait une arrogance teintée de grisaille. Comme il flottait dans son uniforme, lorsque fut prête sa commande, je demandai à ma grand-mère si nous pouvions lui donner un morceau de saucisson, ce qu'elle accepta d'un mouvement de tête. Je l'emballai dans une feuille de papier et le lui offris ainsi qu'un bout de pain. À mon grand étonnement, le jeune homme n'accepta que le pain. Il désigna l'insigne brodé à sa patte de col et m'expliqua que sa religion lui interdisait la consommation de porc. Puis il se tourna vers Jean, murmura quelque chose en allemand qui les fit rire, salua ma grand-mère et sortit.*

*L'insigne à son col figurait une croix gammée au-dessus de laquelle une main empoignait un sabre à lame recourbée. J'apprendrais bien plus tard quel sens donner à ce dessin grâce au professeur de philosophie et de lettres, monsieur Érignac, lequel enseignait dans mon lycée. Il me conduirait à la bibliothèque, ouvrirait pour moi une encyclopédie et me montrerait l'image d'un cimeterre, ce sabre à lame courbe, arme redoutable sur un champ de guerre au Proche et Moyen-Orient.*

*Mais en cet instant, je ne comprenais pas le sens de la remarque de ce jeune caporal et pensais tristement qu'il se moquait de moi.*

*Celui qui ne mangeait pas de cochon était soit de confession juive, soit musulman. S'il paraissait inconcevable qu'un juif intègre l'armée allemande, que des gens prônant la race aryenne enrôlent des musulmans pour les faire combattre sous l'uniforme SS n'était pas vraisemblable. Du haut de mes douze ans, la représentation du musulman ne se concevait que revêtu d'un caftan, un turban enroulé autour de la tête, arborant une barbe noire et fournie, conforme au supposé fils du Grand Turc dans Le Bourgeois gentilhomme.*

*Ce soir-là, lorsque je questionnai mon père à ce sujet, sa réponse confirma mes soupçons : « Un Boche est un Boche, gamin. Et un Boche, ça bouffe de la charcuterie. »*

*Nourri de cette ignorance butée, j'éprouvais du ressentiment envers le jeune SS. Jean refusa de me traduire ce que ce dernier lui avait soufflé à l'oreille ce jour-là, considérant l'affaire sans importance. Nous partagions jusqu'alors tous nos secrets, et je ne voyais dans cette anomalie qu'une explication possible : l'un et l'autre avaient ri à mes dépens. Cela ne serait pas sans conséquence sur l'ordonnancement des choses.*

*À l'époque, ma grande taille, loin de m'avantager, me donnait un sentiment d'imposture. Je ne savais comment me débrouiller avec ce corps dont les bras m'embarrassaient, cherchant perpétuellement des poches à mes tabliers. Une autre malfaçon me souciait : contrairement à Jean dont la voix s'était transformée, la mienne gardait encore cette fraîcheur juvénile qui me donnait l'air crétin dès que j'ouvrais la bouche. J'avais beau m'exercer le soir à crier dans mon oreiller, mes cordes vocales vibraient toujours de mélodies angevines. Lorsque nous étions entre copains, nous rivalisions de défauts : les dents de travers d'Aubert, les pieds plats de Cabrie, les croûtes rougeâtres aux articulations de Bourdiol, la paire de lunettes rafistolée de sparadrap que portait le Mouly, les genoux cagneux de Rigal, ma voix de fausset, on en plaisantait en poésie, on le gravait sur l'écorce des marronniers du collège, le scandait sur les berges de l'Aveyron, compères et complices, en verve de nos tares. Mais face à ce jeune gradé, face à Jean, autre chose s'était joué.*

*Une chose terrible.*

*En moi était montée comme une sève froide, un sentiment d'indignité.*

## QUATRE

Tombebiau, Rocantin, L'Aiguille, Herbemols, La Dausse, Bassignac, La Vinadie, La Croix de Salissard, La Madeleine... d'un lieu-dit à l'autre, entre talus et fossés, prairies et haies, la route départementale s'agrippait au relief moutonnant, traversait au ralenti d'étroits hameaux aux pourtours agrémentés de pavillons hors champ. Le coupé Volvo musardait en ce paysage héroïque où se révélaient la beauté de ses vallons et la déliquescence d'une France progressivement gommée. Pas une âme dans les prés, pas même un chien errant sur le bas-côté. Des panneaux mettaient en garde contre la vitesse, figuraient de petits écoliers traversant la chaussée, mais ici aucun être vivant n'arpentait les rues, ne travaillait en son jardin ni ne guettait la camionnette du facteur. Suivant le dessin de la route comme par instinct, François songea qu'il n'était simplement pas appelé à voir, que seuls ceux qui appartenaient à cette terre possédaient ce pouvoir. Le rictus d'une lassitude barrait son visage dans le soleil du jour. Il avait encore une trentaine de kilomètres à parcourir avant d'arriver à destination : serait-elle, dans cet arrangement particulier des choses que le temps donne aux paysages de l'enfance, la cause d'un magnifique chagrin, d'une émotion considérable ou d'un dégoût ? François allait sans hâte, comme un soldat ayant trop tardé à rejoindre les siens, ignorant si quelqu'un l'attendait encore là-bas.

Un pont bardé de fer enjamba la rivière, et l'Aveyron d'y mirer ses abords verdoyants. Un certain hôtel Belle Rive plantait là le décor poétique d'un film des années soixante. Le coupé Volvo reprit sa quête, suivant l'aplat de bitume posé au milieu d'un vallon, sur la commune de Causse-et-Diège. Parfois, un chemin de terre sans nom s'enfonçait dans la végétation.

— Tu crois que si on prend par là on arrive chez des gens ? demanda soudain Antoine.

Depuis sa crise de panique sur l'autoroute, le jeune homme s'était replié au creux du silence comme un mouchoir au fond d'une poche. Ce mutisme valait certes mieux qu'un conflit, cependant, il devenait pénible au vieil homme de se tenir seul compagnie, et la somnolence le guettait depuis la fin du déjeuner. Aussi fut-il soulagé de pouvoir reprendre une conversation avec son petit-fils.

— Probablement, dit-il. Connais-tu la différence entre ce chemin de terre et toi ?

— C'est une devinette ?

— Plutôt une métaphore.

Antoine déboucla sa ceinture, retira son sweat et le jeta sur la banquette arrière où Dora mâchouillait un de ses jouets avec flegme. Le tee-shirt vert gazon qu'il portait donnait à ses bras un aspect laiteux.

— Alors ?

Antoine reboucla sa ceinture.

— L'un sait où il va, l'autre pas, répondit-il.

Un sourire éclaira le visage du vieil homme.

— Pas mal, gamin.

À gauche de la départementale, une croix sur son socle de pierre moussue capta alors son regard : dans ce paysage de végétation et de rocaille, si modeste et lépreuse, cette croix de chemin prenait un

caractère d'épure. Elle signifiait l'acte de foi, comme au temps jadis, appelait encore à elle la puissance divine, elle s'obstinait à guider et protéger l'indigent pèlerin qui se rendait à Saint-Jacques-de-Compostelle. François vit en elle comme une justification à cette disparition manifeste d'êtres humains depuis Figeac : les aurait-elle conduits à leur perte, vers un précipice, un site préhistorique accidenté ?

— Mon père en a une du même genre, poursuivit le garçon.

— Je t'écoute.

— Quelle différence y a-t-il entre la montagne et l'homme qui l'escalade ?

— Je l'ignore.

— L'une connaît ses limites, l'autre non.

François hocha la tête.

— Mais celui qui ignore ses limites souvent les dépasse, souligna-t-il. C'est ainsi que se gagnent les guerres, que des hommes font jaillir de l'eau dans le désert, ou que des gosses estropiés se remettent à marcher.

Antoine se recroquevilla, mâchoire serrée.

— Moi, j'ai pris un abonnement illimité à la connerie. C'est ce que pense mon père.

— Marc devait être en colère quand il t'a dit ça.

— Non, il était très calme.

Des vaches rousses broutaient le duvet d'une colline. Passé La Remise et Cances, les versants de la vallée se resserraient, ponctués de bosquets et de maisons caussenardes aux voûtes superposées, coiffées de lauze et construites en bordure de terres labourées – preuves que le paysan était ici bâtisseur. François se demanda si, tel son grand-père paternel, il aurait été capable d'édifier pareille demeure pour sa famille, la protéger et la nourrir, si cela n'aurait pas été plus raisonnable que d'interroger le monde, micro tendu, pour comprendre, mais trop tard, que celui-ci était devenu fou. Il sentit peser sur ses épaules les regrets intarissables de la vie ; la dégradation de ses rapports avec son fils Marc en était un des pires.

— Je suis désolé, soupira-t-il.

— Désolé de quoi ?

— D'avoir jeté ton portable.

— C'était franchement nul, articula Antoine.

— Ta réaction était excessive.

— La tienne aussi.

— On peut très bien vivre sans téléphone portable.

— Quand on est retraité, peut-être.

— Il fallait couper le lien avec cette Sonia.

— Il n'y avait pas qu'elle dans mon Nokia.

— Tu reviendras vers tes amis en temps utile.

Un soupir s'échappa des lèvres d'Antoine.

— Tu sais quoi, papi ?

— Hum ?

— Tu causes comme dans les vieilles séries télé.

François redressa les épaules, plus surpris que vexé. Son petit-fils lui clouait le bec comme on débarrasse un meuble d'une couche de poussière. La familiarité du propos relevait plus de la méconnaissance que de l'irrévérence. À qui la faute ? François était cet homme fier, nullement agressif mais peu sociable. Avait-il seulement parlé à son petit-fils de son passé, des sévérités endurées envers lui-même, de son métier et des habits d'indulgence qu'il lui aura fallu endosser pour ne pas trop heurter ceux qui gouvernent le monde au risque de tout perdre, de cette vanité épinglée à son cœur au nom de la République ? Antoine avait-il seulement remarqué une rosette couleur cerise au revers de la veste de son grand-père ?

— Ce matin, tu ne me trouvais pas si *has been* que ça. Et maintenant tu me vois comme un poste de télévision en Bakélite, reprit-il.

— On n'est pas nés à la même époque, c'est tout.

— Tu te crois si différent du garçon que j'étais à ton âge ?

La réponse semblait évidente, aussi Antoine ne prit-il pas la peine de répondre, montrant plutôt sa frimousse au paysage. Il était comme ce promeneur que croisait parfois François sur les bords de Marne et qui venait à lui en souriant, puis s'éloignait, indifférent. Tous ces gestes accomplis pour ne pas retenir l'autre... Le conducteur resserra les doigts sur le volant. Privée de l'auriculaire et de l'annulaire, la main droite montrait sa vieille peau blessée ; le corps gardait l'empreinte de douleurs muettes. François tourna la paume vers le passager.

— Sais-tu ce qui est arrivé à cette main ? fit-il.

— Mamie me l'a dit, bredouilla Antoine, tu as été blessé pendant un conflit, mais je ne sais plus trop dans quel pays c'était, en Iran ou en Afghanistan.

— Clémence t'a raconté cela ? s'étonna François.

— Oui, tu es tombé dans une embuscade, tu ne voulais pas lâcher ton magnéto, et tes doigts sont partis avec, soufflés par l'explosion d'une grenade.

Le vieil homme ne put contenir un sourire en pensant aux fantaisies de son épouse. Elle était l'ombre chérie penchée sur lui, la caresse d'un amour suranné, le pardon sans la colère. Mais, par-dessus tout, Clémence avait ce don d'allumer sa petite lampe de chevet pour recomposer en secret les égarements de jadis.

— Je me suis mutilé, dit François.

Antoine hésita avant de demander à son grand-père pour quelle raison il avait fait une chose pareille.

— Pour qu'il ne vienne à personne l'idée de me confier un fusil.

Le jeune homme le dévisagea avec stupéfaction.

— Pourtant mamie a parlé d'une guerre...

— Ta grand-mère ne t'a pas dit la vérité.

— Bah ! Pourquoi elle m'aurait menti ?

— Parce que son père a reçu la croix de guerre en 14-18.

— Je comprends pas.

Soulignant les arabesques de la route de son museau, le coupé Volvo accompagnait la voix du grand-père du ronflement régulier de son moteur.

— En 55, j'ai remporté un concours de reporter à Europe 1. J'avais vingt-quatre ans, je revenais des États-Unis et commençais enfin le métier dont je rêvais. Seulement, quelques mois plus tard, j'étais appelé pour me rendre dans ce qui était encore considéré comme « le département français d'Algérie ». Je savais ce qui se passait là-bas, ce que l'armée attendait de moi, je ne voulais pas me battre contre des hommes qui revendiquaient l'indépendance de leur pays. La veille de ma convocation, j'ai fait en sorte de ne plus pouvoir appuyer sur la gâchette.

— Comment tu t'y es pris ?

— Très simplement. Avec un couteau de cuisine.

Antoine affichait le même air effarouché que Dora lorsqu'elle tombait face au *cane corso* des voisins, un molosse tout en muscles.

— Mais c'est horrible !

— Pas autant que de perdre son téléphone portable, ironisa François. Le médecin militaire qui m'a examiné le lendemain n'a pas cherché à vérifier mon histoire de porte d'ascenseur qui se serait refermée sur ma main. Un seul coup d'œil sous le pansement suffisait, les os n'étaient pas broyés mais sectionnés nets. Il ne lui est pas non plus venu à l'esprit que je puisse être gaucher.

— C'est vrai ? Tu es gaucher ?

— Voyons gamin, comment est-ce que j'aurais pu encore tenir un crayon et exercer mon métier si je n'avais pas été gaucher ?

Le jeune homme demeurait perplexe ; il hésitait à regarder en face celui qui l'encombrait de confidences.

— Je lui ai déclaré que je pouvais faire beaucoup de choses pour la patrie de ma main gauche, poursuivit François, sauf tirer. Il m'a alors demandé comment était Pierre Laforêt dans la vie, si c'était quelqu'un de sympathique.

— Qui c'est, Pierre Laforêt ?

— Le journaliste qui a créé la « Coupe des reporters » sur Europe 1.

— Le concours que tu as gagné ?

— Tout juste. Il connaissait l'émission et m'avait entendu à l'antenne. On a échangé quelques mots, et il m'a déclaré apte au service.

— L'enflure !

— Mais non, ce type a été formidable, sourit François. Grâce à lui, j'ai intégré le service cinématographique des armées.

Prudent, Antoine avait enfoui ses mains sous ses cuisses et les gardait là, penaud.

— Tu t'es coupé deux doigts, marmonna-t-il. Moi j'aurais pas pu.

— Tu te serais battu, alors. Tu aurais tiré sur des hommes qui se voulaient libres.

— Je ne sais pas... Mais ce que tu as fait, c'était pas un peu... un peu lâche, non ? ajouta Antoine du bout des lèvres.

Ils arrivaient en vue du plateau du Causse de Villeneuve. Perché en haut d'une colline, à gauche de la route, un chêne à moitié mort attendait la foudre dans un ultime défi, ses branches mortes menaçant le ciel ; un arbre buté, au tronc hargneux, armé de son seul courage.

— Est-ce que j'ai été plus utile à mon pays en récoltant des images et des témoignages du conflit qu'en torturant des bergers et en mettant le feu à leurs villages ? souffla François. À toi d'en juger, gamin.

C'était donc là que le vieil homme le menait.

À l'envers de ce monde.

Dans un pays de verdure et d'antan.

La campagne, Antoine connaissait. Il gardait souvenir de vacances passées avec ses parents dans un gîte rural du pays d'Auge avant leur séparation. Depuis sa chambre mansardée, étreignant son lion Simba tout pelé, il les entendait s'aimer et se détester derrière le mur. On s'était arrangé pour qu'il visite une ferme un jour de pluie. Un cheval avait essayé de le mordre plutôt que de bouffer les pommes qu'il lui tendait, et un cochon s'était cassé une patte à cause de l'âne qui le poursuivait sans cesse dans l'enclos. Sur les indications du fermier, perdu dans ses petites bottes en caoutchouc, Antoine avait marché avec sa mère sur un chemin boueux à la rencontre de vaches dont la principale activité consistait à lâcher d'énormes bouses. Depuis, Antoine ne supportait plus l'odeur du lait cru ni celle du cidre.

La route grise et granuleuse donnait l'illusion que ce territoire était infini. Du haut de la colline, le coupé Volvo devait ressembler à un scarabée se carapatant sous le soleil. Les Grèzes, Les Baumes, Cantaduc, Les Lisses, ces hameaux baptisés de leur singularité formaient une sorte de rébus pour *happy few*. Antoine ne concevait pas que l'on puisse vivre et habiter là où seraient nés ses ancêtres, dans ces petites villes aux maisons borgnes, chantournées de virages qui disaient l'impudence de tout excès, prênaient l'ankylose. De cette interrogation, cependant, quelque chose émergeait, une réflexion nouvelle ; l'idée que cette proximité naturelle et ancestrale garantissait une solidarité. De la même manière que Facebook liait Antoine à ses amis, un villageois pouvait à tout instant aller frapper chez le voisin et lui demander conseil à propos de tout et de rien, lui emprunter un décapsuleur ou une clé USB. Délesté de son portable, Antoine n'était pour l'instant plus connecté à grand-chose sinon à une chienne prédatrice de papillons et un vieux bonhomme assez extravagant et têtu pour se couper volontairement deux doigts. Que ce dernier l'ait délesté de son smartphone en le fracassant à pleine vitesse sur l'autoroute était dans la logique des choses : papi agissait de manière excessive mais cohérente et, en cela, ils se ressemblaient.

Et ce n'était pas pour le rassurer.

Dans ces entrelacs de ravines et de vallons, l'autoradio ne captait plus qu'une station. Depuis Figeac, les haut-parleurs crachotaient sans répit des morceaux de *dance floor* en mono. Antoine aurait donné n'importe quoi pour de la bonne musique, loger des écouteurs dans ses oreilles, Linkin Park, Iron Maiden ou Metallica... Le cuir du siège collait à son tee-shirt, des crampes assaillaient ses mollets. Papi, lui, courbait le dos insensiblement, et ses épaules s'affaissaient, comme lestées de sable.

— On va s'arrêter là, lâcha-t-il d'une voix rauque. Si on veut une chambre pour cette nuit, c'est maintenant que ça se décide.

Il désignait du menton l'enseigne vert pomme d'un hôtel-restaurant à la sortie de Farrou. La voiture se gara devant l'établissement, un ancien relais de poste transformé en hôtellerie de charme aux confins du Rouergue et du Quercy. Bonne table, terrasse, piscine, spa et tennis, ils prêtaient même les VTT pour des

promenades bucoliques. La décoration intérieure surprit Antoine par son exotisme : palmiers, bouddhas, chaises en rotin, canapés moelleux et appliques Art déco se frottaient au rustique d'une bonnetière Louis XV en noyer. Le bar proposait un remarquable panel de whiskies que le grand-père salua d'un clin d'œil.

— Bonne pioche, chuchota-t-il à l'oreille d'Antoine.

L'hôtel n'était pas complet. Mais il fallait réserver maintenant une table pour le dîner et s'acquitter d'un supplément pour la chienne. On leur remit les clés de deux chambres au premier étage, et chacun monta déposer ses maigres affaires. Antoine appela aussitôt son opérateur téléphonique ; la déclaration de la perte de son mobile, le blocage et le remplacement de sa carte SIM furent vite réglés. Soulagé, il tira un iPod de son sac à dos, s'allongea, étendit bras et jambes, respira le parfum fleuri du produit utilisé pour le nettoyage des chambres et alluma l'iPod.

Gorillaz.

Quelques minutes de solitude jouissive avant que Sonia ne revienne hanter son esprit. Il fouilla le sac à dos, en sortit sa PSP et voulut se connecter au wifi de l'hôtel *via* sa console. Impossible d'accéder à sa messagerie ou à Facebook. Dans ce patelin, l'expression « haut débit » ne concernait que les bistros.

Il retrouva son grand-père sur la terrasse près de la piscine. Assis dans un fauteuil en plastique blanc, entouré de lauriers en pots, il lisait *La Dépêche du Midi*. Les deux Perrier-menthe servis glacés furent appréciés. Dora lia connaissance avec la mascotte de l'établissement, un york affublé d'un chouchou entre les oreilles et d'une frange de poils recourbés au-dessus des prunelles. Après s'être reniflé mutuellement le derrière, ils décidèrent de fonder une famille. L'ambiance était bonne, le soleil doux sur la peau, la piscine miroitait, Antoine se détendit un peu.

— On est bien ici, hein, papi ?

— C'est pas faux.

— Alors, on est arrivés ?

Des rigoles bleutées sillonnaient les mains du vieil homme. Les yeux enlisés dans d'impénétrables pensées, il replia le journal, le posa sur la table.

— Encore trois kilomètres.

— Ah ! d'accord.

Antoine fut presque déçu.

L'heure passait, un coup de vent espiègle fit tomber le journal. Le jeune homme le ramassa et le posa sur la table de jardin. Une obscure mélancolie happait son grand-père, comme s'il ne distinguait plus ce qu'il voyait de l'épaisseur du passé. Quelque chose le clouait là, couvert de la poussière du temps. Sans rompre le silence, Antoine se pencha sur les fleurs arrangées dans un vase au centre de la table, respira un parfum de basilic. Une phrase de papi jardinant avec lui lorsqu'il était petit lui revint en mémoire : « Plus belles sont les fleurs, plus puant est le fumier. » Du pollen lui chatouilla les narines, il recula son fauteuil en frottant son nez puis s'étonna d'une sensation de froid aux joues : l'ombre des cyprès l'enrobait maintenant de fraîcheur. Dans deux heures, il ferait nuit.

— Papi ? ... Hé-ho ?

Antoine saisit doucement la main mutilée de son grand-père. Une main avec des douceurs de pierre lisse et de plume rugueuse. Le vieil homme s'était assoupi.

— ... Besoin d'un café, marmonna-t-il en se redressant.

Il était temps de finir la route.

# **Habiter quelque part**

*Come with me and you'll be  
In a world of pure imagination  
Take a look and you'll see  
Into your imagination*

*We'll begin with a spin  
Trav'ling in the world of my creation  
What we'll see will defy  
Explanation*

« Pure Imagination » (paroles d'Anthony Newley),  
chanson tirée du film *Charlie et la Chocolaterie*

Jean et Nikola s'étaient revus à deux reprises au bar de l'Univers. Cette amitié avec un SS m'inquiétait beaucoup. Mes rapports avec Jean en étaient bouleversés, et je pressentais que de ce tourment ne germerait que désastre.

Rapidement, mon ami me fit part de leurs échanges : le jeune gradé se savait loin de sa patrie, condamné à ne jamais revoir les siens. Quelques désertions s'étaient déjà produites dans le bataillon. La dureté de la discipline, la sous-alimentation et les mauvais traitements qu'enduraient quotidiennement les soldats attisaient un vent de colère. Il évoqua le projet de s'enfuir, Jean lui promit que nous allions l'y aider.

Je n'étais pas d'accord avec l'idée de contribuer à l'évasion d'un soldat de la Waffen-SS, fût-il croate. Nous pouvions être arrêtés, déportés, fusillés, et nous risquions de mettre en danger nos familles. Mais Jean était résolu à secourir son caporal, avec ou sans moi. La perspective de le voir prendre un tel risque me terrorisait bien plus que l'idée de l'accompagner.

La question fut donc : « Comment s'y prendre ? »

Je songeai alors à demander conseil à mon oncle Zéphyr, le carillonneur de la collégiale, et conduisis Jean chez lui le matin du 12 septembre. Mutilé de guerre, l'oncle avait rapporté en plus de ses blessures des poux incrustés jusqu'aux plis de sa peau dont une hygiène douteuse favorisait la ponte. Il demeurait non loin de notre maison, au croisement de l'avenue du Quercy et du chemin de Treize-Pierres. Souffrant de problèmes de vue depuis qu'une grenade lui avait explosé à la figure, oncle Zéphyr possédait une étonnante montre en braille.

En découvrant son visage, Jean ne broncha pas, mais il m'avoua ensuite avoir été fortement impressionné : le souffle de l'explosion avait grillé les sourcils de mon oncle, sa peau était cloquée, et son front présentait une cavité en son centre. Avec sa fine moustache aux pointes recourbées et sa paire de lunettes à verres ovales, le carillonneur de la collégiale ressemblait à un fumeur d'opium de Canton ; comme on en voyait dessiné dans Le Petit Journal.

Il me demanda pourquoi je m'adressais à lui et non à mon père. Je lui répondis qu'un soldat ayant souffert des outrages de la guerre comprendrait mieux que personne la situation. Comme il était du 59<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied décimé par les Allemands dans le bois des Caures aux premiers jours de la bataille de Verdun, mon oncle alla aussitôt dans sa chambre et revint avec des vêtements civils dont nous devions habiller notre Croate.

Il nous suggéra de cacher le déserteur dans une ferme des environs, le temps de lui procurer de faux papiers. Lorsque je lui demandai comment obtenir pareils documents, il me répondit de ne pas me soucier de cela pour l'instant, la priorité étant d'éloigner le soldat de son cantonnement. Il évoqua la ferme de monsieur Gravasses dont Jean et moi gardions parfois les chèvres au pré Sainte-Marguerite. Il s'y trouvait un pigeonnier où nous allions souvent jouer ; c'était un point de vue idéal sur la ville. De là, Nikola pouvait atteindre la route basse de Farrou en longeant l'Alzou par les bois, puis rejoindre la

chèvrerie de monsieur Gravasses à La Treille, vers l'est. Mon oncle se chargeait de toucher deux mots au fermier dont il ne doutait pas qu'il se rallie à notre cause.

L'oncle insista sur le fait que nous ne devions pas être vus avec le soldat et qu'il fallait le laisser aller seul à la ferme. Jean n'eut cure de la mise en garde. Il craignait que Nikola ne se perde dans la forêt ; Jean était décidé à le guider jusqu'à La Treille, et je ne pus le faire changer d'avis.

Le départ fut fixé le vendredi suivant, au coucher du soleil.

J'étais comme une maison en deuil remplie de murmures, la mort tourbillonnait autour de moi, je me rongais les sangs, perdais le sommeil. Je devais à tout prix empêcher que mon ami ne risque sa vie pour ce petit caporal dont nous ignorions encore l'existence une semaine auparavant.

Le vendredi 16 septembre au matin, Jean tomba malade. Des diarrhées terribles l'obligèrent à s'aliter. D'une voix chancelante, il me chargea de prévenir Nikola que l'opération était reportée de quelques jours, le temps qu'il guérisse de son mal. Je trouvai le jeune Croate à l'heure convenue, fumant une cigarette sur le pont National, avec cette pointe d'arrogance dans le regard qui me déchirait de convoitise. J'enviais son allure et cette manière de foudroyer un gosse tel que moi d'un battement de cils. Devant lui, je rapetissais comme cela arrive parfois dans un songe. Je lui annonçai donc que Jean ne l'accompagnerait pas ce soir parce qu'il était malade. Mais, à mon initiative, j'ajoutai qu'il ne fallait pas attendre qu'il guérisse pour fuir, appuyant mon propos d'un geste de la main. J'avais moi-même caché les vêtements dans le pigeonnier, il pouvait les prendre dès à présent, suivre l'itinéraire indiqué sur la carte qui était roulée dans une des chaussures et qui le conduirait à la chèvrerie. Il n'y eut soudain dans les yeux du soldat qu'un gouffre de tristesse. Il hocha la tête, tira une bouffée de sa cigarette, encore une autre, lentement. Ses doigts s'agitaient de petits tremblements. Il frissonnait. Une bruine s'épanchait sur nos épaules, effaçant jusqu'à la chapelle du calvaire perché en haut de la colline. Nikola me demanda dans un français approximatif si pour Jean c'était grave, je lui répondis que non. Je lui souhaitai bonne chance et j'attendis qu'il tourne les talons pour relâcher tout mon souffle. Je le vis disparaître au bout du pont, dans l'ivresse de ma victoire. Jean était sauvé. Du moins, je le croyais encore.

Tout s'est joué là, sur ce pont suspendu au-dessus des flots paisibles de l'Aveyron, sous un léger crachin, dans ce que nous nous sommes dit, mesurant nos silences.

## UN

Une bastide embastillée.

La ville n'avait pas échappé aux attaques d'un urbanisme cannibale. Cernée de zones commerciales, on y accédait par une route sans intérêt, reléguant zones cultivables et bocages en arrière-plan. À l'entrée de la localité, un panneau sponsorisé par le centre E. Leclerc fit grincer des dents François : « FIERS D'ÊTRE VILLEFRANCHOIS ». Fallait-il, comme un curieux porte-voix, l'appui financier de la grande distribution pour s'affirmer chez soi ? Quel maire avait donc d'une aussi singulière façon vendu son âme et celles des habitants de toute une ville ? La situation était-elle si grave que cela ?

De toutes parts jaillissaient établissements commerciaux et immeubles. Où était passé le pré Sainte-Marguerite ? François manquait de repères. Il était comme un enfant, une antique pièce de puzzle en main, tentant de l'imbriquer dans un jeu tout neuf. Après le passage d'un rond-point et d'une station Total, il reconnut enfin l'avenue Étienne-Soulié flanquée de maisons coquettes dont certaines s'adossaient maintenant à des résidences. L'avenue menait à un carrefour. François râla : impossible de poursuivre en ligne droite. Pour entrer dans le cœur de ville, les voitures devaient le contourner, empruntant le boulevard de la Haute-Guyenne qui longeait la promenade et sa muraille de pierre – là où, jadis, des baraquements avaient été construits à la hâte pour y recevoir les familles de Lorrains.

Rien ne disait qu'ici des gamins avaient eu tellement froid et faim.

Le coupé Volvo laissa la chapelle des Pénitents noirs sur sa gauche et s'engagea sur le boulevard Charles-de-Gaulle. Des trottoirs et des espaces fleuris succédaient à des aires de stationnement payant. À chaque regard qu'il posait sur sa ville, ses murs, ses ruelles et ses commerces, François se demandait comment il lui serait encore possible de convoquer ici ses souvenirs, ceux des êtres aimés et dont les voix cognaient confusément dans sa tête. Puis il passa devant son ancien collège et lycée. Dans la tiédeur du jour, miraculeusement préservé, l'endroit lui parut si réel et si proche qu'il ne put retenir ses larmes. Il tenta de dissimuler son émotion d'un coin de manche.

— Ça va, papi ?

La voix d'Antoine se teintait d'indulgence.

— Tu veux qu'on s'arrête ?

— On va s'arrêter, gamin. Je cherche une place où me garer.

— On est chez toi, c'est ça ?

— En quelque sorte.

— Villefranche-de-Rouergue. C'est là que tu es né ?

François avisa un parking non loin, il s'y engagea sans hâte. Devant lui se dressait l'ancienne mairie, imposant la rigueur de sa façade aux feuillages des tilleuls de la place Bernard-Lhez.

— Oui, murmura-t-il. Je suis d'ici.

Un soleil rasant bleuissait l'ombre des maisons. Le pavement irrégulier des ruelles sonnait clair sous les talons de François, et peu de badauds en recevaient l'écho. Ici, la ville dont les fondations remontaient aux Capétiens dévoilait son authenticité. Bâtie selon les règles d'urbanisme de la Rome antique, la bastide organisait ses rues et ruelles en un damier régulier. Celles-ci se coupaient à angle droit et menaient à une place centrale bordée d'arcades où la collégiale, appuyée contre un magistral clocher, imposait sa loi. François arpentait les ruelles, déshabillait chaque façade d'un coup d'œil, reconnaissait ici un vieux porche, là un soupirail donnant accès à une ancienne échoppe. Il cherchait un passage vers le passé, des parfums de cuir et de noix qui monteraient d'une cave, la silhouette d'un enfant derrière une porte, mais l'obscurité, déjà, avalait le jour, repliant sur lui des odeurs souillées de moisissure et d'urine.

François avait trop tardé sur le chemin du retour.

Des graffitis grimaçaient aux murs de maisons à vendre ou à louer. Certes, la place Notre-Dame et la rue Marcellin-Fabre s'ornaient encore d'enseignes de commerces, de jolis balcons et de façades médiévales, mais tant de magasins affichaient « Bail à céder » dans les ruelles adjacentes, retranchés au-delà du vivant. Dans l'écrin de sa splendeur d'antan, la ville vacillait à son tour, dévorée du nord à l'ouest par les hydres toutes-puissantes de la grande distribution. Chaque jour, un assaillant frappait d'un poing invisible les murs de la ville pour les fendre, chaque jour, telle une feuille d'automne précocement flétrie, le rideau de fer d'un petit commerce tombait pour ne plus se relever. Qu'y pouvait-elle, la ville, armée de sa seule beauté ?

François avait parcouru la planète en pensant y trouver sa place, agir pour le bien d'autrui, dénoncer les grands maux de ce monde, génocides, famines, pauvreté, illettrisme... Il avait abandonné sa ville natale à son sort, la jugeant indigne de ses ambitions ; il revenait pour marcher au milieu de cadavres, comme un déserteur, un traître. La ville et l'homme, par leur fierté aveuglés, se découvraient pauvres, fourbus, soumis au désastre du temps.

— Papi, pourquoi on est là ?

Le vieil homme soupira, prenant appui d'une main contre un mur. Il avait l'âge de son petit-fils lorsqu'il quitta Villefranche-de-Rouergue. Ses seules richesses étaient alors une bourse d'études et un billet pour aller prendre le bateau au Havre et gagner New York. L'image de sa famille debout sur le quai de la gare lui souhaitant bon voyage en ce pays où personne ne le rejoindrait jamais le prit à la gorge.

— Je ne sais pas gamin, je ne sais plus.

Ils venaient de parcourir la ville d'un pas véloce, et en ce canevas de ruelles étroites s'était déroulée la bobine à souvenirs de grand-père. Antoine avait écouté son souffle, ses grognements d'ours. Il l'avait vu rajuster plusieurs fois sa casquette plate au-dessus des yeux pour casser un rai de soleil, il avait aussi surpris son regard hésiter entre effroi et repentir.

— Le magasin de chaussures de M. Edelman était là. Maintenant, c'est une boucherie...

Puis, quelques mètres plus loin, à l'angle de la rue de la République et des Arcades, il l'avait entendu grommeler « Je ne reconnais personne », avant de s'immobiliser devant la boutique d'un maroquinier :

— Ici, il y avait le bazar de M. Laborie. Pour la fête de Jeanne d'Arc, nous venions y acheter des lampions et des lanternes.

Ou bien encore, face au 49, rue Alibert :

— Mon père me conduisait là, au salon Delfieu. Ils vendaient aussi des journaux et du parfum de Paris. Le coiffeur partageait mes cheveux par le milieu d'un seul coup de peigne. Je me souviens que sa moustache gominée plaisait beaucoup aux dames. Surtout à ma mère...

Rue Camille-Roques, le vieil homme chercha la devanture de l'épicerie de ses grands-parents. Mais celle-ci avait été détruite au profit d'une superette dont il ne restait rien, sinon un carrelage orange au sol et aux murs. Des toiles d'araignées noircies de crasse en soulignaient les contours. Vitrines et portes battantes étaient couvertes d'affiches à moitié arrachées et taguées, signes ostentatoires d'abandon.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont fait... ? Qu'est-ce qu'ils ont fait... ?

Antoine tenait la chienne en laisse, et Dora de renifler les offrandes de ses congénères faites au caniveau. Son grand-père vivait là un moment bouleversant, et sa présence à ses côtés n'avait rien d'anodin. Le vieil homme se comportait comme s'il avait causé la désertion du centre-ville, et il était douloureux à Antoine de le voir afficher cet air pathétique. Une distraction s'imposait.

— Papi, j'ai soif...

Ils firent une halte à la terrasse du café des Arcades, lequel surplombait la place de la collégiale. Le vieil homme s'absorba aussitôt dans la contemplation des travaux de repavage.

— Celui qui habite une maison se doit de l'entretenir et de la chérir, murmura-t-il. Elle est son toit, son foyer, le lieu où il trouvera toujours secours, quoi qu'il advienne.

— Tu parles de la maison où tu es né ?

— Cette maison n'existe plus, mon frère l'a vendue. Non, je parle de ma ville. Regarde ces fenêtres vides, ces panneaux d'agences immobilières aux balcons... C'est de l'abandon que meurt une ville. De tous les abandons.

Un garçon maigrichon – probablement le fils du patron – apporta deux bières et une coupelle de cacahouètes. Rejoignant le bar, il buta contre une marche et manqua de s'affaler.

— On croit à tort qu'il suffit de partir pour oublier, reprit le vieil homme, rajustant son couvre-chef.

— Oublier ? Oublier quoi ?

La poitrine du grand-père se souleva, gonflant sa chemise.

— Il s'est passé ici un évènement terrible.

Antoine trempa les lèvres dans la mousse retenue au col du verre. L'amertume sucrée de la bière répandit en lui un frisson.

— Un drame de quel genre ?

Couchée sous la table, Dora dressa les oreilles, bercée par les bribes de l'histoire qui se contaient déjà.

— As-tu déjà entendu parlé de la 13<sup>e</sup> division ?

— ... Ça a un rapport avec le foot ?

Les paupières du vieil homme se plissèrent de dépit.

— La Seconde Guerre mondiale, Hitler, la solution finale, ça te dit vaguement quelque chose ?

— C'est bon papi, pouffa Antoine, je plaisantais.

Jadis habitées par de riches marchands, les demeures médiévales de la place Notre-Dame s'engourdisaient dans le crépuscule, muselées et soumises. Le clocher de la collégiale semblait vibrer dans l'air plus froid. Le grand-père avala une gorgée de bière, referma les pans de sa veste en tweed.

— En 42, énonça-t-il, on est en plein conflit mondial. Les conquêtes de l'armée allemande atteignent leur point d'expansion maximum. Mais la défaite de Rommel en Égypte et celle de Stalingrad vont marquer un tournant dans l'histoire du III<sup>e</sup> Reich. La situation militaire de l'Allemagne se dégrade. Il faut de plus en plus de soldats pour combattre. On recrute à tout-va, quitte à s'arranger avec l'idéologie aryenne, les facteurs raciaux et ethniques.

Le verre embué tournait entre ses paumes à la manière d'une roue à aubes dans un mouvement rotatif presque mécanique.

— En février 43, Hitler donne son accord à Himmler pour créer une nouvelle division, la 13<sup>e</sup> division Handjar. C'est une formation de Waffen-SS bien particulière, composée essentiellement de Bosniaques... Pour la faire courte, disons que Hitler profite des conflits balkaniques pour piocher dans le vivier de soldats frais, avec l'appui du grand mufti de Jérusalem.

— Le grand mufti chez les musulmans, questionna Antoine, c'est l'équivalent du pape chez les chrétiens ?

— *Grosso modo*, c'est celui qui détient l'autorité religieuse. Amin al-Husseini, le grand mufti, a joué un rôle majeur dans l'opposition à la présence britannique et à l'immigration juive en Palestine. En 36, le Haut Comité arabe lui a même confié la présidence du pays... La grande révolte arabe, ça te dit quelque chose ?

— Ça a un rapport avec le Printemps arabe ?

Un sourire désabusé s'afficha sous la moustache du grand-père.

— Pas vraiment. Les Arabes de Palestine se sont rebellés contre l'autorité britannique et l'immigration juive pour obtenir leur indépendance. En 41, Al-Husseini se réfugie en Allemagne et demande audience au Führer. Il a compris tout l'intérêt qu'il pouvait tirer du conflit mondial, de la position dominante du Führer et de sa haine des juifs.

— Alors le grand calife devient pote avec Hitler.

— Oui, ils font alliance. Mais de part et d'autre, c'est du pur opportunisme : le Führer recrute de la chair à canon sous le prétexte de répondre aux attentes de certains musulmans de Bosnie-Herzégovine et de les soutenir dans leur combat contre les partisans de Tito<sup>1</sup>.

Antoine commençait à perdre le fil. La fatigue de cette journée singulière engourdissait son cerveau. Il passa une main sur sa figure.

— Attends, y a un truc que je ne comprends pas : tu dis qu'ils ont enrôlé des rebeus dans la Waffen-SS ?

— Des musulmans, pas des Arabes. La 13<sup>e</sup> division SS était majoritairement musulmane.

À cet instant, la carte plastifiée des boissons posée sur la table, le Christ sur sa croix de fer tournant le dos à la terrasse, le mur qui s'effritait là-bas sous l'arcade, l'envol d'une chauve-souris dans le ciel, le goût de la cacahouète rance dans sa bouche, tout parut à Antoine parfaitement incongru, telle une cacophonie brutale en plein concert.

— Sérieux ?

Le vieil homme hocha la tête.

— Je sais, ça paraît incroyable. On est en totale contradiction avec la propagande nazie et les théories idéologiques du Führer. La plupart des membres de partis néo-nazis l'ignorent certainement, pourtant c'est la vérité, gamin. Et c'est dans les livres d'histoire. L'idée était de tirer militairement parti de la situation, d'instrumentaliser les croyances des Bosniaques musulmans en un paradis de Mahomet et d'encourager des actes de guerre héroïques... La formation de la division devait aussi permettre d'assurer au Reich une base en Bosnie-Herzégovine, là où l'Angleterre et la Russie combattaient l'islam.

— J'ai besoin d'un récap', là.

— « Les ennemis de nos ennemis sont nos amis », tu connais l'adage. Pour combattre « l'adversaire judéo-anglo-bolchevique », Himmler était prêt à faire feu de tout bois. Même à proclamer que les musulmans bosniaques étaient les ancêtres des Goths et de race aryenne.

Les joues d'Antoine rougissaient, chauffées de quelques gorgées de bière. De l'index, son grand-père désigna un poing invisible sur la table :

— Tout est prévu pour faciliter le recrutement, même la présence d'un imam dans chaque bataillon. Pas de viande de porc ni d'alcool... Le chef suprême de la Wehrmacht a veillé en personne à ce que le régime alimentaire de ces soldats réponde aux critères de la religion musulmane et soit *ipso facto* appliqué sous peine de sanction.

— Le chef suprême ?

— Himmler.

— C'est du délire, ton truc... Mais quel rapport avec ta ville ?

Antoine demeurait immobile, attendant ce qui allait venir sous le feu des souvenirs et qui pourrait éclairer des lieux secrets, fouiller les entrailles de la guerre. Mais son grand-père se contenta de tourner la tête dans un mouvement semi-circulaire puis de lever la main en direction du jeune serveur.

— Il commence à faire froid, murmura-t-il. Mieux vaut rentrer à l'hôtel.

<sup>1</sup>. Les communistes sont les premiers à réagir après l'invasion de l'armée allemande en Yougoslavie. En avril 1941, Tito, alors secrétaire général du parti communiste yougoslave, est nommé à la tête du comité militaire de la résistance. Ses premières actions antifascistes débutent en Europe en juin 1943. Commandant suprême de l'Armée populaire de libération et des détachements de Partisans de Yougoslavie, Tito fera diffuser un plaidoyer pour la résistance armée contre l'occupation nazie. Ses troupes, désignées sous le nom de « Partisans », mèneront alors une campagne de guérilla.

À 6 h 45, mon oncle Zéphyr fut réveillé par des coups de feu tirés en rafales montant de la ville. Inquiet pour notre abbé, il s'habilla à la hâte et descendit l'avenue de Quercy pour rejoindre la collégiale, frappant de la pointe de sa canne le rebord du trottoir. Le grincement de volets en bois entrouverts, les murmures inquiets de Villefranchois roidis de sommeil s'enchevêtraient à la rumeur qui montait de la vieille cité. Partout autour de lui, ce n'était que sifflets, bruits de bottes sur les pavés et courses effrénées d'hommes fuyant les fusils. Près de l'église Saint-Joseph, quelqu'un le bouscula et manqua de le renverser. Le souffle de la frayeur creusée de gémissements, l'odeur acide de la peur, mon oncle les connaissait bien, et il eut la certitude d'avoir croisé là une de ces jeunes recrues que les SS traitaient si mal. Surgit alors devant lui un petit groupe de soldats, débouchant d'une ruelle et tiraillant en tous sens. On lui intima l'ordre de se jeter à plat ventre. L'odeur minérale des pavés froids, la morsure de la pierre contre sa joue ramenèrent des souvenirs terrifiants de boue gelée et d'obus ouvrant les entrailles de la terre et déchiquetant les hommes. Mon oncle en trembla de la tête aux pieds. Un soldat l'empoigna et le poussa contre un mur, vociférant, puis il le mit en joue tandis qu'un autre le fouillait sans égard. On arracha de son bras gauche sa fameuse montre en braille puis on se désintéressa de lui, le laissant à quatre pattes tâtonner le pavé à la recherche de sa canne. Sans sa montre et son cadran en relief, mon oncle ne pouvait savoir l'heure ni quand sonner la messe. Dépourvu de cet objet, il n'était plus utile à qui que ce fût, pas même au Seigneur. Sentir sa canne sous ses doigts, néanmoins, lui redonna son souffle, il trouva la force de se relever et poursuivit son chemin par la rue des Cordeliers.

Grenades et mitraillettes crépitaient. Les SS se livraient à une chasse à l'homme d'une sauvagerie inouïe.

Qui poursuivaient-ils ainsi ?

Non loin de l'hôtel de ville, oncle Zéphyr entendit hurler en allemand : « Les communistes nous ont attaqués ! », puis il reconnut la voix de notre maire s'entretenant avec ce qu'il supposa être un officier SS. Remontant la rue du Sergent-Bories, il croisa le coiffeur M. Vergnes devant son commerce, qui lui conseilla de ne pas aller en direction de l'Hôtel Moderne car des officiers avaient été tués là dans la nuit.

— Tués ? Par qui, mon Dieu ? Des Français ?

— Non, des soldats à eux. Mettez-vous à l'abri, Zéphyr. Ça barde partout !

Lorsque mon oncle parvint à la collégiale, il était en nage. Le curé l'informa des terribles nouvelles qui couraient en ville : il y avait des morts près du pont National. Deux cadavres gisaient au pied des marronniers devant le collège. Un troisième au carrefour du café des Américains. Un quatrième devant l'Hôtel Moderne. Un cinquième devant le bazar du Lot. Des gens couraient en laissant sacs et brouettes derrière eux, les balles sifflaient aux oreilles. Monsieur et Madame Granier, locataires de Monsieur

*Baudin avenue Étienne-Soulié, avaient vu des Boches aller dans le jardin à l'arrière d'une maison pour y abattre un homme puis l'emporter, le traînant par les pieds.*

*Plus tard dans la matinée, des soldats pénétrèrent dans la collégiale, menaçant l'abbé Capgras qu'ils prirent pour un fugitif déguisé en prêtre. Les Allemands le soupçonnaient également d'avoir fermé l'escalier du clocher derrière des fugitifs qu'ils poursuivaient – ce qui était vrai. Mon oncle fut une nouvelle fois fouillé, puis sœur Marie des Anges subit elle aussi l'affront de leurs mains. Après avoir fait des achats à la librairie, la pauvre avait cru être à l'abri du danger dans la maison du bon Dieu.*

*Mon oncle pria jusqu'à ce que se tarisse le maelström de cris et de détonations. Puis il remonta chez lui tel un taureau réchappé de la mort se hâtant de quitter l'arène pour rejoindre son enclos. Dans cette maison de ville où personne ne l'attendait, il ferma la porte à double tour, se servit du vin en contrôlant le niveau du liquide d'un doigt posé à la surface du verre et se coucha sans se dévêtir, enfouissant sous un drap son tourment. Le monde se retournait comme un gant, mutait en un champ de bataille. Le sang coulait à l'envers de la folie, hors la loi.*

## DEUX

D'un coup de patte gracieux, Dora chatouilla l'eau de la baignoire. Le contact fut désagréable aux coussinets. Elle quitta la salle de bains, queue en l'air, duchesse rase-mottes. De la mousse recouvrait le torse et les jambes de son maître. Bras posés sur les rebords de la baignoire, François cherchait l'apaisement dans cette douce nuée. La nuit était tombée sur ses épaules, abaissant des souvenirs de feu et de honte. Éreinté par le voyage, usé par cette opiniâtreté qu'il mettait en chaque chose, il doutait de voir venir à lui une quelconque lumière et demeurait là, immergé, immobile. Témoigner du passé pour préserver l'avenir du petit-fils, recomposer sa propre existence en arrachant les peurs bleues de leur socle, balayer les jours sombres s'avérait plus difficile qu'il ne l'envisageait hier. Il craignait encore une marée de larmes et l'embarras qu'elles causeraient à Antoine. Le journaliste revenu de tout, témoin des cruautés que l'homme imaginait pour les femmes et les enfants pleurait maintenant comme une madeleine. Il suffisait de grattouiller son cœur pour que jaillisse une fontaine chagrine.

Sous la mousse, la peau paraissait plus blanche. Les poils sur la poitrine retenaient l'écume savonneuse comme l'herbe sous la neige au printemps. François éprouvait de la bienveillance pour ce corps dont longtemps il n'aima pas l'aspect. Il avait appris de lui force et faiblesse, le considérait avec respect. Toutes ces années à tenir debout, tant de matins gris, et la fatigue des trajets en territoires ultimes, les coups et les étreintes infligés, les entorses faites au règlement d'un style de vie raisonnable au risque de craquer les jointures, tout cela valait bien un brin de compassion.

De la buée gangrénait le miroir au-dessus du lavabo. Le vieil homme s'abîmait en lui-même, puisait dans la régularité de son souffle le calme d'une aube. Renaître, encore et encore, guider une dernière fois et sans faute un garçon décoiffé *borderline*, puis lâcher prise.

L'image de Clémence lui adressant un baiser derrière la vitre du TGV au moment du départ affleura alors à son esprit et le surprit par l'amertume qu'elle dégagait. Plus il se rapprochait du verso de la vie, plus sa femme, cette petite fille au poing levé, ce puits de connivence entre vice et vertu manquait à son cœur. Elle était cette clairière vers laquelle il allait toujours pour mieux tourner le dos à son démon, son si proche ennemi. Celui-là, depuis l'origine, lui soufflait à l'oreille la tentation d'en finir.

François se releva comme un arbre redresse ses branches après la pluie et se couvrit d'une serviette épaisse. Il se contenterait de cette caresse puis s'habillerait pour le dîner des mêmes vêtements que la veille.

Rustique mais de bon goût, sobrement aménagée, la salle à manger du restaurant se prolongeait d'une véranda mordant sur le parc. Une imposante cheminée rappelait combien ici les hivers étaient rudes avant l'invention du chauffage central. François s'installa à la table réservée, appréciant la nappe satinée et la rose fraîche offerte au soliflore. On lui proposa un verre de vin pour patienter, le sommelier lui soumit une carte des meilleurs crus, et l'on apporta une gamelle d'eau fraîche à la chienne repue de croquettes

avalées dans la chambre. Il commanda un chardonnay, admira la robe aux reflets paillés, en apprécia les notes de fruits secs et la rondeur en bouche.

Bonheur élémentaire.

Il ouvrit le col de sa chemise.

Il lui tardait maintenant que son petit-fils le rejoigne.

Il lui tardait de partager de plus délectables tourbillons que ceux de la Seconde Guerre mondiale. Savoir choisir un vin était indispensable si l'on voulait un jour se faire aimer d'une femme. Rien ne le navrait plus que ces couples qui dînaient au Coca-Cola light et sortaient fumer entre chaque plat, abandonnant à leur table miettes et serviettes tirebouchonnées. Certains combats seraient encore longs à mener sur le terrain du savoir-vivre.

Antoine se présenta enfin, cheveux en bataille et vêtu de ce même tee-shirt vert, des cernes sous les yeux mais le regard pétillant. Qu'une jeune fille en tailleur le guide jusqu'à la table et avance le fauteuil sous ses fesses l'amusa beaucoup.

— C'est cool ici, commenta-t-il en dépliant sa serviette.

— De la *French cuisine*, gamin. Tu vas au restaurant de temps en temps ?

— Pas tellement, non. Quand on sort avec ma mère, on se fait plutôt un jap' ou un chinois.

— Et du vin, est-ce que tu en bois ?

— Pas trop. Je suis plutôt bière ou vodka.

Du pouce et de l'index, François parcourut les pointes de sa moustache et joignit les doigts sous son menton : il n'aurait pas assez d'un dîner pour enseigner à son petit-fils la palette des saveurs à éclore des nectars de la vigne. Dans son sablier de breloque, restait-il assez d'heures à écouler pour apprendre au garçon à se tenir droit sur une chaise, manier correctement ses couverts, élargir son vocabulaire, dîner aux bonnes tables d'Europe, enfiler son costume de bain et nager avec lui dans l'océan, lui dire combien il serait beau, plus tard, détaché des embarras de la jeunesse et des gadgets technologiques, combien la saison d'une vie passait trop vite ? Le vieil homme se contenta de sourire et poussa vers Antoine la carte du restaurant.

— Fais-toi plaisir.

*Foie gras de canard maison, brioche aux figes,  
raisins pochés au beurre.  
Bouillon de caille sous feuilleté, champignon des bois,  
huile de truffe.*

\*

*Daurade façon du chef, huile d'ail et paprika doux,  
salade de légumes tièdes.*

\*

*Autour du veau de l'Aveyron, jambon de pays,  
tomme fraîche, croquettes de ris de veau,  
aligot en croustillant.  
Suprême de pigeon de la coulonnaire en choucroute,  
purée de pomme de terre, boudin  
et réduction de vin rouge.*

Les plats se décomposaient en couplets, scandaient leurs promesses avec emphase, un poil burlesques.

S'en revenant de la ville, le vieux bonhomme avait gardé le silence, tâtant le volant du bout des phalanges. Un crépuscule bleuté conférait au paysage un aspect fantomatique. Antoine avait craint, alors, que son manque d'intérêt pour l'histoire de France ne soit la cause du mutisme de papi. Au fond, qu'est-ce qu'un élève médiocre pouvait comprendre aux audaces de la guerre, au sacrifice et à la bravoure alors qu'il se retranchait dans un univers virtuel, naviguant entre son petit confort matérialiste et les eaux blafardes de jeux en trois dimensions ?

— À propos, s'était brusquement inquiété le chauffeur, tu n'aurais pas des devoirs à faire pour lundi ?

— Seulement des révisions.

— Alors tu devrais t'y mettre avant le dîner.

Des voix lui chuchotaient de ne pas s'alarmer, de ne prêter attention en aucune manière aux caprices d'un grand-père souffrant ses humeurs devant la cascade du temps, de le laisser aller à son rythme. Antoine devait se concentrer sur le pognon. Son bonus. Mieux valait laisser les adultes à leurs obsessions du malheur, à ce besoin qu'ils avaient de corriger la descendance de leurs propres errances car dans ce rôle ils excellaient et mettaient volontiers la main au porte-monnaie comme on absout ses fautes d'une aumône. Ah ! putain de famille, fourmillante d'affection et de tendres aveux.

Une fois réfugié dans sa chambre, les écouteurs de son iPod aux oreilles, Antoine s'était laissé porter par la sensation d'un flottement dans le vide, écoutant la bande originale de *Drive* – vu trois fois au cinéma dont une avec Sonia.

Sonia.

Sa belle, devenue repoussante. De l'urgence d'être aimée, Sonia se hâtait de passer en territoire ennemi, brandissant l'étendard de sa folie. De cette fille entrée en lui comme il était entré en elle, avec volupté, de cet amour brutal et fragile, il repoussait le souvenir et la tentation de hurler *au secours* – ou de se connecter à l'ordinateur de l'hôtel pour lui exploser sa page Facebook. Puis il s'était assoupi une demi-heure. À présent, devant une assiette rectangulaire alignant trois verrines en amuse-bouches et dégradés de couleurs, il se savait pour ainsi dire consolé, et dans les yeux du vieil homme qui l'observait, il crut déceler de la curiosité.

— Vas-y, gamin. Je t'écoute.

L'un et l'autre tournaient dans leurs verres un cahors à robe violacée. Antoine respira comme des arômes de fruits.

— Ça sent vaguement les pruneaux marinés.

— Bien. Quoi d'autre ?

Antoine promena son nez au-dessus du verre.

— Ça me fait aussi penser à certains cafés aromatisés de chez Starbucks.

— ... Marié à des notes d'épices, de moka et de vanille. Bravo. Tu as du nez.

Le jeune homme s'étonna que son grand-père connaisse la chaîne multinationale de cafés.

— Ils sont dans tous les aéroports, justifia-t-il.

— Tu voyages tant que ça ?

Papi ne répondit pas, le rebord de son verre affleurant sa moustache. Il devait penser : « Mon petit-fils est bien de mon sang », ce genre de banalité. Et cela ne déplaisait pas à Antoine, au fond, ce concept de connivence des gènes, c'était amusant comme une ivresse collective, un *blind test* de vodka chez son pote Robin à 3 heures du matin.

— À présent, goûte-le.

En bouche, la saveur lui parut puissante et concentrée.

— On sent bien le fruit.

— Le reflet d'un beau terroir, gamin. Un cahors de bonne tenue. Il sera très bien sur ta viande et mon gibier. Un petit degré de trop à mon goût, lâcha-t-il avant de lever son verre.

Tintement du cristal.

— À la vie.

— À la tienne, papi.

Jamais Antoine n'oublierait le regard troublé du grand-père qui soudain le choyait de son silence. Le vieil homme porta le verre à ses lèvres. Il paraissait avoir retrouvé un souffle serein, l'esprit calmé de ses aigreurs.

— Tout à l'heure, à la terrasse du café, tu te demandais pourquoi je te parlais de la Seconde Guerre mondiale.

— Oui, c'est quoi le rapport entre ta division SS arabe et Villefranche-de-Rouergue ?

— Division musulmane, Antoine, pas arabe.

— C'est kif-kif.

— Mais non, voyons, insista le vieil homme, tous les musulmans ne sont pas arabes.

Antoine se renfrogna derrière sa frange avec le sourire idiot d'un gosse qui a loupé le pompon, refermé les bras sur le vide.

— Je pensais que les Arabes étaient majoritairement convertis à l'islam.

— Majoritairement, seulement. Être arabe ou africain n'est pas une religion. Ça simplifierait beaucoup les choses si c'était le cas, et il y aurait bien moins de conflits... En Centrafrique, par exemple, plus de 80 % de la population est catholique.

— À cause de la colonisation, c'est ça ? L'homme blanc est venu imposer son Dieu au pauvre sauvage, comme dans le film *Mission* ?

— Tu l'as vu ?

— Le prof d'histoire nous l'a montré pendant le cours l'année dernière.

Le grand-père s'éclaircit la voix.

— Dans ce film, il est question d'un père jésuite espagnol venu convertir les Amérindiens, on n'est pas vraiment à la même époque ni sur le bon continent, mais bon, c'est dans l'idée.

Sous ses doigts, Antoine malaxait de la mie arrachée à un petit pain tiède. Des miettes souillaient la nappe de son impatience. Au front de son papi, un sparadrap terni se décollait légèrement.

— En ce qui concerne la 13<sup>e</sup> division, elle ne comptait aucun musulman d'Afrique ou du Moyen-Orient. Seulement des musulmans issus des Balkans. Un de ces bataillons est arrivé à Villefranche en septembre 1943. Un bataillon de jeunes hommes trahis, arrachés à leur pays, et qui ont fait de ma ville le théâtre de leur perte...

Un serveur brisa net la conversation d'un « s'il vous plaît, messieurs », présentant les plats sur des torchons blancs. Il fit déclamation d'une voix aimable, mit en garde les clients contre les assiettes chaudes et leur souhaita bonne continuation avant de se sauver comme un voleur. Le visage du grand-père se para d'une gravité solennelle. Le fumet de son plat lui chatouillait les narines. Les couverts approchèrent des assiettes. Antoine ressentait une appréhension, comme si le glas au clocher de la collégiale se retenait de sonner.

— Alors, qu'est-ce qui leur est arrivé, à tes soldats ? demanda-t-il.

— Tout à l'heure. Mange.

— Mais...

— Faut pas laisser refroidir, gamin.

Au creux de cette ambiance feutrée, le palais flatté de saveurs nouvelles, quelque chose allait enfin se révéler ; un secret de vieux bonhomme longtemps emprisonné. Antoine reconnut ce sentiment d'exaltation qui accélérerait les battements du cœur. Passer d'une plate-forme virtuelle à une autre dans son jeu favori lui donnait un même frisson. Ils burent et mangèrent en silence, puis, rassasié, le grand-père repoussa doucement son assiette, tamponna sa moustache d'un coin de serviette et entama son récit.

*« Lorsque claquèrent les premiers coups de feu... »*

Ces mots montèrent au ciel comme le début d'une prière.

Le passage d'une plate-forme à une autre s'effectuait maintenant, au milieu d'une salle de restaurant, d'un coup de fourchette. Le mode additionnel allait se débloquer, offrant de nouvelles possibilités de connexions et d'interactivités avec un niveau au nombre de portails illimité.

Il y aurait des morts.

Beaucoup de morts.

*Ce récit me fut rapporté par Clémence, après que nous eûmes repris l'école en octobre 1943, car elle eut dans sa classe les frères Morlhon, fils de la gérante de l'Hôtel Moderne situé sur la promenade du Guiraudet, à deux pas du pont National. C'est ici que depuis fin août logeaient les officiers allemands commandant les troupes de soldats croates.*

*Cette nuit-là, le Jacquot et son frère dormaient dans la chambre 15 au deuxième étage de l'hôtel lorsqu'ils furent réveillés par un terrible remue-ménage. Des coups sourds, des cris. Cela provenait de la pièce voisine. À peine le temps d'échanger un regard qu'un soldat faisait irruption dans la chambre, les bras ensanglantés. Devant les mines affolées des petits en pyjama, l'homme porta un doigt contre sa bouche et dit avec un drôle d'accent avant de refermer la porte :*

*— Petits, dormir, dormir !*

*Le raffut des talons cognant le plancher s'amplifia. On défonçait des portes, et des hurlements effrayants se succédèrent – mais pas un seul coup de feu. Serrés l'un contre l'autre sur la même couche, les garçons enfouirent leur tête sous les couvertures. Après une dégringolade de bruits de bottes dans l'escalier, le calme se fit enfin, et le silence rabattit sur eux le sommeil.*

*Au matin, les jeunes frères furent de nouveau réveillés par des éclats de voix et le fracas de tirs nourris en provenance du pont National. Le Jacquot se leva, tout raidi de frousse. Il entrouvrit la porte, alla pieds nus jusqu'au palier et, machinalement, jeta un œil en bas de l'escalier. Un officier allemand gisait sur les marches, couvert de sang. L'enfant se hâta alors de s'habiller, aida son frère à nouer ses lacets, puis ils descendirent à la cuisine y chercher leur mère. Elle se trouvait là, ainsi que tout le personnel de l'hôtel, gardée par des soldats. D'un geste, elle leur signifia de fuir. Ce qu'ils firent sans attendre. Ils coururent trouver refuge chez leur tante, en ville, marchant au-devant des claquements de bottes sur les pavés et des cliquetis de fusils que l'on arme, tels deux enfants traversant les bois sombres d'un mauvais rêve.*

*Bourdiol, dont le père était boulanger rue du Marteau, livrait à la même heure le pain avec sa mère. Parvenu à l'angle des rues Jean-de-Pomairols et Marcellin-Fabre, il déposa un pain dans un landau dans le couloir d'entrée de la maison comme il en avait l'habitude. Brusquement, un Allemand surgit du couloir et aussitôt saisit sa main. Fouillant et vidant le landau, le soldat ne trouva que ce que mon camarade venait d'y déposer. L'incident, heureusement, n'alla pas plus loin. La mère de Bourdiol, qui l'attendait plus loin dans la rue, eut la peur de sa vie ; son fils la retrouva pâle et tremblante comme après la naissance de sa petite sœur.*

*La ville s'éveillait dans le sang.*

*Incrédule, ne mesurant pas complètement la gravité de la chose, la population se livrait à ses activités habituelles. Des femmes sortaient faire leur marché, on retirait les vantaux aux devantures des épiceries, des hommes allaient à leur travail, interrogeant le ciel sur son humeur en rajustant leur casquette. Mais les têtes se baissaient au moindre coup de feu, et l'on courait vite chez soi,*

*abandonnant aux pavés quelques fruits échappés des paniers, une chaussure au talon brisé. Il y eut même ce monsieur distingué que l'on vit traverser le pont National et qui, dans la panique, ouvrit son parapluie pour s'abriter des balles.*

*Partout, se combattaient des soldats.*

*Villefranche était en guerre.*

*Pour qui se battaient-ils ?*

*Pourquoi des SS tiraient-ils sur des SS ?*

*Nous apprîmes la cause de ce tumulte par le vent de paroles que les habitants soufflaient à voix basse d'un soupirail à l'autre. Cette vérité, inouïe, fut tue et l'est encore pour des raisons que je dévoilerai plus tard. Dans la nuit du 16 au 17 septembre, des centaines de soldats composant le 13<sup>e</sup> bataillon de la division Handjar s'étaient mutinés. Et depuis l'aube, on les massacrait sous les yeux horrifiés des habitants de notre ville. La fusillade se poursuivrait longtemps dans les rues et sur les berges de l'Aveyron. Les soldats réfugiés dans les sorties d'égouts sur la rive droite seraient cueillis à la mitraillette et à la grenade.*

*Bientôt, les SS investiraient une nouvelle fois notre maison, marquant ma mémoire d'une écriture indélébile.*

## TROIS

L'ivresse.

Chaque, inattendue, comme une consolation.

François s'était tu. À présent il somnolait, bordé de coussins moelleux dans le canapé du petit salon, contemplant une collection de whiskies proposés à la dégustation. Dora ronflait contre le ventre chaud de son maître, repue de tranquillité. Des mots se murmuraient comme ronronnent les chats après les agapes. Les cris des soldats mitraillés montant des ruelles et des égouts s'apaisaient tel l'écho d'une vague se repliant sur le sable. Dans un fauteuil club recouvert de toile de lin, Antoine se tenait genoux écartés, d'une paresse langoureuse, éprouvant les délices d'une fin de repas arrosée de vins et digestifs, soûlé par un bien trop long récit. Il n'était pas plus rattaché à l'instant, la carcasse amollie, le regard diamant sous la paupière, un verre de single malt pendu aux doigts. Le liquide couleur vieil or tapissait le fond de son verre. Il fit claquer sa langue.

— L'écossais est supérieur à l'irlandais.

— Rien à voir.

Antoine fourra son nez dans le verre pour en apprécier les arômes primaires.

— Ça sent le foin, non ?

— La tourbe, corrigea François.

D'un mouvement circulaire, le vieil homme ourla la paroi du verre.

— Fais comme moi... Ça stimule les effluves... Vers le haut du verre, tu vas trouver les notes d'épices et les fruits.

Il porta le sien contre ses narines et leva un sourcil complice.

— C'est délicieux comme un coup de vent sous la jupe d'une fille qui aurait pour ainsi dire chaud aux fesses, proféra-t-il.

L'adolescent le surprit par la force de son rire. François s'esclaffa à son tour, contaminé. Étouffant le sinistre conte, la joie répandait sur lui son baume. Belle lurette qu'il n'avait pas ri ainsi. Comme un feu éteint dont on remue les braises, le vieil homme s'étonnait de sa propre vigueur. Tous deux reluquaient le liquide ambré dans la transparence du verre, picoraient sur une coupelle des pâtes de fruits et des amandes enrobées de chocolat. François songea alors à ses fils, à leurs doigts gourmands de friandises lorsqu'ils étaient petits. Et cette image ramena sur lui une brume où se dissipèrent les éclats de rire.

Il reposa son verre.

Deux fils grandis trop vite, aux cœurs impénétrables. Pourquoi n'étaient-ils pas ici, à ses côtés ? Pourquoi ?

La réponse s'imprégna en lui avec mélancolie.

Ne les avait-il pas malmenés à l'excès, leur soufflant malgré lui de se méfier de ses absences, des promesses non tenues, leur infligeant la trahison de tant de négligences ? Les garçons avaient poussé, refusant bientôt ses baisers sur leurs joues ensommeillées au petit matin avant le départ pour l'un de ces

conflits lointains où l'on arrachait la vie à d'autres enfants à force de privations et de misère. Dans la cuisine, Marc et Philippe cachaient leur rancœur derrière un paquet de céréales, laissant ce père à sa cause sans un adieu. François ne devinait rien, alors, de leur tristesse. Mais lorsque le ciel limpide se découvrait après les nuages et que l'hôtesse servait les premiers rafraîchissements à bord de l'avion, il ressentait l'affront de sa propre vanité, éprouvait de la honte à laisser sa famille clignoter tout en bas telle une balise de détresse abandonnée à l'océan. Il allait alors, magnéto en bandoulière, au-devant de la noirceur et de la sauvagerie, endurant avec talent son propre dégoût – son moteur, sa disgrâce. Fuir les amours qui veillaient sur lui pour se dissoudre dans les décombres du monde fut sa grande habileté, confiant au micro ou au stylo la seule lumière dont il se sentait capable, ces paroles et ces mots pour dénoncer injustices et massacres. Avec le temps, l'amour des garçons pour leur père s'était fané, réduit comme peau de chagrin. L'aîné allait s'abreuver à d'autres sources, vivre ses derniers étés, et Marc de se rêver alpiniste, de grimper tout en haut avec obstination, jusqu'à la chute, et de se fracasser un genou. Dans le sillage de leur absence, ce labyrinthe de silences construit année après année, François s'était laissé vieillir, enfermé à double tour. Jusqu'à ce jour de pluie où Antoine avait mis les pieds dans son coupé Volvo...

— Il paraît que c'est des moines qui ont eu l'idée de fabriquer du whisky, s'amusait son petit-fils, humant les effluves au rebord du verre.

— Tout juste. Ça remonte à loin... XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle. Ils s'en servaient comme remède.

— Le bon Dieu a bon dos.

Ce gamin était comme un flocon de neige bravant l'obscurité, le trouble grisant de la jeunesse. François pouvait ressentir sa chaleur et s'y égarer, partager avec lui le peu qu'il possédait encore : un passé secret, des gestes complices – sa fortune.

— Tu sais, papi, ton histoire, elle est phénoménale. Des musulmans SS qui fichent la pagaille dans un bled paumé de l'Aveyron au plus fort du conflit mondial, là, on hallucine.

— C'est la révolte des innocents, gamin. La grande dégringolade aux Enfers.

— Et ça s'est passé sous tes yeux ?

François hocha la tête, caressant de sa main mutilée la fourrure de la chienne.

— Mon camarade le Mouly, qui habitait en bas de l'avenue Étienne-Soulié, s'est précipité à sa fenêtre ce matin-là. Il n'en croyait pas ses mirettes : des « vert-de-gris » se tiraient les uns sur les autres. Il s'est bien pincé trois fois pour le croire. Mais quand un SS a levé vers lui le canon de son fusil, le Mouly s'est jeté sous son lit.

Antoine se pencha en avant, coudes sur les cuisses.

— Raconte-moi ce qui s'est passé après.

— Après ?

— Après la révolte. Qu'est-ce qui leur est arrivé, à tous ces soldats ?

François repoussa doucement Dora. Il venait de livrer une partie de l'histoire, de ce drame survenu dans sa ville. La suite, au seuil de la tourmente, celle qui déciderait des orientations de sa vie, de celle de Jean, de Clémence, de Nikola et des autres, il attendrait pour la dire. L'instant était trop rare. Ce sentiment coupable dont il se nourrissait – son ennemi –, ce poison qu'il avait répandu dans les veines de ses fils et qui s'écoulait sans doute dans celles de son petit-fils, il en serait question une autre fois. La dernière porte franchie, rien d'autre ne serait possible alors à François sinon de confesser, de remonter les lignes de ces vies défuntes. Il se leva, prenant appui sur l'accoudoir.

— Demain, soupira-t-il. On verra ça demain.

— Attends ! Le caporal SS que vous deviez aider à fuir avec ton copain, qu'est-ce qu'il est devenu ?

Debout, François tanguait imperceptiblement. Un toutou endormi dans son sillage, il alla jusqu'au tableau des clés et prit celle de sa chambre.

Atteindre son lit devenait impératif.

Sortant de l'écran plasma, une lumière bleue refroidissait les murs. C'était un drôle d'embrasement, un incendie psychédélique. Le journaliste parlait, parlait, une vraie pipelette. À vous casser la tête. Antoine s'étonna que personne ne songe à l'interrompre.

Il semblait au jeune homme qu'il précédait ses propres gestes, ou bien l'inverse : sa main ne cherchait-elle pas la télécommande qu'elle tenait déjà ? La chambre frémissait autour de lui en d'imperceptibles vibrations. S'allonger sur le lit consistait à rouler dans un fossé, et se relever donnait la sensation de tutoyer le vide depuis un gratte-ciel. Entre les deux, une nausée s'invitait, une lame froide pénétrait sa chair, déchirait les frontières de l'univers. Prendre une cuite avec papi se révélait plus flippant que de croiser Slenderman<sup>1</sup> dans son costume noir. Presque aussi mortel qu'un *binge drinking*.

En quittant le fauteuil moelleux du bar, Antoine avait enclenché la vision stroboscopique et plongé dans du *survival horror* à vous exploser le trouillomètre – un *level design* des plus aboutis. Asperger son visage d'eau tiède au robinet de la salle de bains n'avait guère atténué les méfaits de l'alcool ; des ombres menaçantes se déplaçaient encore autour de lui.

C'était physiologique.

L'ivresse d'Antoine était sa gloire et sa défaite.

Elle sonnait plus faux qu'une trompette gagnée à une kermesse. Trois godets de vodka-Red Bull, et il entra en transe, promu Dieu sur piste de danse, pleinement conscient de sa puissance, affranchi de tout complexe, le temps d'un feu d'artifice. L'ébriété amplifiait ses maladroites, le rendait sympathique aux yeux des autres, ses amis riaient à ses fantaisies, mais il suffisait d'un pas de côté pour qu'il flanche, farfelu et hostile. Bientôt se repliaient sur lui le vide et l'écœurement, le réduisant à un objet oublié dans une pièce, un lampadaire, un tabouret. Il entamait alors un dialogue philosophique avec les genoux de Leslie, menaçait un cendrier de représailles ou suppliait son pote Robin de l'enfermer dans le tambour d'un sèche-linge pour qu'il se réchauffe les dents. Il finissait les soirées de beuverie généralement seul après s'être fâché avec tous, oubliant dans le canapé sa copine et son blouson.

Il enfonça la touche de la télécommande. Dans un combat frénétique, des images se télescopaient. Manon Lescaut en fuite, Barack Obama à la Maison Blanche, un clan de suricates dans le désert du Kalahari, Xena la Guerrière et son épée bidon, des disparus sur une île, un magazine de sport dédié au rugby, des officiers de la police scientifique agenouillés près d'un cadavre, un convoi de l'extrême sur la route de l'Himalaya, le pouce droit d'Antoine s'activa jusqu'à l'apparition brutale d'un pénis en érection et d'une bouche maquillée plein écran. L'ivresse retomba comme le vent se lève, le reste de la pièce s'obscurcit. Des gémissements de plaisir montaient au milieu d'une musique synthétique. Antoine s'abandonna à cette mise en abyme, chancelant, conquis. Il s'assit sur le lit, repoussa son pantalon et se caressa avec ferveur, vaguement déstabilisé devant le tumulte de positions successives, cette brillante leçon de gymnastique que l'homme et la femme donnaient en plan serré. Le corps de cette fille ondulait par à-coups, répandant comme un parfum cosmique dans la pièce. Elle chassa ses longs cheveux d'un mouvement de tête. Pantalon sur les genoux, Antoine s'avança vers l'écran, en effleura la surface ; la peau

mate de la belle hardeuse se confondait avec celle de Sonia. Entre les jambes de cette fille se révélèrent tous les secrets du monde. Comme si le jeune homme n'osait entrer en un lieu interdit, son sexe peinait à raidir totalement.

Alors l'image se figea.

NO SIGNAL

Le décodeur de l'hôtel refusait d'en montrer plus.

L'arrêt brutal du programme lui fit l'effet d'une gifle. Entravé par son pantalon, Antoine chuta, emportant le dessus-de-lit auquel il tentait de s'agripper. La chambre retrouvait sa couleur chaude, mais le jeune homme n'y voyait plus clair, déchiré par l'alcool, l'estomac chamboulé de fromages affinés du terroir et d'une déclinaison de chocolat en farandole de desserts. Une volée d'insultes franchit ses lèvres. La télécommande s'ouvrit en deux en percutant le téléviseur. Il se releva, un bras endolori, chercha son téléphone portable, vida son sac à dos sur la moquette, s'empara de sa PSP, l'alluma, tenta de s'intéresser à son jeu de rôle dont le but consistait à explorer différents continents dans une chasse aux cristaux, mais ses doigts ne lui obéissaient plus, alors il jeta la console portable sur l'oreiller en jurant. Quelque chose le frappait au cœur, déclenchait une colère inouïe. Le souvenir d'une tendresse oubliée, celle d'un abandon dont il ignorait la cause mais dont il portait la faute, rejaillissait en tourbillon. Lorsqu'il se laissa choir sur le lit, un sanglot triompha de ses jurons. Antoine bascula au fond du gouffre, le souffle apaisé comme après l'amour, libéré, une joue contre la console, jusqu'au sommeil.

Alors le jour se leva sur sa nuit.

Tintamarre de printemps, quelques mésanges gazouillèrent au balcon de la chambre, agaçantes comme le cri d'une scie sauteuse, puis un rayon de soleil lui chatouilla le nez. Antoine n'avait pas tiré les rideaux ; la chambre baignait dans une insupportable clarté. Il regarda l'heure au cadran de sa montre, relâcha le bras sur l'oreiller, rempli d'un sentiment d'injustice. Il trouva la force de se lever, navigua jusqu'à la fenêtre pour fermer les volets. Quelque chose retint son attention. Un spectacle inattendu, deux étages plus bas. Papi nageait dans la piscine. Dora tournait autour du bassin la queue en l'air tandis que, de ses longs bras, son maître fendait l'eau bleue. La température extérieure ne devait pas dépasser les dix degrés. Antoine retourna au chaud sous les draps, se demandant quelle force commandait à son grand-père, si elle était brûlante d'un sang toujours neuf, au mépris du temps qui passe, ou bien animée par un dérangement lointain.

Il devina que la réponse se nichait quelque part, dans ses confidences inachevées, au fondement des choses, comme une source longtemps cachée s'appêtant à rejaillir.

Et il en frissonnait déjà.

<sup>1</sup>. Personnage tiré du jeu vidéo *Slender : The Eight Pages*.

Vers midi, trois camions de troupes allemandes arrivèrent de Rodez. Les patrouilles envahirent la ville et les routes avoisinantes, comme s'amoncellent les nuages avant la pluie.

Quand les SS ouvrirent grand notre porte pour fouiller la maison, je crus que les Allemands venaient me prendre, coupable d'avoir aidé un déserteur. Je ne prononçai pas une parole, cherchant refuge auprès de mon père dont le visage était figé, pareil au mien : il craignait qu'ils ne découvrent l'appareil radio caché dans le seau à charbon et la carte où il pointait chaque jour le recul de l'armée allemande sur le front de l'Est. En vérité, les SS cherchaient dans les maisons des rescapés échappés à leurs balles. Par la fenêtre de la cuisine, nous vîmes, descendant l'avenue du Quercy, une troupe de Croates sans arme allant sous bonne escorte vers la vieille cité. Un officier criait aussi fort qu'il les frappait de sa cravache, les accablant d'insultes. Cette violence électrisait jusqu'aux bêtes, et les chiens lançaient des aboiements féroces sur leur passage.

Une heure plus tard, je trouvai Jean devant notre porte, pâle comme un linge, grelottant sous sa chemise. Sorti en cachette de chez lui, il avait bravé l'interdiction de circuler faite aux civils. Nous montâmes dans ma chambre et, à peine la porte fermée, il me demanda d'une voix blanche si j'avais vu Nikola la veille au soir. Jean se sentait terriblement coupable.

— Si nous n'avions pas changé nos plans à cause de moi, se désolait-il, Nikola serait en sécurité à la ferme depuis cette nuit.

Je rassurai mon ami sans lui avouer ma trahison : notre petit caporal avait certainement trouvé un moyen de s'enfuir. Peut-être était-il allé se réfugier au pigeonnier, là où nous aurions dû le retrouver ?

— C'est sûrement ce qu'il a fait, murmura-t-il.

Ce qui passa dans le regard de Jean à cet instant me renversa le cœur. Un orage se préparait dont je devinais la cause.

— Il faut aller là-bas, François.

— Tu es fou ? C'est trop dangereux !

— Il y est peut-être encore. Si c'est le cas, il aura besoin de notre aide.

Les yeux vitreux, Jean ne tenait pas sur ses jambes. Des spasmes lui donnaient des suées mais rien ne pouvait arrêter sa volonté de savoir. Quelque chose infusait en lui, et il n'obéirait qu'à cela.

Ainsi, un instant plus tard, je me retrouvais à suivre la silhouette fébrile de mon ami. Pour ne croiser personne sur la route, nous passions par les champs et les vignes alentour, évitant les baraquements-écuries érigés non loin du cimetière et grouillants de soldats. Jean s'était fabriqué un bâton dont il se servait pour écarter les hautes herbes et sur lequel il s'appuyait, reprenant son souffle. Nous arrivâmes au pigeonnier vers 3 heures de l'après-midi. Je remarquai la pierre à droite de la porte où, l'été, nous avions gravé nos initiales, marquant notre domaine. C'est ici que nous amenions parfois des filles sous prétexte de leur montrer des pigeonceaux. Allongés sur la paille, bercés par les roucoulements, nous remontions sans vergogne une main sous le chemisier de nos invitées pour y

cueillir de petites pommes tièdes. À ce jeu, je récoltais plutôt des gifles. Découvrant le pigeonnier vide, Jean poussa un cri de désespoir. Il se laissa tomber au sol, épuisé par notre marche. Pour le reconforter, je lui expliquai que Nikola était sûrement venu ici et avait fui depuis longtemps. Espérant que le jeune Croate ait, sur mes conseils, pris la poudre d'escampette après notre échange sur le pont, je fouillai la paille sous la potence là où était caché le paquetage qui lui était destiné, priant pour qu'il n'y soit plus. Je sursautai lorsque mes doigts rencontrèrent une chaussure.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien.

— Il y a quoi, là-dessous ?

— Il n'y a rien du tout.

Il me poussa du coude et brassa la paille des deux mains. Le paquetage se trouvait là, intact.

— C'est quoi ?

Un morceau de papier, plié dans une des chaussures, attira le regard de mon ami : le plan que j'avais fourré là pour guider Nikola. Jean renifla dans sa manche, et sur un ton badin me questionna. Ses yeux clairs brillaient en silence, de fièvre et de colère.

Ma trahison.

Nikola ne s'était pas enfui dans la nuit. Et j'en comprenais la raison : quelque chose l'avait retenu en ville. Quelque chose de plus fort que la tentation de déguerpir.

La vérité prenait corps.

Tout se résoudre alors dans ce qui surgirait sur la route un instant plus tard, en direction de Rodez.

Tout serait dit, sans effort, dans les replis de la terreur.

## QUATRE

Hier, remontant l'avenue Étienne-Soulié au crépuscule, François n'avait pas été capable de situer le pré Sainte-Marguerite, ce qui l'avait laissé perplexe : se pouvait-il qu'un lieu aussi chargé d'histoire ait été effacé du paysage, noyé sous une dalle de béton ? À présent, il comprenait pourquoi l'invisible ne s'était pas montré. On avait édifié le mémorial de Villefranche en retrait de la route, au milieu d'une zone pavillonnaire, flanqué d'un magasin de fournitures électriques et de climatisation aux couleurs criardes. En face, une colline verdoyante s'ouvrait à la vallée telle une vague figée, le cimetière de la ville logé en son creux.

— C'est pas la bonne direction pour Paris, constata Antoine.

François passa une main sur sa nuque endolorie par la conduite.

— On retourne à Villefranche.

— Pour quoi faire ?

— Répondre à ta question.

— Quelle question ?

Le coupé Volvo ralentit, s'immobilisa au milieu de la route, clignotant enclenché.

— Tu veux toujours savoir ce que sont devenus les soldats qui se sont révoltés ?

— Oui.

— Alors, remonte la fermeture de ton blouson. Ça pince.

La voiture s'engagea lentement dans une impasse. Un ciel azur éblouissant obligea François à plisser les paupières. Il réclama à Antoine ses lunettes de soleil, tourna le volant à gauche et sentit son cœur battre plus fort, comme lorsqu'il nageait à l'aube dans la piscine de l'hôtel – l'eau était si froide que sa peau avait rougi. Le pigeonnier apparut, à une vingtaine de mètres de lui, surplombant l'ancien pré. Décati, recouvert de lichen, pas une lauze cependant ne manquait à son toit. Un grillage interdisait l'accès à la bâtisse rattachée à une propriété privée. François gara le coupé Volvo non loin de là près d'un muret. Le mémorial se dressait en contrebas.

De la terre sourdait comme une clameur oppressante.

Il n'entendit pas le jappement joyeux de la chienne ni le claquement de la portière avant droite. Il était tout entier attiré, soulevé par l'envie de connaître enfin la fin de son histoire. Le silence happait son silence.

Une allée de gravier le mena vers deux sculptures appuyées contre des blocs de marbre symétriques ; on avait représenté là quatre hommes nus aux muscles secs, dans une position de suppliciés, agenouillés, chancelants. Le temps avait dessiné sur le métal des larmes de corrosion, infligé d'autres blessures à la peau d'airain. L'émotion qui se dégageait de l'œuvre frappa François avec tant de dureté que ses jambes fléchirent, et il s'accroupit pour garder l'équilibre, ôtant sa casquette.

Il avait attendu d'avoir vécu presque toute une vie avant de revenir en ce lieu grouillant de murmures et de plaintes. Il savait la mort en lui comme à l'affût depuis soixante-dix ans. À présent, elle lui faisait

face, dans ses atours les plus solennels.

Une main se posa sur son épaule.

— Papi ?

— Ils reposent ici, indiqua-t-il d'une voix cassée.

— Les soldats qui se sont révoltés ?

— Oui. C'étaient des gamins. Tous des gamins. Comme toi.

Antoine s'accroupit à son tour, tenant Dora en laisse. La princesse fanfreluche détonnait en ce territoire chagrin. Tous deux allaient maintenant percer ce voile de brume et de tourments derrière lequel se cachait le vieil homme.

— Je t'ai raconté comment les nazis se sont livrés à une chasse à l'homme dans notre ville, soupira-t-il, combien ils se sont vautrés dans le sang... Eh bien, ils ne se sont pas arrêtés là.

La main mutilée de François empoigna une touffe d'herbe grasse, laquelle céda aussitôt, arrachée à la terre.

— Après avoir ramené les déserteurs dans leurs cantonnements, les SS les ont torturés sans relâche. Ils voulaient des noms. Savoir qui avait fomenté la révolte. On entendait leurs cris résonner dans toute la ville, toujours plus déchirants.

Le grand-père désigna le pigeonnier.

— L'après-midi du 17 septembre, nous étions là, Jean et moi, à guetter sur le chemin la silhouette de Nikola avec l'espoir qu'il ait réchappé de la fusillade, lorsque nous avons vu monter depuis la route du cimetière un cortège d'hommes. Une procession sinistre. Ils marchaient pieds nus, les mains liées derrière le dos. La tête de certains d'entre eux était couverte d'un sac. Nous avons compris qu'il s'agissait de soldats mutinés que l'on conduisait vers le pré.

— Le sac sur la tête, c'était une sorte de punition ? Les SS voulaient humilier les chefs de la révolte ?

François relâcha les brins d'herbe au vent.

— Quand ils ont retiré les sacs, expliqua-t-il, nous avons vu leurs visages. Ils étaient défigurés par les coups. Le sac sur la tête, c'était pour ne pas effrayer la population.

Il se redressa avec une lenteur singulière et indiqua de l'index un dénivelé à une dizaine de mètres.

— D'abord, on leur a ordonné de creuser une fosse ici. Ce qu'ils ont fait. Ensuite, on les a obligés à retirer leurs frusques.

Il leva le menton et poursuivit :

— Là-haut, avant, il y avait trois pruniers. Les SS ont attaché les jeunes soldats aux troncs, les uns après les autres. Et leur calvaire a continué. On les a fouettés, sans répit. Nous étions trop éloignés pour voir avec quoi ils les torturaient, avec une cravache ou un ceinturon, mais nous entendions les hurlements de douleur... Ensuite, les soldats qui ne s'étaient pas mutinés ont été chargés de conduire leurs frères à la fosse et de les abattre à la mitraillette. Certains n'avaient plus la force de marcher et il fallait les traîner jusqu'au charnier. D'autres refusaient de tomber ; le corps criblé de balles, ils défiaient encore l'ennemi, figés debout par la mort. Alors un officier s'approchait d'eux et les poussait d'un coup de botte.

Les yeux du vieil homme se troublèrent.

— Ils sont tous morts. Jusqu'au dernier.

Dans l'épaisseur de cette noirceur, ce monstrueux combat de la noblesse de l'âme et de l'orgueil, Antoine demeura sans voix. Après la beuverie de la veille, sans doute commençait-il seulement à sortir de sa nuit, à interroger l'instant. Il tendait au soleil une pâle figure et clignait des yeux à la façon d'une chouette.

— C'est violent, fit-il en se relevant.

Il observait maintenant les sculptures, pensif. Une main se dressait vers lui, martelée, arrêtée dans un mouvement d'abdication. Il l'effleura du bout des doigts.

— Combien de soldats ?

— Cinquante, soixante, soixante-dix... Personne ne le sait. Jean et moi, nous n'avons pas compté.

— Vous avez assisté... à tout ?

— Oui.

— Et vous étiez là-haut, dans le pigeonier ?

— Impossible de nous enfuir sans courir le risque d'être vus. La porte donne de ce côté-ci, sur le pré.

On était pris au piège, aux premières loges de l'enfer...

Dora frétillait au bout de sa laisse, fouillant le gazon de sa truffe. François baissa les yeux. Le calme de sa voix s'opposait à la cruauté du récit.

— Les nazis les ont entassés à la va-vite. Trois jours plus tard, les chiens venaient déterrer les cadavres... Il y avait cette odeur insupportable qui montait du charnier. Le maire a ordonné que l'on recouvre le champ avec de la chaux vive.

Antoine ne bougeait plus, planté entre les deux sculptures. Il était ce cinquième homme debout, la capuche de son sweat rabattue sur le front. Apportée par les oiseaux, venait à lui une aubade clémente. Dans cette lumière de printemps, malgré sa dégainée de garçon tombé du lit, le jeune homme apparut à François plutôt vigoureux. Comprendait-il pourquoi il l'avait mené jusqu'ici, en ce lieu de pénitence, quelle était sa chance d'avoir échappé à pareille épreuve ?

— Mais pourquoi ils ont fait ça ? murmura Antoine. Pourquoi ils ont liquidé tout le monde ?

— Ma grand-mère a posé la même question à un sous-officier venu le lendemain à l'épicerie. « C'est ainsi que chez nous on punit les traîtres », telle fut sa réponse.

François porta le regard sur la vallée : au sud, Villefranche-de-Rouergue présentait son quadrillage de tuiles ocre et grenat, le clocher de la collégiale fendant pompeusement le ciel. Au nord, là où naguère vignes et champs se déployaient en une mosaïque de verdure et d'ombrages, une zone commerciale avait grandi, ceinturant le cimetière de panneaux publicitaires. Ce n'était plus qu'une terre abrutie et vilaine. Le vieil homme remit son couvre-chef.

— Il est évident que nous l'avons échappé belle. Fontanges, notre maire, était un ancien combattant de 14-18. Il parlait parfaitement l'allemand. C'était un sacré bonhomme qui imposait le respect. Il avait perdu un bras dans un accident de la route, et les officiers SS le prenaient pour un mutilé de guerre... Ça a pesé lourd dans la balance. Un brave homme, vraiment. Il s'est porté garant pour nous tous...

Le souvenir d'une robe noire à col Claudine serrée à la taille d'un galon de velours et qui soudain tombe en corolle autour des chevilles lui traversa l'esprit.

— Fontanges avait une fille très jolie, ajouta-t-il.

Il chassa l'image d'un lever de sourcils. En ce lieu de sacrifices, sa mémoire se refusait aux belles choses.

— Alors, et ce Nikola, questionna Antoine, le jeune sous-officier croate que vous vouliez aider à fuir, lui aussi, il a été tué ?

Le visage de François changea d'expression. Ses traits s'étaient durcis. Un chemin refusait de s'éclaircir. Il regarda sa montre, prit la chienne contre lui.

— Probablement.

— Et ton ami Jean, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Nous avons attendu qu'il n'y ait plus un seul Allemand dans le coin, et nous sommes partis chacun de notre côté.

Déjà, il remontait en direction de la voiture, de ce pas lourd propre à celui qui purge encore sa peine.

— Il ne faut pas qu'on s'attarde si on veut être de retour avant la nuit, lança-t-il par-dessus son épaule.

Une migraine sournoise veillait sur Antoine depuis le lever du jour. Le plus petit nid-de-poule rencontré par les pneus de la Volvo le mettait au supplice. Une douche n'avait rien amélioré à la nausée, et son estomac s'était contenté d'un bol de café. Dans la froidure, la leçon d'histoire au mémorial avait empiré les choses. Où était-il, ce confort de ne rien savoir du tout ? Papi éveillait sa conscience, allumait une ampoule dans son cerveau. Cependant, de ce discours fait aux asticots, Antoine se fatiguait. Cela ne changerait rien à sa vie de savoir qu'on avait ici massacré et laissé faire par crainte de représailles. Mais il comprenait clairement que, du charnier, son grand-père remplissait le tableau de son déshonneur. Qu'avait-il donc à se reprocher, lui qui à l'époque n'avait que douze ans ? Et pourquoi cette fichue idée de le conduire ici, de le priver de son téléphone et de le couper du monde ? Antoine appuya fortement les pouces sur ses sinus puis relâcha.

— Gueule de bois ? se renseigna François.

— Un peu.

— Y a du paracétamol dans la boîte à gants.

La Volvo traversait l'avenue de Toulouse en direction de l'ouest. Antoine avala un cachet en grimaçant.

— Où on va, maintenant ?

— On rentre.

— Tu ne veux pas revoir la maison où tu habitais ?

— Je te l'ai dit, la maison n'existe plus. J'ignore ce qui a été construit à la place. Mais c'est sur le chemin, on passe devant.

La voiture remontait la route vers une colline chatoyante, laissant derrière elle la zone commerciale. Antoine fixa son regard au pare-brise, imaginant une maison de jadis coiffée de pierre grise, coquette sous les tilleuls. Le jeune homme songea aux dangers que son grand-père avait bravés durant l'Occupation, la présence de soldats jusque dans la cuisine, mangeant la nourriture de la famille, la main sur la crosse d'une arme, sourde menace. Un spleen se répandit en lui, comme l'intuition d'une solitude démultipliée.

— Ce que tu m'as raconté sur ton enfance pendant la guerre, la faim, les privations, ce massacre... c'est dans quel but ?

— À toi d'y réfléchir. Prends ton temps, la route est longue jusqu'à Paris.

Antoine détestait ce genre d'exercice.

— C'est pour que je ne croie plus au bonheur, quelque chose dans ce goût-là ?

— Y a pas de bonheur dans l'existence, gamin, sourit tendrement le grand-père. Y a que des malheurs plus ou moins grands, plus ou moins tardifs.

— Pourquoi tu dis ça ?

— C'est pas moi qui le dis, c'est Céline.

— Céline ? L'écrivain antisémite ?

Le raccourci déplut au vieil homme.

— Voilà à quoi l’histoire réduit un auteur : à ses pires dérives... As-tu lu *Voyage au bout de la nuit* ?

— Non.

— Et *Mort à crédit* ?

— Non.

— Commence par là, avant de juger Céline.

— Après tout, le bonheur, moi je m’en fous, marmonna Antoine. J’aurai tout le temps de m’en préoccuper quand je serai vieux.

— Tu parles comme lui.

— Céline ? Cool ! Je vais devenir célèbre alors, ironisa Antoine.

Son commentaire ne provoqua pas de réaction. Le conducteur portait son regard à droite et à gauche comme quelqu’un qui ne retrouverait pas son chemin, étourdi par ce qui était maintenant accroché aux flancs de l’avenue du Quercy, soit une succession de petits pavillons, d’immeubles et d’espaces commerciaux. Au carrefour, un chat noir traversa ventre à terre et se montra bien incapable de franchir le muret vers lequel il s’était précipité.

— Peut-être qu’on hérite du malheur de sa famille, reprit Antoine.

— Le malheur, c’est comme une brassée de fleurs qui te tombe dessus. Tu peux choisir d’en faire une couronne mortuaire ou bien un bouquet qui fleurira la table d’un banquet pour le mariage de tes petits-enfants.

Brusquement, le grand-père freina, déporta le coupé Volvo sur la droite et l’immobilisa sur le trottoir, à l’entrée d’une résidence. Antoine l’entendit grommeler « nom de Dieu » avant de sortir du véhicule. Sans gêne, il enjamba la chaîne interdisant l’accès à un terrain privé et se planta à quelques mètres de là, poings sur les hanches. Antoine hésitait à le rejoindre, d’autant que Dora, perturbée par la conduite heurtée du maître, venait de sauter sur ses genoux, réclamant toute son attention. Il était clair qu’à cet endroit un souvenir avait laissé son empreinte dans l’esprit de papi, et le jeune homme craignait qu’on ne lui cause encore atrocités. Aussi préféra-t-il rester au chaud à câliner la chienne. Lorsque le chauffeur reprit sa place, ses yeux étaient rougis par l’émotion.

— Je savais que mon frère avait vendu la maison à la mort de ma mère en 70, mais ça fait un choc de voir que rien n’a subsisté, murmura le vieil homme.

— Elle était là ?

Papi hocha la tête.

— Authentique, en pierre de cause. À l’emplacement de cette mocheté.

Dissimulée derrière une haie hirsute, cube de béton, une résidence sans grâce regroupant peut-être huit appartements avec balcons tournait le dos à la vallée. Antoine baissa la vitre, sortit sa tête, imagina les SS déployant des draps sur le terrain qui s’offrait à eux et saisit l’intérêt stratégique qu’il y avait à positionner là un char : le point de vue sur Villefranche était idéal.

— Elle devait être belle, ta maison.

Lui revint alors en mémoire l’époque des rires de maman et des grattouilles sur le ventre, lorsqu’il bivouaquait dans le tipi que son père avait planté pour lui près des balançoires du jardin ; il comptait les étoiles filantes transperçant les nuits d’été jusqu’à ce que la fraîcheur le pousse à rejoindre son lit. Période éclatante. Il songea au carré de ciel qui lui était dorénavant donné de contempler par le Velux de sa chambre, à l’environnement de la zone pavillonnaire où habitait sa mère, aux parcs mornes et vides, aux tags sur les boîtes aux lettres. Antoine remonta la vitre.

— J’habitais une maison en meulière quand j’étais petit, marmonna-t-il. C’était avant que mes parents divorcent.

— Celle de Nogent ?

— Maintenant, à la place, ils ont construit un centre médical pour les malades d’Alzheimer.

Quelque chose rapprochait le vieil homme et son petit-fils devant une même porte scellée, un sentiment de privation. Un lieu familier et sa cohorte de souvenirs avaient disparu, engloutis dans l'assoupissement de la mémoire, à coups de pelleuse.

Le grand-père remit le contact, philosophe.

— Si nous devons porter nos maisons sur le dos, nous n'irions pas très loin.

Il y eut alors un geste inattendu : le vieil homme prit la main d'Antoine dans la sienne. La chaleur de sa paume fripée troubla l'adolescent. Au rebord du drame, d'un passé de tourments, son grand-père serrait ses doigts, le couvrait de bienveillance. Quant à Dora, elle s'appropriait ses cuisses dodues pour y piquer un roupillon. Pour la chienne et son maître que le jeune homme croyait, l'un et l'autre, fidèles à l'espérance, la vie devait être légère comme une libellule virevoltant au-dessus d'un marécage.

— Allez, gamin. On rentre.

À cet instant, Antoine aurait donné n'importe quoi pour s'échapper. Sortir de ce bocal. Et dans l'état de manque où il se trouvait, un simple texto aurait suffi.

**Exploiter le bénéfice d'un acquis passé**

*L'homme vertueux peut cesser ou presque de croire à l'enfer : lui portait l'enfer en son cœur. Parfois, la nuit, il en rêvait. Domine, non sum dignus...*

Graham Greene, *La Puissance et la Gloire*

*En cette nuit d'insurrection, l'espoir tel un flambeau éclaira le cœur de centaines d'hommes avant de s'éteindre à l'aube, les abandonnant à la barbarie.*

*Dans les casernes, on réveilla les soldats, donnant l'ordre de la mutinerie, avec en perspective une fuite vers l'Espagne. On mit les sous-officiers allemands aux arrêts sous bonne garde et on les informa que leurs supérieurs, hébergés à l'hôtel, venaient d'être exécutés. Seuls deux d'entre eux avaient été épargnés : le docteur Schweiger qui prétendit se rallier à la cause des mutins, et l'imam, Halim Malkoc, dont on considéra que la mort aurait pu déplaire aux croyants. Hélas, cette décision influa dramatiquement sur le cours des choses. Par l'action de cet homme, fasciste convaincu et formidable orateur, des centaines de soldats allaient périr.*

*L'imam fut tiré de son sommeil pour être mené du collège à l'hôtel où il s'engagea à se tenir tranquille. Retenu dans la chambre du docteur Schweiger, il élaborait aussitôt un plan : tous deux s'échappèrent par la fenêtre qui donnait derrière le bâtiment, sur une terrasse à l'abri des regards. Tandis que le docteur se chargeait d'avertir la garnison de Rodez, l'imam rejoignit au pas de course le collège de la Douve où se trouvait encore une grosse partie du contingent. D'un discours, il retourna la troupe, ralliant les indécis. Deux heures seulement s'écoulèrent avant que la situation ne bascule, engloutissant le 13<sup>e</sup> bataillon dans un cauchemar sans fin.*

*La chasse à l'homme dura plusieurs jours. Les SS battaient la campagne, fouillant les champs et les fermes à des kilomètres à la ronde. Des mutins furent repris çà et là. Il n'était pas rare de croiser des dizaines d'hommes désarmés, assis dans l'herbe, assistant à l'exécution de leurs camarades. La révolte s'achevait en hécatombe.*

*Les cris de douleur provenant de la grande salle aux vitres dépolies de l'école supérieure de filles ne faiblirent pas avant trois jours, déployant sur la ville le spectre de la mort : le 18 septembre, l'électricien, monsieur Marmiesse, fut appelé par les Allemands pour régler un problème d'alimentation. Il travaillait au démontage d'une boîte de dérivation, perché sur une échelle, lorsqu'il vit par une imposte dont le verre était clair un prisonnier qui n'avait plus figure humaine. Le 19 septembre, c'est un camion chargé de cadavres d'hommes nus que deux témoins virent descendre la rue des Cordeliers.*

*Au lendemain de l'exécution du pré Sainte-Marguerite, des officiers allemands se présentèrent au couvent du Bon Pasteur. Ayant appris l'existence d'une laverie, ils y firent apporter par camion des tonnes de vêtements : vestes, pantalons et chaussettes – les tenues que portaient les Croates avant d'être dépouillés puis exécutés. Horrifiées, les sœurs refusèrent d'abord de se plier à la besogne. Sœur Julia fit remarquer à l'interprète qui accompagnait les officiers que le couvent manquait de savon, la pénurie étant extrême à cette période. Dans l'heure, on fit apporter de grosses savonnets de guerre couleur bleu-vert, et les filles du Bon Pasteur se mirent à l'ouvrage, le cœur serré en songeant aux jeunes victimes. L'eau du lavoir tourna grenat. Le sang imbibait les vêtements, surtout les pantalons. Sœur*

*Jeanne du Saint Sacrement remarqua que ces derniers étaient troués par balle au niveau de la ceinture et du ventre. Sœur Henriette, préposée au lavoir, se demanda à quoi ces loques pourraient bien encore servir, surtout les vestes, déchirées comme elles l'étaient d'impacts de tir.*

*On étendit tout cela au jardin puis, une fois les vêtements séchés et pliés, les Allemands revinrent en prendre livraison. Sœur Julia leur restitua une montre en or, découverte dans la poche d'un malheureux. Ses doigts tremblèrent lorsqu'elle laissa choir l'objet dans la paume gantée qu'on lui présenta.*

*Comme prévu, sœur Jeanne et sœur Julia se rendirent plus tard au siège de la Kommandantur à l'école supérieure de filles et furent payées de leur labeur le prix convenu, sans discussion.*

*Ceux qui ont vécu les événements de la révolte des Croates ne peuvent oublier ces journées sanglantes de répression. La peur fut grande pour les Villefranchois, dont la ville aurait connu la terrible infortune d'Oradour sans l'intervention du maire : devant le général SS en charge de la division et le major Reisener de la Kommandantur de Rodez, Louis Fontanges tint bon, se porta garant de ses administrés, y engageant son honneur et sa vie. On rapporta plus tard que les moteurs des avions allemands tournaient déjà à Francazal pour raser la ville...*

*Quelques Croates furent sauvés grâce au courage d'une poignée d'habitants qui les recueillirent, les habillèrent en civil et les firent sortir de la ville – des vêtements mal ajustés ou trop courts pour ces gaillards auxquels on recommandait de ne pas ouvrir la bouche. On leur fournit de faux papiers, on profita du jour de marché et de l'affluence pour les mêler à la foule et incognito, on les convoya de ferme en ferme jusqu'à Toulouse. Certains rejoignirent le maquis et servirent le corps franc de la Montagne noire en 1944.*

*La Gestapo mena son enquête durant de longues semaines sur la complicité de la population avec les mutins, guettant une preuve de sympathie pour exercer des représailles. Sachant cela, le maire prit la précaution de faire retirer les fleurs que des anonymes déposaient à l'endroit du charnier en hommage aux victimes.*

*Parmi les habitants bravant le couvre-feu des premiers jours, se trouvait un garçon maigre aux yeux clairs, serrant sous son gilet quelques marguerites d'automne, produit de ses rapines, enroulées dans une feuille de papier. Un garçon qui ne reviendrait pas sur les bancs du collège.*

*Une horde sauvage avait marqué nos esprits de ses actes sanglants et tracé notre avenir.*

*Mais celui de Jean irait à l'opposé du mien.*

*De cet élan colère, de son propre vertige surviendrait la mort, foudroyante et vaine.*

## UN

La départementale s'étirait en courbes vallonnées depuis Savignac, divisant une végétation abondante et radieuse après l'ennuyeux hiver. Le voyageur pénétrait un sanctuaire de flore et de faune. Des vaches rousses paissant au pré signalaient la proximité d'un village où des tracteurs imprégnaient l'asphalte de parures boueuses. Lorsque le terrain se fit plus sec et calcaire, François sut qu'il laissait l'Aveyron derrière lui. Il était parti de Paris imaginant déposer ici d'encombrants souvenirs, mais il repartait le cœur plus lourd encore, l'esprit engourdi et las de son propre récit. Sur le siège à côté, les cuisses chauffées du poil soyeux de la petite chienne, Antoine somnolait. Pour ne pas sombrer à son tour, l'autoradio se révélant incapable de capter la moindre station, François déboutonna le col de sa chemise, fit coulisser sa vitre. La question d'Antoine le fit presque sursauter.

— Ton copain Jean, c'est bien le frère de mamie ?

— Oui.

— Pourquoi elle n'en parle jamais, de son frère ?

François hésita entre vérité et mensonge avant de lâcher d'un ton neutre :

— Jean n'a pas survécu à la guerre.

— Ah ? Il est mort de quoi ?

— Il a été fusillé.

— Purée... C'est pas gai. Il avait quel âge ?

— Quatorze ans.

— Pourquoi il a été fusillé ?

— On l'a arrêté pour acte de résistance et passé par les armes.

— Ça se fait pas, s'offusqua le jeune homme, c'était qu'un gosse !

La départementale s'enfonçait un peu plus dans un territoire sauvage, mordant les broussailles. La candeur d'Antoine se mêlait au bleu du ciel. François reçut sa remarque comme une aumône.

— Les pommes tombent parfois de l'arbre sans avoir mûri, dit-il d'une voix morose.

Égaré dans des pensées impénétrables, Antoine contemplait sur sa droite une clairière saupoudrée de véroniques de Perse, minuscules et timides fleurs bleues. Devant, agrémentant un petit édifice circulaire en pierre sèche bâti au milieu d'un champ, un magnifique rosier Pierre de Ronsard préparait à l'éclosion ses boutons crémeux ombrés de carmin. François posa un regard consolant sur son petit-fils.

— Le temps a passé, tu sais, il ne faut pas être triste pour lui. Il est mort en héros.

— Je suis fatigué, pas triste.

L'adolescent se frotta la figure.

— Je pensais à ma mère, confessa-t-il.

Quelque chose surgissait dans la conversation, une déclaration impromptue, telle l'apparition de ce rapace planant à l'horizon, face au vent, à la recherche d'une proie.

— Que se passe-t-il avec ta mère ?

— Elle a des problèmes à son travail. Elle pense qu'on veut la mettre dehors et qu'on lui refile exprès des trucs sans intérêt, du boulot de secrétaire.

— Je l'ignorais. Cela t'inquiète ?

— Si elle perd son job, comment elle va faire pour en retrouver un à quarante-cinq ans ?

François se tapota le front. La cicatrice sous le pansement tirait la peau.

— Il me semble que ta mère est une personne compétente et qualifiée, observa-t-il.

— Bah ! on ne peut pas dire que ce soit le cas en ce moment. Elle n'est pas du tout à ce qu'elle fait. Et puis je crois qu'elle n'aime plus son boulot. Elle en a marre. Elle voudrait en changer, ouvrir une librairie.

— Vraiment ?

— Une librairie-salon de thé... Waouh ! Tu as vu ça ?

Descendant du ciel en piqué, serres en avant, le rapace venait de s'abattre sur le champ avant de reprendre son vol, emportant sa proie.

— C'est un circaète jean-le-blanc, assura François.

— Un quoi ?

— Un chasseur de serpents et de lézards. Il habite les massifs boisés qui recouvrent les versants et les combes.

— Comment tu fais pour savoir autant de choses ?

— Je me suis beaucoup promené ici avec mon père quand j'étais gosse... Je trouve ça formidable que ta mère ait ce projet, reprit-il. Je ne m'en ferais pas pour elle, à ta place.

— Mon paternel dit qu'elle est incapable de monter une affaire, qu'elle n'a pas les épaules. De toute façon, où elle trouverait le fric pour ouvrir un commerce ?

— Mais toi, tu en penses quoi ?

Antoine se gratta derrière l'oreille. Son cou se pigmentait de plaques rouges.

— J'en sais rien. Je pense qu'elle est trop seule. Il lui faudrait un mec.

— Un *mec* ? s'amusa le vieil homme.

— Oui, mais quelqu'un de bien. Pas un connard comme mon beau-père qui s'est tiré.

— Tu veux dire quelqu'un qui tiendrait à elle ?

Le jeune homme hocha la tête.

— J'aime pas la voir triste, ajouta-t-il.

De part et d'autre de la D 911, chênes et érables formaient maintenant des boisements aérés. Le soleil penchait l'ombre des arbres sur le coupé gris-bleu comme une chevelure maternelle abrite le visage d'un enfant dans son sommeil.

*On s'est pris la tête mardi soir, je me suis barré, basta.*

Maintenant, François comprenait quel loup hantait Antoine. Son petit-fils endurait cette culpabilité passive de l'adolescent tiraillé entre l'arrachement du nid et la crainte d'abandonner maman, de lui causer tourment. Là prenait source ce sentiment panique de perte de contrôle : l'amour qu'il portait à sa mère. Lui n'avait pas eu autant de scrupules à quitter la sienne, il s'agissait plutôt d'une débandade, au plus loin de la ville et du charnier. Il avait tourné le dos à sa mère, lui laissant ses sanglots et son frère...

— Tu n'y peux rien. Personne ne peut consoler une mère de ses chagrins intimes.

— Parfois, j'ai l'impression qu'elle serait plus heureuse sans moi et ma sœur. On lui bouffe la vie.

— Dis-toi bien que, sans vous, elle aurait peut-être perdu pied, comme toi hier sur l'autoroute.

— ... Mamie, elle n'est jamais triste, observa Antoine.

François sourit à la naïveté de la remarque. Combien de fois avait-il consolé Clémence, serré contre lui ce visage mouillé de larmes, ce corps parcouru de soubresauts ? Comme un train fantôme qui s'arrêterait une fois l'an dans une gare désaffectée, réapparaissait à date anniversaire l'épouvante d'une

période de perte et de chagrins immodérés. Ses douleurs au dos racontaient le cauchemar passé mieux que des mots.

— Elle est plus fragile qu'elle ne le paraît.

— Et toi ?

— Moi ?

— C'est la première fois que je te vois pleurer. Je ne pensais pas que tu avais vécu des trucs aussi durs. Pourquoi mon père ne m'en a jamais parlé ?

Le regard de François s'assombrit. La question pénétra en lui lentement, dans un silence presque parfait. Il perçut alors le vide en sa mémoire, et la charge impérissable du remords souleva sa poitrine.

— Parce qu'il l'ignore. Ce que je t'ai raconté de la révolte et de Jean, je ne l'ai dit à aucun de mes fils.

Pourquoi lui ? Pourquoi choisir de conter à son unique petit-fils le destin tragique de ces soldats et lui décrire les stigmates d'une population marquée par un massacre ? Pourquoi lui souffler le récit de tortures, témoigner d'une amitié bousillée par la guerre ? Pourquoi lui et pas son père ? Papi ménagea un temps avant de répondre, le regard appesanti :

— J'aurais dû raconter tout cela à Marc quand il avait ton âge. Seulement, je n'en ai pas eu le courage. Maintenant que je suis proche de la mort...

— Arrête ! le coupa Antoine. T'es en pleine forme.

— Je suis vieux, tu l'as dit.

— C'est des conneries. Tu ne portes même pas de lunettes.

Le grand-père arracha le sparadrap qui ne tenait plus guère à son front et le fourra dans le cendrier.

— Je les ai laissées à la maison.

— Tu as une mémoire de cheval.

— D'éléphant.

— C'est bien ce que je dis.

— J'ai des pastilles Vichy dans ma boîte à gants et des problèmes avec ma vessie.

— Mais tu nages comme une sirène ! insista Antoine avec des yeux ronds.

En lui régnait la confusion. Il lui semblait qu'au cours des dernières quarante-huit heures son grand-père lui avait tendu une perche et que, brusquement, au milieu du grand bassin, il venait de la lui retirer. Antoine n'était pas monté à bord du coupé Volvo pour y recevoir l'absolution mais pour la donner, ouïr les aveux de pépé jouant les décatis, effrayé par la proche échéance de l'existence. La carotte au bout du bâton n'avait rien d'un cadeau, c'était l'aumône qui tomberait bientôt dans le tronc, ce pognon dont il ignorait encore ce qu'il ferait – en dehors d'organiser une énorme fiesta.

Une heure après avoir quitté Villefranche-de-Rouergue, le coupé Volvo s'engageait sur l'autoroute A 20, le pare-brise constellé de moucherons, Antoine au volant. « Il faut que tu te fasses à la conduite », avait justifié le grand-père en lui présentant les clés. Antoine s'était appliqué à les faire sauter dans sa paume avant de mettre le contact. Se concentrer sur la route lui avait permis de chasser les idées noires que papi faisait germer dès qu'il ouvrait la bouche. L'œil rempli de visions macabres, l'esprit contrarié par d'étranges calculs, il entrevoyait un monde plus vaste et pur en fendant l'air d'un coup d'accélérateur.

Le parc régional du Quercy montrait ses gorges imposantes, rapetissant la route en un filet de grisaille. L'urgence d'un pipi de chien indiquée par un tremblement de pattes associé à des plaintes aiguës nécessita un arrêt à l'aire des « Jardins du Causse ». Antoine fut soulagé de déplier ses jambes sur le parking. La direction un peu lourde de la voiture fatiguait les muscles dorsaux ; il secoua les bras pour chasser les tensions musculaires. L'endroit était plaisant. Côté nord, un treillis en bois recouvrait le bâtiment principal où restaurants et boutiques de spécialités régionales accueillaient les touristes. Des

tables de pique-nique étaient mises à disposition du public dans les endroits les plus insolites. Côté sud, un vaste escalier dominait un panorama champêtre. La chienne au bout d'une laisse, Antoine avait grimpé en haut des marches, retiré son sweat et rempli ses poumons d'un air doux. La délicatesse d'un vent à dix-huit degrés hérissait le duvet de ses bras. Lorsqu'il redescendit à la cafétéria, papi téléphonait d'une cabine. Il avait ôté sa casquette en ébouriffant sans le savoir le peu de cheveux qui lui blanchissaient les tempes. Antoine s'en émut. Même coiffé comme un clown, émanait du vieil homme l'élégance d'un lord écossais, un raffinement brut à l'image des manoirs des Highlands. Les années passaient sur lui avec indulgence, tannaient sa peau sans la flétrir. Le temps ravivait son charisme, tel un gant imprégné de polish lustrant la carrosserie de la belle Suédoise. Sa confession – son héritage – troublait encore Antoine. La nécessité de se reconnecter le démangeait vivement. Profitant du fait que son grand-père conversait au téléphone avec mamie depuis une cabine, il alla s'asseoir plus loin dans la cafétéria, attacha la laisse de Dora au dossier d'une chaise, tira de son sac à dos sa PSP et fit coulisser le clavier de la console. Non loin de lui, derrière sa caisse, une employée avait un vif différend avec un client mais il n'y prêta pas attention. Le réseau wifi était optimum. Son mur Facebook s'afficha en quelques secondes.

Le contenu le submergea de honte.

Depuis vendredi, un profil anonyme publiait des horreurs à son sujet. Des « amis » s'étaient empressés de partager sur sa page plusieurs statuts provenant de ce profil : un texte, une photo et la capture d'un écran de smartphone affichant un SMS. Le texte, il le connaissait. Le propos en était érotique – Sonia avait recopié une lettre qu'il lui avait écrite au début de leur relation. La photo ne lui était pas non plus inconnue : il l'avait envoyée en MMS à Sonia un soir où ils devaient se rejoindre chez lui. On le découvrait en caleçon, triomphal, le pouce tendu vers l'objectif assorti d'un clin d'œil exagérément salace. Quant au texto, il l'avait adressé quelque temps après leur rupture. *T une sale perverse.* Laconique.

Le plus douloureux se nichait dans les commentaires laissés par les amis de Sonia. Au mieux, on affichait un *smiley* hostile ou hilare, au pire, on le clouait au pilori en usant de termes explicites. Que son intimité soit ainsi bafouée lui donnait l'impression de se tenir sur une fourmilière. Antoine devait retirer au plus vite les publications et signaler comme abusif à l'administrateur Facebook l'utilisateur du compte.

Mais il n'en fit rien.

Il savait ces démarches inutiles.

Sonia ne le lâcherait pas.

Elle allait le broyer.

Privé de son portable, dans l'impossibilité de se connecter plus tôt, il lui avait déroulé le tapis rouge. Servi sa tête sur un plateau avec tarif spécial *Happy Hour*. Sa gorge se noua. Antoine devait parler à cette fille dès que possible. Un téléphone mobile sans abonnement ferait l'affaire. On en vendait certainement à la boutique de la station-service. Oubliant Dora sous la table, il se dirigeait d'un pas vif vers la sortie lorsque le type qui venait de s'accrocher avec la caissière le bouscula brutalement. Antoine le lui fit remarquer. Il se produisit alors ce qui pourrait s'apparenter à un bug dans un jeu, ou le franchissement bonus d'une frontière séparant deux mondes : une contrée pacifique ; un domaine où régnerait le chaos.

Antoine bascula de l'un vers l'autre en une fraction de seconde.

*Dans la stupeur de ce à quoi nous avons assisté Jean et moi, nous nous étions enfuis à toutes jambes du pigeonnier, cette tour de misère, chacun de notre côté. Pour ma part, il ne me fut plus envisageable de sortir de chez moi jusqu'à la rentrée scolaire, le 18 octobre de l'année 1943. Les Allemands avaient alors libéré les établissements où ils étaient cantonnés, non sans avoir lessivé le sol bruni par le sang versé et dont on trouvait encore des traces aux commissures du carrelage sur le sol des dortoirs et dans la cour du collège.*

*Clémence vint prendre de mes nouvelles, attristée de ne plus me voir en bas de la maison siffler entre mes doigts et guetter l'apparition de son frère à la fenêtre de leur chambre. Lorsque je lui ouvris la porte, ses lèvres s'écartèrent sur un sourire bonheur ; ses yeux me lançaient des éclats, et ses doigts tortillaient d'invisibles rubans dès que nous étions en présence l'un de l'autre. Du haut de ses neuf ans, pieds nus dans ses godillots, habillée d'un gilet informe et d'une robe chasuble grise plissée sur sa poitrine de fillette, elle m'aimait déjà de cet amour immuable et tendre dont j'étais bien incapable d'apprécier la saveur. Ce qu'elle me confia alors à propos de son frère me désarçonna. Je passai la nuit à me maudire, frappant des poings mon oreiller.*

*Ma mère insista pour m'emmener à une séance récréative donnée au théâtre par les Éclaireuses Éclaireurs de France. Farces et comédies, un franc succès. Des saynètes fantaisistes déridèrent les plus moroses spectateurs, les danses furent plaisantes, et le dernier ballet applaudi à tout rompre. Hélas, mes paumes ne surent se joindre ni mon cœur se réjouir. Je ne pouvais ôter de ma mémoire le souvenir de ces derniers instants passés avec Jean. Ne l'avais-je pas trahi ? N'avais-je pas mérité sa colère depuis ce jour ?*

*— Qu'est-ce qui t'a pris de faire une chose pareille ?*

*— Je ne voulais pas que tu risques ta vie.*

*— Ma vie, j'en fais ce que je veux, c'est moi que ça regarde.*

*Me repoussant dans la paille avec la rage d'un animal blessé, Jean s'était tenu contre la potence, regardant jusqu'au dernier soldat fusillé tomber dans le charnier. Il me savait alors coupable, par mon égoïsme et l'amitié que je lui portais, d'avoir condamné un homme. Un petit caporal dont nous avions vu, nous en étions convaincus, basculer au bas de la fosse le corps nu zébré de coups.*

*— C'est ta faute s'il est mort. Salaud !*

*Le sel de ses larmes lui striait les joues.*

*— Je ne veux plus jamais te revoir !*

*Tout était ma faute.*

*J'avais versé moi-même le poison dans ses entrailles.*

## DEUX

Clémence croyait au printemps qui refléurait, aux premiers crocus s'aventurant sous le soleil de mars, aux bienfaits de la thalassothérapie. Elle enfouissait en secret dans son verger le souvenir des êtres chers jusqu'à ce qu'ils renaissent et que germe la nostalgie d'un éclat de rire. François n'était pas capable de tels exploits. Il se contentait d'avancer, les pieds lestés de terre, des reportages plein les poches, comme autant de cailloux ramassés sur un champ de guerre, lourds de cris et d'injustices. Au téléphone, la voix de Clémence bruissait d'une joie sereine.

— Comment va ma petite Dora ?

Mentir à Clémence n'était pas chose facile. Grande était sa clairvoyance. Dès les premières années de leur mariage, elle devinait la présence d'une femme en maraude dans l'entourage de son époux aux légères inflexions de sa voix. François avait beau faire, garder pour lui ses regrets et ses doutes, Clémence lisait en lui à livre ouvert. Elle le croyait à Chelles, il la conforta dans cette idée, prétendant l'appeler depuis la cabine téléphonique d'un magasin de bricolage pour justifier le brouhaha. Elle trouvait cela étrange que son mari ait soudain envie de prendre de ses nouvelles entre deux achats chez Leroy-Merlin.

— Tu me manquais, fit-il.

Il ne dit pas un mot de son escapade avec Antoine. La conduite intensive était interdite à François – risque de somnolence lié au traitement médical –, et boire plus d'un verre de vin fortement déconseillé. Il avait quitté la route et cheminait sur des pistes en pleine brousse. Clémence ne devait rien savoir.

— Tu es au courant pour Daniel ? demanda-t-elle.

La conversation changea de tonalité, il fut question du tragique décès du journaliste, des obsèques annoncées dans la presse. Puis, comme l'on chasse de la main un nuage de fumée, Clémence aborda un autre sujet. Un appel qu'elle avait reçu sur son portable émanant de la mairie de Vittoncourt.

— Tu te souviens de l'opération mémoire lancée dans le département de la Moselle pour réunir des témoignages sur la guerre ?

François se troubla. Entre Clémence et lui, il n'était plus jamais question des événements passés. Par quel étrange fait du hasard évoquait-elle cette période ? Cette femme était au moins prêtresse et usait de capacités divinatoires.

— Oui, tu y avais participé, bredouilla-t-il. Mais ça remonte à plus de vingt ans.

— Figure-toi que le service des archives de ma commune a reçu un courrier qui m'était adressé...

François fut soudain distrait par des éclats de voix, ponctués de crissements de chaise et de jappements familiers. Quelque chose se passait dans la cafétéria. Quelque chose qui mettait la chienne dans tous ses états. Il se racla la gorge, promit à sa femme de la rappeler plus tard et raccrocha. Le hall d'entrée lui apparut austère et dépeuplé. Le spectacle qui s'offrit ensuite à lui le frappa par son aspect insolite. Au fond de la salle, une petite furie avait enroulé sa laisse autour d'un pied de table et glapissait sous une chaise renversée. Derrière la caisse, une employée bouleversée broyait un téléphone entre ses

mains. À quelques pas de là, un individu tenait tête à Antoine. Trapu, la trentaine, vêtu d'un jogging zippé sous le cou, une veste de chasseur passée par-dessus, l'homme dardait un menton hargneux. Antoine recevait les insultes, répondait du tac au tac. Ça tournait au vinaigre. François pressa le pas, une lame invisible appuyée sous le cœur. Sans chercher à connaître la raison de l'altercation, il s'interposa aussitôt.

— Calme-toi, gamin.

— Mais je suis calme ! C'est lui qui me crie dessus !

— Excusez-le, monsieur.

Le jeune homme s'offusqua, croisant les bras pour mieux enfouir là son exaspération, le visage cramoisi.

— Mais n'importe quoi ! C'est lui qui m'a bousculé ! C'est à lui de s'excuser !

— Il faut te calmer, insista François, d'un lever de sourcils.

— Jamais de la vie !

Le vieil homme saisit affectueusement son petit-fils par le cou tout en s'adressant à l'individu dont émanait un relent aigre d'alcool.

— Allez, présente tes excuses.

— Plutôt crever, grogna Antoine.

— T'as pas entendu pépé, *gamin* ? ricana l'autre.

Sans l'intervention de deux vigiles et du manager de la cafétéria, François aurait eu bien des difficultés à mettre fin au pugilat. Sous la contrainte, le client regagna finalement la sortie, non sans menacer de revenir régler son compte à la caissière et au fils de pute qui s'était fichu en travers de son chemin. Les portes battantes l'avalèrent, la tension retomba comme un soufflé. François libéra la chienne de son entrave et poussa Antoine hors de la cafétéria. Il le planta devant les distributeurs automatiques de boissons chaudes à l'opposé du hall et lui demanda comment il voulait son café. Antoine rajustait la lanière de son sac à dos à l'épaule, furax.

— Pourquoi tu m'as obligé à m'excuser devant ce connard ?

— Parce que tu n'as pas besoin de sauver les apparences. Lui, en revanche, transpire la vulgarité.

La bouche d'Antoine se tordit.

— Ah ! d'accord. Je dois faire carpette parce que le gars qui m'insulte est un bouffon.

— Si tu t'es montré agressif envers lui, oui.

— Mais il fait un mètre vingt !

— C'est le genre de gaillard qui peut très vite devenir dangereux sous l'emprise de l'alcool.

— N'importe quoi.

François tira de sa poche un portefeuille, en extirpa une pièce. Une forte contrariété marquait son front, tirant sur la cicatrice.

— Pourquoi te montres-tu si désagréable ?

Antoine répondit par un silence méprisant.

— Qui te dit que ce type n'avait pas une arme ou un couteau sur lui ? renchérit le vieil homme.

— Si c'était le cas, il s'en serait servi. Mais pas comme toi.

— Comment ça ?

Le regard d'Antoine se porta sur la main mutilée de François.

Ce fut comme si un courant d'air glacé remplissait l'espace, un claquement de fenêtre opiniâtre, la rencontre d'un hiver brutal alors que commençaient à éclore les bourgeons, la dégringolade au mépris de jolies heures en connivence. Le vieil homme hocha la tête.

— Je n'ai pas toujours très bien agi et je ne prétends pas être un modèle.

Antoine aspirait nerveusement ses joues, mordillait ses lèvres. En lui brûlait le feu d'une colère qui peinait à s'éteindre. Ses yeux disaient une fièvre que François redoutait plus que tout.

— J'aurais dû lui mettre deux claques, fit le jeune homme.

Puis il partit se changer les idées dans la boutique de spécialités régionales.

François ne bougea pas un cil, la casquette pliée dans une poche, la chienne tirant sur sa laisse, curieuse de renifler les cuisses de la petite fille qui se tenait avec son père devant le distributeur contigu. Dora reçut aussitôt compliments et rissettes.

Il était à peine midi, minuit courbait les épaules du vieil homme.

Nul besoin qu'Antoine lui dise ce qu'il pensait de sa façon d'agir. Il était celui qui observe, en retrait, qui rarement s'implique, tend le micro en tournant les talons. Fait chevalier de l'esquive, rosette au revers du veston. François était ainsi que Jean l'avait connu et jugé, voilà longtemps – sa pénitence.

Il lâcha un soupir et inséra sa pièce dans l'appareil.

Le liquide brûlant remplit le gobelet.

— Monsieur, il s'appelle comment ton chien ?

Cinq ans, ou six. Vêtue d'un tee-shirt rose à paillettes et d'une jupette en jean. La fillette adressait au vieil homme un sourire limpide.

— Elle s'appelle Dora.

— Dora ? se réjouit-elle. Comme l'exploratrice ?

François ne sut que répondre.

— ... Tu peux la caresser si tu veux, grommela-t-il.

Aux gazouillis de la fillette se mêlèrent les coups de langue de la chienne sous le regard attendri du papa. François attrapa le gobelet avec précaution.

C'est à cet instant qu'il le vit, franchissant les portes vitrées et traversant le hall d'un pas raide en direction de la cafétéria, calant quelque chose sous sa veste. Contre la cuisse droite battait le canon d'un fusil à pompe.

Antoine venait de briser le pacte d'une maladresse. Le monde s'engageait dans un jeu de massacre, le jetant dans la confusion parmi les rayonnages de spécialités du Quercy et du Lot. Du fond des verrines, l'eau de noix le guettait de son jus liquoreux. Conserves de tripoux et vins issus des coteaux abrupts aux sols rouges moquaient son inaptitude au bonheur. Des émotions contraires se répandaient en lui telle une décoction amère, et rien ne le rattachait à l'instant sinon une main invisible écrasant son larynx et la peur de perdre pied, encore. Poings serrés dans ses poches, il peinait à rapiécer les membranes qui le maintenaient à flot, ébloui par les miroitements des bocal alignés sur les étagères. Le silence autour de lui se gorgeait de venin. De ce corps, flapi dans son jean, il aurait voulu s'extraire, habiter ailleurs, appuyer sur une touche vers le bas, une autre vers le haut, pouvoir voler, occulter son apparence derrière un champ de force, tout pulvériser. Il allait lentement, phare dardant son faisceau, balayant les pyramides de boîtes de haricots tarbais, sachets de bonbons à la violette de Toulouse et confitures de reine-claude, cette impératrice du Lot récoltée à la main, fruit à fruit.

Son grand-père venait de le déposséder de sa fureur, indiquant un chemin d'une vertueuse lâcheté.

En réalité, Antoine n'avait plus nulle part où aller.

Nul refuge où s'affranchir de ce sentiment d'exil n'existait pour lui. Il valait que dalle. Pas même une reine-claude. Avec ses joues guimauve et son cœur trop acide, personne ne tendrait la main pour le cueillir.

Cette autorité qui aurait dû le garantir des attaques de Sonia ou des insultes d'un abruti lui faisait défaut, de même que la tolérance et la vigilance manquaient à son armurerie. En revanche, il venait de faire montre d'un manque de générosité barbare envers son instructeur et potentiel bienfaiteur. Rien ne tournait rond dans sa tête. Pour l'instant, la seule place possible était au milieu des jambons de cochon noir de Bigorre sous vide et du bleu des Causses.

Au plus profond d'une de ses poches, il sentit quelque chose de dur sous les doigts. Le trousseau de clés de papi. Il l'avait empoché mécaniquement en quittant la Volvo. Antoine capta l'instant d'un battement de cils. La tentation d'aller voir ailleurs. Tailler la route. S'offrir une nouvelle chance et les envoyer tous se faire foutre. Se proclamer vainqueur avant l'arrivée. Tant pis pour la thune. Sa fraîche maîtrise de la conduite ordonnait autrement les choses, rapprochait l'horizon...

Il n'eut pas le temps de pousser plus loin son projet d'évasion.

Une pogne nerveuse se referma sur son épaule. Antoine eut un sursaut pareil à l'élève tiré de sa rêverie. Il pivota sur ses baskets, découvrit le visage décomposé de son grand-père.

— Baisse-toi. Vite ! chuchota-t-il.

Antoine fléchit les genoux sans comprendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il est revenu.

— Le bouffon en jogging ?

— Il te cherche à la cafétéria...

Un gouffre s'ouvrait devant lui. Les prunelles du grand-père sondaient les alentours.

— ... Surtout ne bouge pas d'ici, ajouta-t-il en lui confiant Dora.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Sans plus d'explications, le vieil homme se détacha d'Antoine et ressortit de la boutique sous le regard circonspect d'une poignée de touristes en short et sac à dos.

Le poil tiède de la chienne qu'il tenait serrée dans les bras chauffait le thorax d'Antoine. Le sang désertait ses doigts, montait aux oreilles, battant la mesure d'une danse macabre. Il se passa moins d'une minute avant qu'une voix éraillée ne s'élève depuis le hall.

— Je vais buter le gamin ! Je vais tous vous buter !

Un bolos voulait sa peau. Un fêlé promettait de chevaucher ses entrailles. Des murmures tournoyaient dans l'air avant de retomber en exclamations de frayeur. Antoine perçut comme des cris étouffés, le bruit métallique d'un objet tombant au sol, puis ce fut le silence, abrupt.

Le cœur du jeune homme accéléra. Quelque chose se passait au revers du temps, figeant l'instant tel un manège brusquement arrêté. Il fixa le sol et usa d'un stratagème de gosse pour ne pas céder à la panique : il compta mentalement et sans hâte jusqu'à dix. Lorsque, à huit, le vendeur de la boutique, hébété, passa devant lui sans même le voir, Antoine risqua un œil par-dessus le présentoir des pâtes de fruits.

Au milieu du hall, un individu était à terre, maîtrisé par deux agents de sécurité. Le jeune homme se rapprocha prudemment de la scène sans lâcher la chienne. Sur le carrelage froid, à quelques mètres du forcené, un fusil de chasse narguait la foule de son calibre. Autre chose gisait là : une casquette de forme plate en velours côtelé. Le regard d'Antoine bifurqua instinctivement vers un cercle de badauds à l'entrée de la cafétéria. Quelqu'un apportait une chaise ; deux personnes se détachèrent du groupe et aidèrent un vieil homme à s'asseoir. Celui-ci glissait une main sur son crâne pour redonner discipline à ses cheveux. Il cherchait son souffle, se détachait du décor, erratique, aussi droit qu'un drapeau.

Antoine se mit alors à trembler sur ses jambes comme l'ombre d'une tige ballottée dans le vent.

*La nuit n'a pas besoin d'étoile pour éclairer un champ noirâtre.*

*Comment s'y prendre devant une toile aussi sombre pour peindre l'avenir de l'humanité ?*

*Combien de jeunes soldats succombèrent sous la torture ?*

*Une centaine, peut-être le double.*

*Le 22 septembre, trois cents militaires soupçonnés de mutinerie furent envoyés en prison à Rodez.*

*On désarma le reste des soldats, on arracha leurs pattes de col, on confisqua leurs ceinturons et, huit jours plus tard, sur ordre du Führer, un premier convoi du bataillon fut transféré en Allemagne. Le 2 octobre, plus aucun pontonnier du 13<sup>e</sup> bataillon de la 13<sup>e</sup> division ne stationnait à Villefranche. Près de trois cents soldats suspectés d'avoir participé à la révolte furent envoyés dans un camp de concentration en Silésie. De ceux que l'on surnommait alors les « bandits balkaniques », six mois après leur arrivée, il ne resta plus que quatre-vingts survivants, les autres ayant succombé aux mauvais traitements. À leur libération, ordonnée par Himmler quelques mois plus tard, seulement une poignée d'entre eux tenait encore debout.*

*D'autres Croates furent envoyés aux camps de Buchenwald et de Neuengamme au sud-est de Hambourg, et dans un camp de travail à Berlin. Les soldats jugés fidèles rejoignirent d'autres bataillons de la 13<sup>e</sup> division.*

*Ainsi fut démantelé le 13<sup>e</sup> bataillon stationné dans notre ville.*

*De ce millier de gaillards enrôlés après avoir prêté le serment de se battre contre les partisans, de ces jeunes hommes que l'on recruta dans le seul but de les sacrifier sur les territoires russe et français, de cette révolte légitime, il ne restait rien, sinon ce charnier dans le pré où Jean et moi avions gardé des chèvres et roulé dans l'herbe avec désinvolture.*

*Lors de sa visite chez moi fin septembre, Clémence m'avait appris que Jean s'était rapproché d'un Villefranchois de dix-huit ans, Claude Gaillard, né rue Saint-Jacques. Élève au lycée à Nîmes, il s'était insurgé contre le sort que la loi d'octobre 1940 réservait aux juifs. La déportation de notre marchand de chaussures monsieur Edelman, lequel tenait commerce dans sa rue, l'avait décidé à agir. Il s'était mis à distribuer des tracts dans son établissement scolaire et à poser par-ci par-là des pains de plastic. Arrêté pour avoir fait exploser une maison de jouissance que fréquentaient des officiers allemands, Gaillard était parvenu à s'évader du tribunal lors de sa présentation au juge et vivait depuis dans la clandestinité.*

*Clémence ignorait tout de ces détails qui me furent rapportés bien après la guerre. Elle s'imaginait qu'entre son frère et moi il n'était question que d'une fâcherie sans conséquence. M'apprenant cette nouvelle, elle m'avait laissé livide sur le pas de la porte avec la certitude que, tôt ou tard, Jean prendrait le maquis.*

*Mon ami rejoignit le maquis d'Ols peu de temps après la révolte. Il participa à l'évasion de militants communistes de la prison de Villefranche, à l'attaque d'un groupe mobile et au pillage de*

*plusieurs gendarmeries afin de procurer au réseau armes et munitions. Le 14 juillet 1944, jour de mon anniversaire, pris dans une embuscade sous les remparts de Capdenac, Jean est fusillé sur-le-champ.*

*Je m'étais évertué à écarter de lui le danger. Mais dans ma volonté de le protéger, j'avais au contraire actionné de façon irrémédiable le mécanisme qui causa sa perte.*

*Dans ce monde âpre et vil, désormais, je ne détonnais plus.*

## TROIS

Tout faisait sens.

La souche noire dans le jardin n'était qu'un leurre, le destin de François n'était pas de mourir en égoïste, une pelle à la main.

Il s'avança dans le vide, le pouls syncopé. Combien de nuits de doute et de silence ensemencées ? Il n'aura survécu que pour cela, jusqu'à cet instant plus furtif qu'un jet de pierre.

Sauver Antoine.

Rien d'autre n'importait, et de cette certitude naissait une forme d'invincibilité.

Il toucha l'épaule de son petit-fils, perçut l'incrédulité dans son regard, lui confia la chienne, convaincu d'agir au mieux. Pas à pas, il se dirigea vers la cafétéria, se mêlant à un groupe de touristes qui patientait là. L'homme au fusil apparut à l'entrée de l'établissement, le visage couvert d'une sueur glacée : n'ayant trouvé ni Antoine ni la caissière, laquelle prenait certainement sa pause, il s'apprêtait à visiter les boutiques de la galerie une par une, arme au poing, ouvrant de ses jurons une brèche dans la foule.

— Je vais buter le gamin ! Je vais tous vous buter !

François profita de ce moment infiniment bref qui figeait d'effroi les personnes autour du forcené pour contourner le petit groupe de touristes et se faufiler derrière lui. D'un coup de pied à l'arrière du genou, il déséquilibra l'homme avant de l'immobiliser par une prise d'étranglement, le bras droit sous l'aisselle, le gauche par-dessus l'épaule. Appuyant sa tête contre celle de l'homme pour mieux enserrer son cou dans le creux du bras, il s'imprégna de sa puanteur jusqu'à la nausée. L'arme tomba, frappant le sol d'un bruit métallique. Alors que ses muscles contractés menaçaient de lâcher, les vigiles rappelés par le gérant de la cafétéria déboulèrent du parking.

C'est après qu'il se sentit partir.

Une fois l'agresseur maîtrisé.

Quelqu'un lui avait apporté une chaise ; il s'était astreint à respirer lentement pour ne pas laisser le vertige gagner sa conscience, raidi par l'engourdissement.

Les minutes, ensuite, s'étaient égrenées comme une malédiction.

Ces commentaires flatteurs qui enflaient depuis la cafétéria, les mercis et les larmes de la caissière dont François venait de neutraliser l'ex-mari, ivre de rage et de jalousie, les officiers de police venus l'interroger et l'encourager à porter plainte, le gérant du restaurant tenant à serrer sa main mutilée, les deux repas qu'il avait offerts avec insistance, puis le réfectoire rendu à lui-même, les chaises vides, des frites écrasées sous les tables embellies de résidus collants, et au milieu, contre la baie vitrée, Antoine, dans une fixité insoutenable, choqué par la soudaineté de l'agression et la menace de mort qui avait pesé sur lui un court instant, le visage plus blanc que le lait. Quelle épreuve venait-il de subir ? La démonstration était trop belle, François n'en tirait aucune gloire.

Le coupé Volvo remontait l'A 20, museau au vent, laissant sur son passage l'empreinte furtive de son fuselage dans l'œil d'un corbeau, perché sur la double rambarde de sécurité centrale. François atteignait Limoges. En dépit du soleil qui chauffait le pare-brise, le vieil homme frissonnait sous sa veste. Une lourdeur à la poitrine augmentait cette sensation de lassitude et d'exclusion. Il en était souvent ainsi, lorsqu'il revenait d'un reportage, emportant des sons de souffrance, témoignages dont l'écho se noierait ensuite dans les méandres de l'actualité, vite oubliés. Cette impression d'avoir œuvré pour le bien d'autrui en pure perte lui collait à la peau.

Antoine n'avait prononcé aucune parole depuis que l'aire d'autoroute s'était évanouie dans la lunette arrière du véhicule, happée par les volutes de la route. Le ronronnement paisible du moteur vint à bout de son mutisme.

— Je m'excuse, murmura-t-il.

François tourna la tête pour cueillir le remords à ses yeux.

— Ce qui est arrivé, c'est ma faute, poursuivit le jeune homme.

— Tu t'es mis en danger inutilement.

— Les emmerdes, je les attire comme du papier tue-mouches... Pourquoi je n'ai rien vu venir ? ronchonna-t-il.

François regarda le ciel.

— Entre éclaircie et orage, qui peut dire ce que sera ce nuage gris ?

Le jeune homme se tenait prostré sur le siège, l'esprit assombri de mille âmes en deuil, questionnant la vérité d'une image dérobée – celle de l'agression.

— Comment tu as fait ?

— Comment j'ai fait quoi ?

— Le type. Les gens racontent que tu l'as immobilisé avec une prise de ju-jitsu.

— C'est une technique d'étranglement arrière de capoeira... Et la seule prise que je maîtrise à peu près.

La réponse désarçonna Antoine.

— Tu t'y connais en capoeira, toi ? fit-il, sceptique.

D'un clignement de paupières, François alla visiter un hier dont il parlait peu.

— Au milieu des années quatre-vingt, je couvrais pas mal de conflits pour RTL. J'étais au Liban quand plusieurs confrères d'Antenne 2 ont été enlevés par un groupe terroriste en lien avec le jihad islamique... Les militaires chargés de notre protection ont proposé de nous enseigner quelques prises qui pouvaient être utiles en cas d'agression... J'ai eu raison d'accepter, punctua-t-il du sourcil gauche.

La question que posa ensuite Antoine le prit au dépourvu.

— C'est à cause de ce qui est arrivé à ton ami Jean que tu as choisi d'être reporter de guerre ? Pour te confronter au danger ?

— Je ne couvrais pas seulement des conflits, corrigea-t-il.

Le jeune homme pinça les lèvres.

— Tu ne t'es pas mutilé parce que tu avais peur de combattre en Algérie.

— Je te l'ai dit, je ne voulais pas tenir un fusil.

— Tu ne voulais pas tenir un fusil, mais la mort ne te fait pas peur, poursuivit le petit-fils. Comme tout à l'heure. Tu ne voulais pas que je me batte, mais tu as risqué ta vie pour moi.

S'il se fâchait avec lui-même d'avoir exposé son grand-père à pareil danger, de l'héroïque intervention il tirait sa propre analyse. François passa deux doigts sur sa moustache.

— C'est un poil plus compliqué que cela...

Une douleur plus forte lui coupa la respiration. Il se raidit et ne put retenir la grimace qui contracta sa mâchoire.

— Papi ? Ça va ?

Le ciel lui sembla plus gris, comme vibrant de la lumière d'une vieille étoile. François enclencha les warnings, décéléra. Il ne voulait pas de cette nuit-là. Pas maintenant. Tout allait trop vite.

— Tu vas devoir reprendre le volant, souffla-t-il.

Antoine ressentait une certaine frustration à mener le coupé à la manière d'une bétailière. Mais l'état de santé de son grand-père captait maintenant toute son attention, et c'est volontiers qu'il respectait la vitesse imposée par papi depuis Limoges pour compenser son inexpérience. Le soleil se mirait à loisir dans le pare-chocs chromé, se plaisait à souligner les courbes de la carrosserie scintillante de reflets purs. À ce rythme-là, ils ne seraient jamais à Paris avant la nuit.

Qu'importe.

Bientôt sur eux se refermerait cette parenthèse en roues libres.

Papi s'était entiché de ce voyage initiatique pour mieux s'interroger sur son passé, et Antoine se découvrait capable d'inventer pour lui des réponses. De ces rayons d'or zébrant le pare-brise, le jeune homme faisait encore ripaille, traversant cette pause plus concentré qu'à l'aller, repoussant pour une poignée d'heures l'exercice d'un retour au bercail qu'il savait aussi redoutable que l'épreuve qu'il venait d'endurer ; quelqu'un là-bas aussi menaçait sa vie à visage découvert.

— Pas plus de quatre-vingt-dix kilomètres-heure, gamin.

— Ça fait combien en milles ?

— Cinquante-cinq au compteur. Juste avant la zone blanche du cadran.

La nuque soutenue par l'appui-tête, allongé sur le siège incliné sous une couverture écossaise, le vieil homme semblait plus grand encore. Le dégradé de couleur en partie haute du pare-brise donnait à son visage une teinte bleutée. Papi était mal en point. Jouer les justiciers n'était plus de son âge.

— Tu es sûr que tu ne veux pas qu'on s'arrête ?

— Roule, ordonna le grand-père d'un geste vague.

Le jeune chauffeur avisa un panneau indicateur sur le bord de la route : Châteauroux était annoncé à vingt-six kilomètres. Lovée dans son panier sur la banquette, la chienne soupirait par à-coups.

— On pourrait passer chez ton copain toubib pour qu'il t'examine, je crois qu'on n'est pas très loin.

— Je vais bien.

Antoine expira l'air de ses poumons. Il lui manquait son iPod et des chewing-gums. En désespoir de cause, il fouilla le vide-poches, en sortit la boîte de pastilles Vichy. Papi tendit une main molle.

Entre eux, le silence devint parole. Dans l'habitacle cocon, deux hommes serrés l'un contre l'autre bâtissaient un pont, un goût de menthe sur la langue, comme deux gosses s'en revenant le cœur lourd.

La lumière des champs cultivés sur les versants ne tarda guère à rosir l'asphalte. La Volvo P1800 recevait les hommages des amateurs de belles voitures qui ralentissaient à hauteur d'Antoine pour le gratifier d'un regard admiratif. Le jeune homme appréciait. Tel un page qu'un chevalier fourbu aurait assis sur sa monture, il goûtait au fruit de l'orgueil avec l'allégresse mesurée de celui dont la conscience s'éveille. Enroulé dans la couverture, le grand-père laissait à présent sa tête aller sur le côté.

— Je te parlais du Liban tout à l'heure, fit-il d'une voix éteinte. Pendant la guerre civile, en 86, j'étais à Beyrouth avec un confrère, photographe à *Paris-Match*. Nous devons témoigner des conditions

de vie dramatiques dans les camps palestiniens. Tu as entendu parler du massacre de Sabra et Chatila en 82 ?

— Non, c'est qui ?

— *C'est quoi*. Sabra et Chatila sont deux camps de réfugiés palestiniens de Beyrouth-Ouest.

Antoine se dit que la question méritait bien de figurer au Trivial Pursuit mais garda sa réflexion pour lui.

— ... Sous prétexte de venger l'assassinat du président libanais Bachir Gemayel, et sous couvert de l'armée israélienne, des Phalangistes libanais ont voulu purger les camps de combattants palestiniens. Ils y sont allés aux tirs de mortiers.

— Carrément ?

— Des centaines de civils ont été tués, femmes, enfants, vieillards... Quatre ans plus tard, une milice musulmane et pro-syrienne décidée à éradiquer l'OLP du Liban remettait le couvert : les camps de réfugiés ont été assiégés, bombardés, et la population privée de nourriture et de médicaments...

— Ils ont un problème, ces gars-là, commenta Antoine. Ils ont manqué de Lego quand ils étaient petits.

Un maigre sourire souleva la moustache du grand-père.

— Probablement. Nous attendions devant notre hôtel le guide qui devait nous conduire au camp de Sabra, et nous sommes tombés dans une embuscade. Un enfant s'est approché de nous, apeuré et très agité : il nous indiquait une maison vers laquelle il souhaitait nous conduire et répétait des mots inintelligibles. Nous l'avons suivi en pensant qu'un membre de sa famille était peut-être en danger. Mais dès que nous avons tourné le coin de la rue, le gamin a déguerpi, et des terroristes ont surgi d'une voiture.

Le vieil homme se racla la gorge.

— ... Ils nous ont jetés sur la banquette et nous ont trimbalés comme ça, cachés sous une couverture, pendant un temps qui nous a paru infiniment long. Ils s'invectivaient, nous hurlaient dessus... Au bout du compte, on nous a relâchés à trois kilomètres de l'hôtel... Peut-être parce qu'on commençait à sentir mauvais, ponctua-t-il d'un froncement de sourcils.

— Comment ça ?

Le grand-père remonta la couverture sous son menton.

— Le photographe et moi, on s'était pissé dessus.

Antoine ne put retenir un fou rire. À l'horizon, les nuages formaient une écume lumineuse, un front vers lequel la Volvo allait se perdre bientôt, plongeant dans l'amertume d'un dimanche qui s'achève. Le jeune homme croqua sa pastille ; l'hostie se refusait à fondre.

— Il t'est arrivé de ces aventures..., releva-t-il. Je n'aurais jamais imaginé que ton métier était aussi dangereux.

— Je ne l'ai pas choisi pour cet aspect, mais pour ce qu'il implique en termes d'engagement.

Antoine haussa les épaules.

— Tout de même, c'est courageux de risquer sa vie à l'autre bout du monde juste pour écrire un article. Tu aurais pu faire critique de films ou de bouquins et rester chez toi, coolos.

Le vieil homme suivait d'un œil éteint la glissière de sécurité sur le côté de la route, sa trajectoire rectiligne et sans fin.

— Pour critiquer le talent des autres, il aurait fallu que je sois irréprochable.

Antoine gloussa.

— T'es un dinosaure, papi, s'amusa-t-il. Aujourd'hui, personne ne raisonne plus comme ça. N'importe qui dit n'importe quoi sur tout le monde *via* les réseaux sociaux.

Le passager sous la couverture fut insensible à la remarque, le cœur épaissi par trop de maux contenus.

— Il m'est plus facile de commenter la souffrance et la mort de gens qui me sont étrangers depuis les décombres d'un tremblement de terre en Haïti que d'oublier ce pour quoi j'ai fui ma ville et ma maison, murmura-t-il.

Puis, soudain grave, le grand-père d'Antoine ajouta :

— Il y a quelque chose que tu ignores à propos de Jean...

*L'idée m'était venue après que ma mère eut donné par erreur à mon frère trop de ce remède à base d'écorce, de feuilles d'oseille, badiane, graine de lin et poudre de séné utilisé pour soulager la constipation. Jacques en était tombé malade à force d'aller vider ses intestins aux cabinets.*

*Pour ne pas risquer nos vies et nous rendre complices d'avoir aidé un déserteur, dans l'assiette de Jean j'avais versé trois fois la dose.*

*Deux jours après, j'assistais impuissant à son tourment dans le pigeonnier. Son ventre était au supplice, et son cœur déchiré par le massacre auquel nous assistions. Lui avouer ma trahison me semblait alors la seule façon de m'affranchir de cette culpabilité qui me dévorait déjà ; mon aveu le blessa plus encore.*

*Durant les longues journées de solitude qui s'ensuivirent, gardant espoir de retrouver mon ami sur les bancs de l'école à la rentrée scolaire, je réfléchissais à ces moments passés ensemble. Je revoyais Jean me tendre une coquille de noix ouverte et pleine dans la paume d'une main, souriant. Je retrouvais l'odeur citronnée de sa peau lorsqu'il s'asseyait en tailleur à côté de moi sur un rocher près de la rivière, un short bâillant sur les cuisses, jetant des brindilles à l'eau et me défiant de lancer plus loin les miennes. J'enviais sa beauté, ses épaules rondes et ses bras musclés alors que les miens étaient longs et maigres, j'adorais me jeter sur lui et le combattre dans la paille du pigeonnier, l'immobilisant de tout mon poids, un genou écrasant son torse, et nos fous rires. L'écouter chuchoter à mon oreille des blagues grossières sur les filles de sa voix espiègle et veloutée me ravissait. Des filles, Jean faisait ce qu'il voulait – c'est-à-dire peu de choses. Parfois, il mettait une main entre leurs cuisses avec curiosité, comme on caresse un petit pain chaud avant de le croquer, mais délaissait vite son ouvrage et m'incitait plutôt à l'imiter, moi qui peinais tant à atteindre ce doux mystère que dissimulent les filles sous leurs robes. De temps à autre, il en embrassait une et, la poussant vers moi, disait, fier de sa trouvaille :*

*— Tiens, François, elle est pour toi.*

*J'héritais de ses conquêtes, les mains tendues et le cœur au supplice ; je goûtais la saveur de ses lèvres à celle d'une demoiselle consentante, fasciné par l'insolence de Jean et sa capacité à séduire jusqu'au caillou dans sa main, à lui commander de ricocher autant qu'il le souhaitait à la surface de l'eau.*

*Je n'étais pas seulement son ami, j'étais le prolongement de son ombre dans le lit du ruisseau où nous pêchions, le grain de sable dans ses cheveux mal peignés, l'épaule contre laquelle il s'appuyait par mollesse et provocation durant la messe, le complice consentant de ses tricheries et dont il recopiait les réponses dans son cahier d'école dès que nos professeurs tournaient le dos, l'oreiller étouffant ses sanglots lorsque son père le corrigeait de ses escapades nocturnes, usant la lanière d'une ceinture sur son dos. De ces instants où Jean abandonnait des larmes sur mon pull, je jouissais d'un bonheur coupable.*

*Confiné dans ma chambre, je ne songeais qu'à cela.*

*Autour de moi, on s'inquiéta de mon état, de mes regards perdus, anxieux. Ma mère crut que l'effroyable spectacle auquel j'avais assisté du haut du pigeonnier était la cause de ma perte d'appétit, ce qui était vrai. Une réalité d'une cruauté sans bornes me cernait de toutes parts.*

*Lorsque j'appris la mort de Jean, je ne trouvai pas un sanglot pour apaiser ma douleur et me refermai sur moi-même, causant plus de chagrin encore à ma mère par mon attitude. S'il n'y avait eu mon professeur de lettres et sa détermination à m'obtenir une bourse d'études pour partir à l'étranger, j'aurais été tenté d'en finir comme l'oncle Zéphyr qui se jeta du pont National un jour de crue, sans attendre la fin de la guerre.*

*Longtemps, je chercherais pareil amour, exclusif et violent, repoussant les aventures faciles, me mesurant souvent au plus fort, mettant en péril mes sentiments et celui de jeunes filles qui ne méritaient pas si vil châtement. Car mon amitié pour Jean s'était abîmée de colère et, à travers elles, je poursuivais mon insensée vengeance.*

*J'avais assisté au premier ravage de son infidélité lorsqu'il avait ri de moi avec ce caporal aux yeux clairs. Ce à quoi j'étais aveugle depuis notre rencontre, ce qui me fascinait chez Jean, je le découvris à cet instant dans cet élan de complicité, suspendu à l'arc de leurs sourires. Jean aimait les garçons comme j'aimais les filles. Mes sentiments en furent bouleversés. Éloigner Nikola de lui était une manière de lui signifier que je refusais l'idée que notre amitié puisse être faite de ce bois-là.*

*Quelque part, du haut de mes douze ans, j'avais jugé et condamné Jean à avaler mon poison, à endurer la punition et à contempler, impuissant, la mise à mort de ce soldat dont il s'était entiché d'un amour que je considérais alors contre nature.*

*J'ignore par quel miracle il me fut possible de me pardonner.*

*Comment je me suis octroyé le droit un jour d'être aimé.*

*Et par quelle perfidie ultime, quelle impudence du destin, il fallut que cet amour me soit donné par Clémence, la propre sœur de Jean.*

## QUATRE

Peut-être, en tenant la main d'Antoine, François aurait-il dû se séparer de lui-même, sentir ce souffle de jeunesse sur sa nuque, se souvenir de celle de ses fils et des chuchotements murmurés du passé. Il se contenta d'y mettre son portefeuille et de lui confier la chienne.

— Fais-lui faire un tour. Achète-toi ce que tu veux et rapporte-moi un café.

— Court ? Long ?

— Long. Sans sucre. Et aussi une bouteille d'eau. Je vais me reposer un peu en t'attendant.

La figure du vieil homme se crispait, endurant une peine dont il taisait l'ampleur. Antoine referma la portière.

Le coupé Volvo garé en épi derrière la station Total de l'aire de Salbris-la-Loge recevait l'ombre d'un cèdre penché sur son capot, répandant un parfum sec et boisé par la vitre entrouverte. Pour remplir le réservoir, Antoine avait bataillé avec le pistolet de la pompe à essence dont le système d'arrêt automatique s'enclenchait inopinément. Sa connaissance de l'anatomie de la Volvo ne valait pas encore celle de son grand-père. La rhétorique du moteur et ses grondements cajoleurs, la direction et ses caprices de jeune fille lorsqu'il s'agissait d'effectuer un demi-tour, et surtout sa grande fidélité à le servir depuis trente ans faisaient de cette voiture une compagne particulière dont François confiait rarement la conduite. Elle était arrivée des États-Unis en Italie dans les années quatre-vingt, et François l'avait achetée sur photos pour l'offrir à Clémence le jour de leur vingtième anniversaire de mariage. Mais la belle s'était laissé désirer. Grève des transports, carrossier en arrêt maladie, tempête de neige, il dut patienter six mois avant de prendre livraison du fameux modèle conduit par Roger Moore dans la série anglaise *Le Saint*. Et c'est un 14 juillet que le coupé Volvo fut livré. François revenait de son dernier déplacement au Liban. Découvrant ce qui devait être le cadeau de Clémence garé dans l'allée du jardin, la carrosserie bleu-gris et les sièges en cuir rouge, il avait compris que le retard de livraison n'était qu'un signe du destin, et que ce cadeau n'avait pas une femme pour destinataire mais bien un homme qui s'autorisait à reprendre goût à la vie : connaître le plaisir subtil de conduire ce véhicule adoucissait les trois dernières années de deuil vécues dans le supplice. Il n'avait pas eu besoin de s'en ouvrir à sa femme. Elle lui avait elle-même tendu les clés.

— Bon anniversaire, François.

D'un modèle plus récent que celui du feuilleton, sa P1800 possédait une boîte automatique et deux rétroviseurs latéraux – ce qui arrangeait bien Antoine. Étonnamment, la Suédoise se faisait au garçon, répondant docilement à ses ordres, s'amusant de cette prise en main juvénile ; comme lorsqu'il quittait l'autoroute pour une aire de repos et retardait le moment pour enfoncer la pédale de frein, distrait par des pensées vagabondes. François serrait les dents, mais le coupé gardait le cap, achevant sa course d'une arabesque en forme de révérence faite au parking.

Ce gamin tenait la route.

François regrettait de s'être laissé aller aux remords, peut-être aurait-il mieux valu qu'il se concentre sur son petit-fils plutôt que de s'étendre sur de pathétiques récits ; ce voyage n'était pas le bon. Il le menait à sa manière, suivant sa vision des choses, comme il avait toujours fait. Le voyage d'Antoine, celui qui allait vers ce que le vieil homme ne pouvait imaginer, était mille fois plus intrigant. Les tracas que ressentait son corps étaient à son image, le temps avait appauvri son cœur, et il portait un masque de tristesse, recroquevillé sur son amertume, imperméable à la légèreté. En son petit-fils, François aurait dû puiser de nouvelles graines.

— Moi, si j'apprenais que mon meilleur pote était gay, avait-il lâché après que son grand-père eut achevé son récit, ça ne changerait rien. J'éviterais de me balader en slip devant lui, c'est tout...

Malgré une apparence mollassonne, Antoine dégageait la vigueur d'un vent printanier. Le vieil homme goûtait sa manière décalée de respirer la vie tout en pertinence et bon sens.

— ... Franchement, papi, être gay, c'est cool. Toutes les filles veulent être ta copine. T'es moins emmerdé que si tu es black ou rebeu. Dans le métro, on voit rarement des flics contrôler un homo.

Trois cents kilomètres le séparaient maintenant de Paris, et François se promit d'inverser les choses, de ne plus jeter en travers du chemin cette pluie d'orage et de rancœur. Il avait passé son bac depuis belle lurette. Son devoir était d'aider Antoine, non l'inverse. À lui de le reconduire par un chemin paisible, de le guérir de sa propre mésestime. En dépit du mal logé dans son thorax, de ses muscles tendus dans une insoutenable rigidité, cette pensée lui fit du bien. Son sang suivit le flux serein de ses réflexions, et l'envie d'uriner poussa François à se redresser. Sa vessie se faisait douloureuse. Péniblement, il mit un pied hors de la voiture. Comprenant qu'il n'aurait pas la force de marcher jusqu'aux toilettes de la station-service, il s'appuya sur la portière, avança de quelques pas, jeta un coup d'œil à droite, à gauche, ne vit personne, et de trois doigts ouvrit la braguette de son pantalon. Le jet traversa l'air, arrosant l'herbe au pied du cèdre. Une sensation de vertige alla croissant jusqu'à ce qu'il eût terminé. Il vacilla, victime d'une chute de tension, agrippa la portière et se laissa retomber sur le siège. Un sifflement aigu assaillait ses oreilles. Les veines battaient de mécontentement. Le vieil homme replia sur ses jambes la couverture.

Il perdit alors le contrôle.

Les paupières alourdies, il fit la glissade vers un lieu sombre.

La crainte de ne jamais en revenir affleura un instant sa conscience. Mourir ainsi lui parut alors bien injuste.

La dernière chose que vit François ressembla à l'envol d'une mésange depuis la plus haute branche du cèdre.

Le gobelet de café lui brûlait les doigts. Tenant Dora en laisse, Antoine posa la boisson sur le capot et ouvrit la portière. À l'intérieur de la voiture, le visage tourné contre la vitre, son grand-père dormait. Dans la tranquillité du soir, au creux de cette parenthèse du jour et de la nuit, le vieil homme piquait un roupillon. De leur périple, papi était vanné. Plus inerte qu'un noyé, il émanait de lui une impression d'éternité. La chienne sous le bras, Antoine réfléchit à ce qu'il devait faire, un peu perdu, comme un enfant parvenu au seuil de sa maison dont il trouverait porte close. Le garçon ne prononça pas une parole afin de ne rien déranger du silence, referma doucement la portière et retourna au tumulte de la station-service, oubliant le gobelet de café sur le capot de la Volvo.

Il se trouva seul avec Dora, toujours curieuse de promener sa truffe au bas des rayonnages, agitant sa queue, panache de pacotille. Antoine était venu là un instant plus tôt en territoire conquis, armé du portefeuille de papi, vainqueur de toute tentation ; il pénétrait maintenant un domaine où personne ne viendrait à sa rencontre tant il perdait consistance, étranger à lui-même. La bataille qu'il se livrait pour ne pas entendre la litanie perverse des sirènes commença. Antoine avait beau inventer des détours, se réfugier au rayon des accessoires automobile, il savait son combat perdu. La sieste inopinée du grand-père le plaçait dans une situation délicate. Souscrire ou désobéir ? Une démangeaison agaçait sa nuque. Il ouvrit le portefeuille et compta les billets. La somme lui permettait de s'offrir le plus sophistiqué des téléphones portables vendus sans abonnement à la boutique. Antoine se contenta de retirer la carte téléphonique du portefeuille.

D'abord, ce fut la voix câline de Leslie qui répondit à son appel. Elle lui parla avec cette grâce innocente dont elle savait enrober ses paroles pour ne pas déstabiliser Antoine, déclencher la balise de stress.

— Pourquoi tu ne réponds pas sur ton portable, gros pâté ?

Entendre Leslie fut comme la caresse délicate du soleil à travers le feuillage de l'arbre. Depuis samedi, elle œuvrait à sa réputation, rassemblait autour de lui ses amis, envoyait des messages par fagots.

— On est tous avec toi. Personne n'est dupe de ce qu'elle dit ou écrit sur toi. Et tu as raison de ne pas lui répondre. C'est la meilleure chose à faire.

Elle désira savoir d'où Antoine lui téléphonait, si le grand-père avait vraiment fracassé son portable sur la route, et gloussa lorsqu'il lui raconta comment ce dernier lui avait sauvé la vie.

— Tu vois ? Je te l'avais dit. Ton papi, c'est James Bond !... Tu crois qu'il louerait ses services comme garde du corps ? Je vais justement à un concert vendredi soir...

Elle lui donna rendez-vous le lendemain au lycée pour un débriefing complet de son odyssee. Antoine raccrocha, omettant de lui dire qu'il n'y serait probablement pas, débarrassé des contraintes de l'élève, riche d'une liberté nouvelle – et du pognon qui l'attendait maintenant à l'arrivée. Papi lui avait lâché le morceau avant de sombrer dans les limbes. Le chèque qu'il s'appropriait à lui signer comportait six chiffres. Antoine lui avait demandé de répéter la somme, incrédule.

— Cent cinquante-deux mille euros, avait soupiré papi.

Depuis, Antoine réfléchissait à ce qu'il ferait de tous ces billets, ébauchait sa *wish list* :

- 1) aider ma mère à monter sa librairie
- 2) me payer un bon appareil photo et une guitare acoustique
- 3) faire le tour du monde
- 4) boire la meilleure vodka

À cet instant, Antoine perçut autour de lui l'air plus fluide et léger. Dans ce réconfort, il se crut capable de composer un autre numéro. Le combiné égrena plusieurs sonneries. Son regard se posa sur le tableau des indicatifs téléphoniques affiché près de l'appareil ; +93 pour l'Afghanistan, +27 pour l'Afrique du Sud, +213 pour l'Algérie. Toutes ces évasions possibles d'un seul assemblage de chiffres. Changer l'ordre des choses, et l'on se perdait en solitude au bout du fil, définitivement.

Cent cinquante-deux mille euros...

À la cinquième sonnerie, la voix de Sonia lui demandait de laisser un message sur sa boîte vocale. Antoine raccrocha.

Il tira sur la laisse et fit grimper Dora dans ses bras. Une chienne à mémère et un garçon haut perché dans des baskets aux lacets défaits, le duo détonna bientôt devant le rayon des boissons fraîches. Antoine prit un pack de six cannettes de Coca, effectua d'autres achats qu'il jugea indispensables – un paquet de mini-saucissons à la noisette, deux sandwichs au jambon, un sachet de chips, des chewing-gums et un adaptateur permettant de brancher son iPod directement sur l'autoradio à cassettes de la Volvo. Au moment de payer, le jeune homme ouvrit le portefeuille et retira deux billets qu'il présenta au caissier. En y remplaçant la monnaie, il aperçut une carte de donneur d'organes aussi usée que le cuir du portefeuille. Cette part intime de son grand-père qui se révélait à lui le troubla. Depuis toujours, papi vivait en harmonie avec la mort, se destinait même en offrande. Mais que pourrait-on puiser dans ce corps vieillissant qui permette de sauver une vie ? Quel chirurgien perdrait son temps à cela ? Triste décadence des molécules... La curiosité l'emporta sur la gêne, et Antoine explora bientôt les fentes du portefeuille, franchissant les limites d'un domaine privé : carte de crédit, pièce d'identité, permis de conduire, carte de Sécurité sociale et de mutuelle, bons de réduction Super U se tenaient serrés, compartimentés. Dans l'épaisseur de la poche à billets, il trouva une photo. Deux enfants, assis sur un muret. Il reconnut le plus jeune – son père –, l'autre était cet oncle qu'il n'avait jamais connu et dont on trouvait la photo sur le piano chez ses grands-parents, Philippe. Les deux garçons fixaient l'objectif. Si son père souriait, Philippe montrait une moue boudeuse sous une frange de cheveux noirs. La ressemblance le piqua au cœur. Les mêmes joues en guimauve, la paupière tombante et mélancolique, le jeune garçon aurait pu prétendre être le jumeau de cet oncle – ou celui de Paul McCartney à dix-neuf ans.

Antoine n'avait jamais fait le rapprochement.

Il remplaça le portefeuille dans sa poche et sortit, la capuche du sweat rabattue sur la tête.

Le crépuscule venait trop vite, enivrant l'azur d'un nuage de suie bleue tourbillonnante. Sur le capot de la voiture, le gobelet s'était renversé. Antoine se hâta de nettoyer la carrosserie à l'aide de Sopalin mis à disposition près des pompes à essence. Son ménage achevé, il décapsula une cannette et se désaltéra, observant Dora quadriller le gazon odorant de parfums obscènes abandonnés là par ses congénères.

Il frissonna.

Un vent froid balayait sa frange.

Régnait en lui une cacophonie d'interrogations.

Quel rôle son grand-père lui faisait-il jouer en réalité ?

De l'oncle, il ignorait tout, sinon qu'il était mort dans un accident de voiture bien avant sa naissance au début des années quatre-vingt. De cela non plus, le vieil homme ne parlait jamais. Antoine froissa la cannette de Coca qu'il venait de vider et la jeta dans la poubelle du parking. Il rejoignit la voiture, prit place sans bruit dans l'habitacle, rendit la chienne à son panier, fourra un joujou entre ses pattes et, constatant que son grand-père n'avait pas bougé, que rien ne semblait frémir sous la couverture, sa gorge se noua.

— Merde !... Papi ?

Avec hésitation, il approcha la main de la figure du passager tout en redoutant ce vers quoi son geste le portait.

Un souffle tiède sortit faiblement des narines, frôlant sa paume. Antoine se laissa choir dans le siège, nuque renversée, et de ce soulagement il fabriqua une bouée. À son tour, il ferma les yeux, emportant l'image d'un vieil homme fait de silences et de sombres gloires, de souvenirs enfouis et d'une vie déjà vécue. Un héros déchu.

*Lorsque le passé se dérobe, que l'on refuse de s'attarder sur les choses, alors l'oubli terrasse nos mémoires, et l'on condamne nos morts à errer dans les ombrages du destin.*

*Trois jours après la mutinerie, le sang effacé du pavé, les soldats croates redressés d'une main de fer, rien ne laissait imaginer qu'un massacre avait eu lieu dans la cité. La population reprit ses occupations dans le calme et l'effroi. Les habitants enfouirent en eux affliction et rancœur, faisant aveux d'impuissance.*

*Du côté allemand, l'évènement ne connut pas plus d'écho. Himmler se chargea bien vite d'étouffer l'affaire. Se vanter d'un pareil camouflet n'était pas le genre de la maison. La révolte fragilisait l'autorité de l'occupant et donnait aux Français une piètre opinion de cette armée. Mais le Reichsführer-SS avait cruellement besoin de ces musulmans pour combattre, aussi prit-il soin de valoriser le rôle que l'imam Halim Malkoc avait tenu durant la révolte. On lui accorda une récompense : promu au grade de capitaine, il reçut la Croix de fer. Himmler loua ses exploits au Führer, lequel se réjouit d'avoir eu raison : l'islam était bien la religion des guerriers, et il entendait que soient donnés aux imams les pleins pouvoirs ; ces guides n'étaient pas seulement religieux, ils étaient aussi politiques et mèneraient les soldats au combat.*

*On dénonça une poignée de Croates catholiques accusés d'avoir fomenté la mutinerie et l'on châtia les instigateurs. On proclama la loi martiale, on ordonna arrestations et fouilles des habitations. Les cafés furent contraints de baisser le rideau, et l'on interdit aux gendarmes d'exercer leur rôle en confisquant temporairement leurs armes. Sur la population, l'occupant rabattait un couvercle de terre afin de restaurer l'image d'une autorité inébranlable. Mais les SS se gardèrent bien de trouver des complices parmi les habitants ; personne ne devait apprendre qu'une mutinerie avait eu lieu à Villefranche et que les principaux officiers commandant à la division avaient été tués. Châtier la ville d'un feu de vengeance aurait attiré l'attention sur un évènement qu'il ne fallait pas ébruiter.*

*Ainsi Villefranche-de-Rouergue fut-il épargné par le III<sup>e</sup> Reich pour raison d'État. La culpabilité pour les uns et la peur du ridicule pour les autres figèrent le destin des Croates du 13<sup>e</sup> bataillon de la 13<sup>e</sup> division SS dans l'oubli.*

*Mais quelque chose allait naître de ce torrent de sang.*

*Dès que cessa la chasse à l'homme à nos portes, les familles juives quittèrent clandestinement la ville pour se réfugier à la campagne. La famille Kahn, venue d'Alençon en 1943, fut alertée par les gendarmes d'une arrestation prochaine. Les faux papiers fournis par l'instituteur avec la complicité du secrétaire de mairie permirent aux membres de cette famille de sortir du grenier où ils s'étaient jusqu'alors cachés.*

*Les Villefranchois se mobilisaient, découvrant la réalité de la guerre au seuil de leur maison. Ainsi que me l'expliqua mon professeur de philosophie et de lettres Monsieur Érignac, chacun prit conscience de la « communauté de la lutte », celle engagée par des hommes et des peuples d'origines bien différentes. Certains avaient répondu par la solidarité, hébergeant, habillant et conduisant hors la ville quelques rescapés du massacre. D'autres allaient, comme Jean, s'engager dans le combat contre l'occupant.*

*En novembre, Radio Londres fit part de l'évènement sur ses ondes, faisant de l'Aveyron le théâtre d'un conflit sanglant entre soldats allemands et croates, précisant que la victoire ne s'était jouée que dans la supériorité numérique des troupes allemandes.*

*En s'insurgeant contre leurs tortionnaires, les jeunes Croates avaient montré le chemin à suivre au peuple français, à tous les opprimés. Car les guerres se gagnent par le sacrifice et l'union de tous les hommes asservis.*

*Cette leçon me fut apprise par mon professeur. Elle me permit de trouver un sens à la mort de mon meilleur ami. Je n'eus de cesse d'en faire bon usage, de m'appliquer à vivre au service de ces combats en les faisant connaître par la voie des ondes ou par le truchement d'un article.*

*Et je me suis abîmé dans l'orgueil du travail accompli.*

*Car tout n'a pas été dit.*

*Auréolé de louanges, vulnérable aux enchantements du pouvoir, j'ai laissé venir à moi les fauteuils dorés où l'on m'a successivement poussé d'une rosette au revers du veston. Je déjeunais à la table de ministres, mon micro désertait le terrain. À tremper dans ce lustre superfétatoire, sans doute suis-je devenu aussi transparent au regard des autres que je le fus pour mes fils.*

*Résiste en moi le souvenir de Philippe qui frappe à la porte pendant mon sommeil et qui s'en va rejoindre son petit frère pour le consoler d'un mauvais rêve, laissant le père épouser encore sa cause, en décalage horaire.*

## CINQ

Flottaient autour de lui des sons étranges et synthétiques. Une pulsation sourde montait du sol. Il se concentra sur cette vibration. François reprenait possession de son corps, enseveli dans l'obscurité. À mi-chemin, une clarté pareille à l'aurore balaya son visage. En ce territoire vierge de toute pensée rationnelle, il entrouvrit les paupières. Près de lui, une silhouette se détachait de la nuit, ciselée d'un halo rougeoyant. Il remua les lèvres.

— ... Philippe ?

La nuit s'éclaira soudain des phares d'un véhicule roulant sur l'autre voie, et le conducteur apparut plus grand encore, l'ovale de ses joues se précisa. Une voix l'interpella, transperçant l'espace comme du fond d'un rêve.

— Papi ? Ça va ?

Antoine tournait vers lui sa face pouponne. François avait cru un instant avoir franchi la frontière qui sépare les vivants des morts. Le vieil homme en fut déconcerté. On lui accordait donc un sursis pour mener à terme son voyage. Une autre de ces farces amères venait de se jouer.

— Où est-ce qu'on est ? bredouilla-t-il.

Quelque chose glissa de la couverture, un petit appareil relié à l'autoradio.

— On vient de passer Dourdan. Fais gaffe à mon iPod, s'te plaît...

Le vieil homme comprit qu'il était revenu des décombres du passé sans permission, surprenant son petit-fils en plein concert. Antoine se pencha pour ramasser l'objet et régla le son plus bas. Le coupé Volvo fendait la route, l'aiguille du compteur affleurant la zone rouge du cadran. François constata que le pare-brise se remplissait crescendo du hayon arrière d'un camion.

— Tu roules trop vite.

— Je suis à cent dix.

— Ralentis, gamin.

Le jeune homme soupira, relâcha la pédale. Ils n'étaient plus qu'à une soixantaine de kilomètres de Paris. François jeta un coup d'œil à sa montre : 21 h 31. Il avait dormi presque quatre heures, et la soif lui brûlait la gorge. Il palpa son thorax, inspira profondément.

— Tu te sens mieux ? questionna Antoine.

Le vieil homme hocha la tête, réclama à boire. On lui indiqua du pouce la banquette arrière : le pack de cannettes servait de repose-tête à Dora.

— Pas d'eau ?

— Désolé.

Le Coca était à peine frais ; François but lentement, appréciant chaque gorgée de ce concentré de sucre et de caféine, avec la sensation d'avoir passé une nuit blanche. Il s'en revenait chez lui par un chemin inhabituel sous un ciel éteint, un jeune gaillard pour le veiller.

— Comment tu as fait pour les péages ? se renseigna-t-il.

Antoine désigna la Carte bleue dans le vide-poches. Les justificatifs dépassaient du portefeuille.

— J'ai aussi dépensé trente euros pour acheter des bricoles. Tu as faim ?

— Un peu.

Un sandwich sous Cellophane atterrit sur les genoux du vieil homme. De pain mou et de jambon fadasse, il fit un festin. Dehors, une brume grise nimbait la cime des arbres assoupis. Peu à peu, il reprenait pied. Un motif musical de nappes évanescentes se répétait *ad libitum* dans l'habitacle.

— C'est quoi, la musique que tu écoutes ? s'intéressa-t-il.

— La B.O. d'un film, *Drive*.

— Ah. Et qu'est-ce que raconte le film ?

— L'histoire d'un type qui conduit des gangsters dans Los Angeles en écoutant de la musique pop électro et qui foire tout parce qu'il tombe amoureux d'une fille.

— ... C'est assez hypnotique, non ?

— Ouais, ça colle bien avec la route, je trouve.

— Ça me rappelle un album de Vangelis...

— Vangelis ? C'est pas le groupe qui a composé la musique de *Blade Runner* ?

— Vangelis, c'est le nom d'un musicien, pas d'un groupe.

Dans les replis de sa moustache, François retenait un sourire. Son petit-fils et lui n'habitaient pas les mêmes lieux, mais la conjonction était possible.

— On va bifurquer sur l'A 86 dans une trentaine de kilomètres, annonça-t-il. À moins que t'aies envie de voir la tour Eiffel...

Antoine bâilla, signifiant son impatience de parvenir à destination. François proposa de reprendre le volant, ce que le jeune homme refusa tout net.

— Parle-moi plutôt. Ça me tiendra éveillé.

— De quoi veux-tu qu'on parle ?

Antoine leva le menton en plissant le nez tel un navigateur cherchant la courbure du vent.

— La photo dans ton portefeuille...

François fit craquer sa nuque en lui infligeant quelques torsions. L'idée que son petit-fils ait fouillé dans ses affaires l'incommodait. De la même manière, il avait toujours détesté que ses assistantes ouvrent son courrier.

— Oh, fit-il d'un ton neutre, Philippe et Marc...

— Je lui ressemble vachement, à mon oncle.

Antoine courbait le dos. François ne sut dire si cette position traduisait une fatigue de la conduite ou bien un embarras. Certainement les deux. Le halo de lumière dans lequel baignait l'intérieur de la Volvo peignait son visage d'un vert crayeux. Le jeune homme attendait qu'on lui souffle des confidences.

— C'est vrai, reconnut François. Philippe et toi, vous avez quelques points communs. Et cela ne concerne pas seulement l'aspect physique.

— Dis-moi lesquels.

Le vieil homme retira la couverture de ses jambes et, consciencieusement, la roula.

— Un certain goût pour la marginalité, le repli sur soi, le même désintérêt des études, une perception désabusée de l'avenir et de la société...

— C'est comme ça que tu me vois ?

— Si je suis dans l'erreur, tant mieux.

Le souvenir de Philippe flottait dans l'air avec ce sentiment de gâchis auquel instantanément François l'associait.

— Papa m'a dit qu'il était mort dans un accident de la route, reprit Antoine.

François déposa la couverture sur la banquette, donnant au passage une caresse à la chienne. Puis il redressa le dossier de son siège, faisant couiner le mécanisme.

— Après la mort de Jean, soupira-t-il, je me suis juré de ne plus jamais contraindre la destinée d'un être cher, à commencer par mes enfants. J'ai élevé mes fils en leur autorisant toutes les libertés possibles.

— Tu les laissais faire ce qu'ils voulaient ?

— Mon fils aîné, auquel tu ressembles tellement, aura délibérément foutu sa vie en l'air, assena-t-il. Et je n'ai rien fait pour l'en empêcher. Au contraire. Je lui ai facilité la tâche.

— Comment ça ? fit Antoine, piqué par la curiosité.

Son grand-père se pencha sur l'autoradio et baissa encore d'un cran la musique.

— Philippe avait redoublé deux fois et ne fichait toujours rien au lycée. Je lui ai proposé de réfléchir à ce qu'il envisageait de faire de sa vie. Il m'a parlé d'un projet de bar-billard qu'il voulait ouvrir sur la côte d'Azur avec un copain. J'ai trouvé son idée formidable.

— Si j'annonçais ça à mon père, il me ferait plutôt la gueule, observa Antoine.

— Je ne l'ai pas seulement encouragé, précisa le vieil homme. J'ai contracté un prêt pour financer son business.

Un sifflement admiratif fit dresser les oreilles de Dora. Harponné par l'éclairage sporadique de l'autoroute, le petit-fils écarquillait les yeux à la manière d'un hibou. François poursuivit. Il était ce joueur qui se surprend par son audace à découvrir les cartes qu'il sait mauvaises.

— Aux premiers beaux jours, Philippe m'a appelé. Il avait besoin d'une moto pour ses déplacements en ville. Il lui fallait une avance en attendant que l'affaire prospère. J'ai procédé au virement sans discuter.

— Trop cool !

Le vieil homme se perdait dans une forêt d'amertume. Il s'éclaircit la voix.

— C'est arrivé il y a trente ans, presque jour pour jour. Un soir, j'étais resté travailler tard au journal. Ma secrétaire m'a passé une communication de la gendarmerie de Sainte-Maxime. Philippe venait de se tuer à moto.

François baissa la tête comme si une averse frappait son visage.

— ... C'est arrivé comment ? demanda Antoine après un silence.

— Refus de priorité. Il roulait trop vite. Il avait bu et consommé de la drogue.

La voiture l'avait pris de plein fouet.

Un choc si violent que le casque de l'oncle avait été arraché.

Le lendemain, papi démissionnait de son poste de rédacteur en chef à *Matin Magazine*. La veille, il travaillait encore sur le numéro spécial que le journal consacrait à Bowie. Voilà pourquoi il s'était rappelé la date de sortie de l'album *Let's Dance*.

Le grand-père poursuivit son récit, une troublante immobilité dans le regard : son premier réflexe avait été de quitter Paris pour les bords de Marne, de vendre l'appartement du IX<sup>e</sup> dans lequel le souvenir de son fils aîné était trop prégnant.

— Il fallait tenir bon pour Marc. Du jour au lendemain, j'appliquais l'inverse de ma méthode et refusais à mon autre fils toute fantaisie. Quand il m'annonça qu'il voulait lâcher lui aussi les études pour devenir alpiniste, je l'ai collé en pension. On l'a changé trois fois d'établissement. Il multipliait les fugues... Un soir, en faisant le mur, il est mal tombé et s'est bousillé un genou. J'ignore par quel miracle il a eu son bac. Marc avait l'âme d'un aventurier, j'en ai fait un vendeur de climatiseurs dans le 9-3.

Durant les derniers kilomètres qui les séparaient de Chelles, Antoine lutta contre l'engourdissement du sommeil et cette impression d'écoeurement dont il lui fut bien difficile de savoir quelle part, de ce qu'il avait bu et mangé ou de cette longue promenade forcée dans l'Aveyron, de toutes ces morts égrenées, en était la cause.

Le coupé Volvo quitta l'autoroute pour entrer dans Noisy-le-Grand. L'environnement urbain familier repoussa les grâces champêtres traversées depuis deux jours. Puis ce fut le franchissement du pont de Neuilly-sur-Marne, l'avenue Jean-Jaurès longeant le parc de la Haute Île, la rue de Gournay et les quais de bord de Marne, le cours d'eau scintillant sous l'éclairage public des berges.

La leçon était donnée.

Son grand-père actionna l'ouverture automatique du portail.

— On en a fini, je crois, soupira-t-il.

Antoine acquiesça d'un mouvement sec de la tête. Rien ne pressait à présent. Dans l'allée, le gravier craquait sous les pneus comme des biscottes. La maison se révéla dans la lumière des phares, blottie au creux de la nuit, presque austère. Dora fut la première dehors. Gambadant en tous sens, elle reprenait possession de son domaine. Le jeune homme coupa le contact, s'étira. De biais, un bras par-dessus le dossier du siège, le grand-père le couvait du regard. Dans la pénombre, ses traits paraissaient étonnamment doux.

— Alors ? fit-il.

— Alors quoi ?

— C'est le moment de te décider. Que choisis-tu ? Ton bac ou l'argent ?

— C'est bon, papi, laisse tomber.

Le sourcil gauche du vieil homme se leva, perplexe.

— Écoute, enchaîna Antoine, j'ai compris pourquoi tu m'as fait ta proposition vendredi : les cent cinquante-deux mille euros, c'est l'équivalent du montant du prêt.

— De quoi tu parles ?

Antoine s'ouvrit à son grand-père comme on se confie à quelqu'un dont on sait ne pouvoir jamais être aimé, le cœur barricadé.

— La somme que tu as donnée à mon oncle pour qu'il ouvre son affaire. Tu veux savoir si je suis comme lui. Si je vais faire les mêmes erreurs, me droguer, foutre ma vie en l'air. Parce que c'est ça, la finalité de ton raisonnement : si j'accepte la thune, c'est que je suis forcément un blaireau.

Les mains constellées de taches brunes tressaillirent, faisant bruire le cuir du siège.

— Il ne s'agit pas de cela, démentit le vieil homme.

— De toute façon, après ta grande leçon de morale, tous ces jeunes Croates sacrifiés qui n'ont jamais connu le plaisir de jouer à la Play, et ton pote gay qui a donné sa vie pour la France tandis que j'ai risqué la tienne à cause d'un pauvre bouffon d'ivrogne sur une aire d'autoroute, je ne vois pas pourquoi tu me filerais du fric. J'ai juste été assez naïf pour le croire.

La main amputée se posa sur le bras d'Antoine.

— Je ne fais jamais de fausses promesses, dit le grand-père d'une voix ferme. Si cela peut te tranquilliser, dès l'instant où je t'ai proposé ce marché, je savais que ta décision serait de prendre l'argent.

Le jeune homme ouvrit la portière d'un geste brusque. Un pied sur le gravier, il passa une main dans ses cheveux, un coude appuyé sur le volant. De cette nuit déployée sur le jardin, de ce ciel d'une limpidité troublante ensemencé d'étoiles, il emplit ses poumons, cherchant une logique à son tourment.

— Alors, c'est quoi ce chiffre zarbi ? lança-t-il. Pourquoi cent cinquante-deux mille et pas cent cinquante ?

La réponse acheva de le déstabiliser.

— C'est la part du montant de mon assurance vie qui te reviendra à ma mort. Au-delà, tu serais obligé de payer des droits de succession.

Antoine avala sa salive. Il doutait de sa compréhension des événements. Quelque chose le menaçait, un tumulte intérieur, grouillant, macabre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi je toucherais ton assurance vie et pas mamie et mon père ?

— Clémence est à l'abri financièrement. Quant à Marc, il héritera de la maison et de tous nos biens.

Le garçon baissa les yeux, confus.

— J'en reviens pas qu'on parle de tout ça... C'est glauque !

— Mais non, ça fait aussi partie de la vie que de penser à la mort.

À ce moment précis, Antoine aurait donné n'importe quoi pour disparaître. Découvrir sur Facebook une photo de lui à poil ne l'aurait pas ébranlé à ce point.

— Elle rôde autour de moi depuis trop longtemps, poursuivit son grand-père d'un ton égal. À chaque instant, je me demande si cette bouffée d'air que je respire sera la dernière. Chaque nuit, je m'endors sans savoir si le lendemain je serai encore capable de bouger mes bras et mes jambes, capable d'embrasser Clémence... Voir mes amis tomber les uns après les autres dans la tombe, devenir impotents ou séniles est un supplice. Il n'y a plus rien à construire ici pour moi.

Le vieil homme prit la main d'Antoine.

— ... Je sais comment faire pour que cela ait l'air d'un accident. Je veux décider de ma mort. Et je souhaite qu'elle soit utile à quelqu'un.

Malgré l'épuisement, malgré le vent froid qui s'engouffrait dans le véhicule, sa voix ne fléchit pas lorsqu'il acheva :

— C'est là mon souhait et ma promesse, Antoine.

**Se perpétuer**

*On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté.*

Louis-Ferdinand Céline,  
*Voyage au bout de la nuit*

*Jamais nous n'avons cru au désespoir. Et de ce refus vint à naître notre raison de vivre, de nous aimer, de procréer.*

*Clémence passa sa scolarité à l'institution Sainte-Jeanne-d'Arc, portant le deuil de son frère sur son visage chiffon. Mais une simple fleur cueillie au bord du chemin pouvait soudain l'éclairer d'un sourire aussi pur que l'eau d'un ruisseau. Frêle et mal fichue avec sa scoliose, elle était celle qui courait le plus vite, et d'une force inattendue vous poussait des deux mains dans les ronces si vous persistiez à l'asticoter.*

*La fin de la guerre nous éloigna l'un de l'autre.*

*Le 11 mai 1945, Clémence regagna son village lorrain ravagé par la guerre. Les maisons étaient vides, éventrées par les bombes, inhabitables. Sans perdre courage, la famille Godart se mit au travail pour reconstruire, semer, remettre les bêtes aux champs. Hébergés provisoirement par un couple de cheminots qui n'avait pas été expulsé, Clémence et ses parents connurent une autre époque difficile où le pain se partageait en silence.*

*En 1950, madame Godart tomba malade : une méningite tuberculeuse l'emporta en quelques semaines. La petite sœur de Jean qui se rêvait aviatrice depuis qu'elle avait vu planer au-dessus de sa tête les avions allemands perdit l'habitude de guetter dans le ciel le moindre appareil. Le dos plus fragilisé encore par le labeur quotidien, sur les conseils du médecin, il fut décidé que la jeune fille devait pratiquer la danse classique. On l'envoya donc à Metz par le train chaque semaine chez une demoiselle professeure de maintien. Son certificat d'études en poche, Clémence embaucha à l'âge de seize ans comme couturière dans une usine à Mirecourt. L'habileté de ses doigts lui valut d'être affectée à un atelier où l'on pratiquait le travail délicat de dentelle aux fuseaux. De ces volutes de fils de soie vint à éclore son avenir, et la capitale de s'offrir à elle en d'inouïes perspectives.*

*Clémence fut recrutée deux ans plus tard à la maison de couture Pascaud, spécialisée dans le costume de scène. L'année de ses dix-neuf ans, en 1953, un jeune couturier racheta la maison. Ce dernier présenta sa première collection haute couture avec succès, et l'on commença à murmurer le nom de Pierre Cardin dans les rédactions des magazines de mode. Un jour où Clémence prenait une pause dans la cour de l'atelier, le couturier l'aperçut, cigarette au bec, un tablier bleu clair à larges poches noué au-dessus des hanches. Avec son allure filiforme et ses cheveux courts, gracieuse garçonne, Clémence correspondait à ce qu'il avait en tête : une femme nouvelle, capable de toutes les audaces, et pour laquelle il ferait descendre la mode dans la rue. Il sortit l'ouvrière de l'atelier et en fit l'un des mannequins fétiches de sa première collection de prêt-à-porter.*

*J'écrivais souvent à Clémence et je demandais de ses nouvelles, craignant que le chagrin ne ternisse l'émeraude de ses yeux. Mes lettres lui parvinrent bientôt du bout du monde. Ma première visite au retour d'Algérie fut pour elle. Je ne la trouvai pas dans le jardin de sa maison raccommodée où son père me reçut avec émotion. Je ne la découvris que quelques mois plus tard, en mars 1958, au milieu*

*des pages mode d'un numéro de Paris-Match, magazine où je venais d'être embauché. Clémence posait, un étrange chapeau cloche sur la tête ; son regard était resté le même, empreint d'une émouvante clarté. Je l'ai épousée trois mois plus tard. Nous n'avions que trop tardé à nous aimer.*

*Clémence fit de moi un homme capable de se réchauffer dans l'abandon de l'amour, elle me donna la force d'être à la hauteur de ce corps que je portais jusqu'alors comme un poids mort, de m'enorgueillir de mon apparence. Elle accepta que j'étreigne le souvenir de son frère en embrassant sa peau, que je jouisse de ses éclats de rire comme de ceux de mon défunt camarade. Elle me poussa avec cette détermination que je lui connaissais enfant à partir là où j'aspirais à exercer mon métier, sur des terrains de conflits et de ruines, au grand regret de mes enfants.*

*À la naissance de Philippe, elle mettrait un terme à une carrière prometteuse, non sans avoir profité de sa réussite pour passer son brevet de pilote. L'entendre hurler en plein vol cette victoire aux nuages comme l'on crierait pour rivaliser avec le fracas d'un train qui passe sur un pont fut un de mes plus stupéfiants souvenirs.*

*La mort de Philippe effacerait la joie des jours qui nous avaient faits et unis, et l'automne devint pour nous la seule saison, éclairant de son voile les limites de nos vies.*

*Chacun puisa dans ses occupations de quoi chasser la tristesse extrême qui menaçait d'étouffer notre deuxième fils. Notre amour fondit comme une caresse au soleil, et le temps de s'étirer jusqu'à ce que la tendresse nous fige l'un et l'autre dans une cohabitation irréparable où, parfois, j'invitais le mensonge, rapportant un parfum de femme sur ma peau.*

*Bientôt, nous ne connaîtrions plus qu'une issue, entre les deuils d'hier et les amours à venir de notre descendance – notre consolation.*

Une vieille dame se tenait au bout du quai, immobile, cherchant du regard quelqu'un à travers la foule. Les passagers s'écartaient devant elle sans lui prêter attention, comme l'eau d'un ruisseau se divise autour d'une pierre, frôlant parfois l'une de ses épaules, sa valise. Un sourire inquiet de petite fille figeait les traits de son visage ; elle hésitait encore à sortir le téléphone portable de son sac à main pour appeler au secours. Triomphant du flot de voyageurs, son mari apparut enfin, pâle, la casquette mal ajustée, Dora serrée sous la veste.

— J'ai cru que tu m'avais oubliée, soupira Clémence.

Ses lèvres touchèrent celles de François, qu'elle trouva rugueuses et tièdes. Il s'excusa de son retard, essoufflé par une marche forcée. Il était parti trop tard. Engluée dans la circulation, la voiture chauffait tant qu'il avait dû se résoudre à l'abandonner et terminer le chemin en taxi. Mais la plupart des chauffeurs refusaient de charger un client avec un chien.

— Pourquoi tu n'as pas pris ma voiture ? La Volvo n'est pas sûre, tu le sais bien.

Pour couper court à la conversation, il ouvrit les bras, et Dora se jeta joyeusement dans ceux de sa maîtresse. Dans la clarté du hall de gare, Clémence recevait les coups de langue fiévreux d'un toutou tandis que François demeurait impassible, à l'orée de ces retrouvailles. Elle en ressentit un pincement au cœur.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

— On dirait que tu n'es pas heureux de me revoir.

— Mais si, se força-t-il à sourire. Tu as fait bon voyage ?

— Couci-couça. Qu'est-ce que tu as au front ?

— Ce n'est rien.

— Tu t'es blessé ?

— Donne-moi ta valise.

Il tira sur la poignée du bagage ; Clémence glissa une main sous son autre bras.

— Allons-y, souffla-t-elle. Moi aussi j'ai hâte de rentrer à la maison.

— Encore faut-il trouver un taxi qui accepte de nous conduire jusqu'à Chelles...

Les roulettes entamèrent leur petit raffut, grelottant sur le sol irrégulier. Clémence dut accélérer la cadence. François fuyait tel un vaisseau pressé de quitter la rive. Si elle lui avait pris la main et non le bras, elle aurait senti sa peau froide comme un verrou.

Retrouver les bords de Marne lui procura cette sensation mitigée de satisfaction et de regret. Une souche encombrait l'allée devant la maison, confirmant à Clémence que son mari s'était encore livré à son jeu favori : dépasser la dose d'effort prescrite par le toubib.

— C'est le prunier ? demanda-t-elle.

François hocha la tête.

— Tu l’as sorti de terre tout seul ?

— Oh ! Ça n’a pas été très difficile.

— Pour sûr.

Clémence n’en croyait pas un mot.

— Le jardinier viendra dans la semaine débarrasser la souche, ponctua son mari en montant le perron avec la valise.

Rien n’avait changé en sa demeure.

Tout était propre et rangé, et dans chaque pièce les rideaux étaient soigneusement disposés de chaque côté des fenêtres ; preuves qu’Isabelle, la femme de ménage, était venue dans la matinée. La vaisselle était rangée dans les placards de la cuisine et un bouquet de roses du jardin fraîchement coupées trônait dans un vase sur la table. Une attention que François avait toujours pour Clémence ; honorer son épouse à chacun de ses retours d’une brassée de fleurs. Le bouquet, cependant, constitué d’un assemblage de tiges inégales et de boutons irréguliers, présentait cet aspect crispé de ceux que l’on vend dans les supermarchés. Le pourpre des roses embrasa le souvenir d’un lourd tissu de velours dont on couvre parfois les cercueils. Clémence posa une main contre sa gorge. Elle avait besoin de boire un grand verre d’eau et d’enfiler ses chaussons. Le vide effronté du Frigidaire la confirma dans l’idée qu’ici, en son absence, un bonhomme errait dans une solitude inappropriée à ce monde.

— Il aurait pu jeter les œufs. La date est dépassée de sept jours, songea-t-elle tout haut.

Ils dînèrent tôt. La nuit enveloppa le jardin comme une ombre montre le poing. La maison redevenait ce lieu familier de replis où les jours se lèvent puis s’évanouissent sans que Clémence ait le temps d’en récolter profit. Elle avait toujours tant à faire dans cette demeure. Assez pour ne pas accabler François de questions inutiles. Regarder en lui revenait à voir le soir qui tombe. Aussi, Clémence s’agitait beaucoup. De cette retraite active, elle réjouissait ses instants. François, lui, avait perdu le goût des autres. Lorsque Clémence lui tendait son manteau pour qu’il l’accompagne à une exposition ou une conférence à deux pas de chez eux, il levait son fameux sourcil et retournait à la lecture de ses livres dans son bureau, laissant sa femme cultiver seule ses plaisirs. Lorsque l’été il s’allongeait sous le cerisier, pensif, écoutant ce qui de la nature parle ou murmure, François évoquait pour elle ce dormeur du val, insensible désormais au discours des vivants. Le prendre dans ses bras revenait à serrer contre soi un chardon bleu. Les échappées de Clémence en cure étaient un moyen de le retrouver plus attentif et affectueux, de lui redonner l’appétit d’une étreinte.

Mais l’embellie ne durait guère.

Elle qui avait tellement à lui raconter encore de son séjour... Clémence endurait déjà l’étrange apathie de François, ce tendre détachement qu’il affectait, et promena seule Dora au crépuscule sur les berges infestées de moucheron.

— Est-ce que j’ai reçu du courrier ? demanda-t-elle à son retour, remarquant une pile de prospectus empilés sur le sol dans l’entrée.

François travaillait alors dans son bureau, le nez éclairé d’une lampe en laiton et opaline dont le rectangle vert se reflétait dans ses lunettes.

— Je l’ai posé sur le guéridon dans la chambre, dit-il.

Clémence attendait une lettre. Demain, peut-être ?

— Bon. Je vais me coucher. Et toi ?

— Je voudrais encore classer quelques photos.

Elle demeura indécise sur le seuil du bureau, espérant qu’il relèverait la tête, éteindrait sa lampe et la suivrait. Il n’en fit rien.

— Bien. Alors bonne nuit.

— Bonne nuit, ma chérie.

En montant l'escalier qui menait à leur chambre, Clémence se souvint de ce défi qu'elle s'était lancé, gamine : celui de se marier un jour avec le meilleur ami de son frère aîné, comme un pied de nez à son rang de naissance. La petite sœur s'était vouée à cela jusqu'à l'amour fou, rêvant nuit et jour de François, fabriquant de lui sa propre icône tout en enroulant des rubans à ses doigts à la manière d'un serment que l'on fait à soi-même. Il n'avait pas été le premier auquel elle s'était offerte, mais il était le seul avec lequel, en cet instant où communiaient leurs corps et leurs esprits, elle avait éprouvé le sentiment d'un triomphe.

Sous la houle indécise du destin, le trophée de Clémence s'était terni, et elle se reprochait souvent de n'avoir su aimer François que par orgueil. Si elle ne s'était pas joué ainsi la comédie, Clémence ne se serait pas laissé prendre au diktat des apparences et aurait depuis longtemps pris ses cliques et ses claques, abandonnant son homme à ses démons noirs.

Le lierre avait tressé des couronnes au muret ceinturant le cimetière. François était allé à pied, empruntant RER puis métro, privé de sa belle Suédoise dont le radiateur appelait impérativement des soins. Une rafale de vent gonfla son trench-coat d'impatience et manqua d'emporter sa casquette.

Le parfum entêtant des lis emplissait la chapelle du crématorium où s'engouffrèrent personnalités politiques et journalistes ; parmi eux, François identifia d'anciens collaborateurs, hommes et femmes, blottis dans un frêle recueillement. De cette communauté de bouches muettes montait un silence que le maître de cérémonie brisa d'une voix insipide, faisant de cette oraison funèbre une piètre émission. Tous furent contraints de l'entendre. À ces visages dévoués à la contemplation du cercueil, à cette boîte si petite devant la foule, à ces sanglots étouffés dans un mouchoir, à ces figures ternies d'une lassitude analogue, François se sentit étranger, comme en exil. Il n'était plus de ce monde. Seulement le référent décrépité d'une époque où l'on partait en commando « faire du son », équipé de piles en pagaille, de cordons à rallonge et de casques gros comme ceux d'un pilote d'hélicoptère ; une époque où l'on accrochait à son cou des discours de ministres sur bande magnétique, coupant, collant des amorces bleues. Depuis son arrivée, les regards ne faisaient que frôler le directeur caduc ; résolument, François Valent relevait d'hier et de la transparence.

Somme toute, c'est bien ainsi qu'il l'entendait.

Sa place était avec Daniel Garonne ; la cérémonie consistait en une répétition de ses propres obsèques. Seul changerait le visage de la veuve. Il présenta ses condoléances à cette dernière ainsi qu'à ses enfants, lesquels, réfugiés dans un puits de larmes, semblaient s'être égarés en d'autres lieux. Il s'éclipsa le premier, refermant son trench-coat où perlait la pluie.

Durant le trajet retour en RER, François s'enfonça en lui-même, assis dans une position inconfortable, lissant les pointes de sa moustache d'un geste machinal. Il regarda défiler à travers la vitre le paysage maussade de la banlieue, capharnaüm de câbles électriques, de végétation sauvage et d'inscriptions laissées par quelques tribus urbaines fâchées de ne pas accrocher leurs noms ailleurs qu'aux palissades ou aux murs crevassés. La pluie cessa un peu avant la gare de Chelles-Gournay. Il regagna sa maison sans hâte, salué par des aboiements de molosses aux portails des pavillons et le pépiement d'oiseaux qui enchantaient les berges de la Marne de leurs plumages colorés.

Dimanche soir, ces piafs réjouissants, François les aurait bien appelés au secours tant il ployait sous les regrets. Antoine se tenait alors devant lui, accroché à son sac, furieux et magnifique.

— Mais c'est quoi, cette idée morbide, papi ? Comment tu peux imaginer une seconde que j'accepte un truc pareil ? Je ne veux pas que tu meures, moi ! Je ne veux pas de ton fric à ce prix-là !

De cette colère amie, pleine de lucidité, le vieil homme avait enduré les paroles.

— Ton marché, il est malhonnête. Depuis le début, tu me prends pour quelqu'un d'autre. Un *no life*. Mais je ne suis pas un zombie, moi, je ne vais pas te bouffer le cœur ! Je joue avec des personnages

virtuels et ça me plaît, c'est vrai, mais c'est juste pour le fun. Alors que toi, tu manipules les gens, pour de vrai. Le frère de mamie, mon oncle, mon père, et maintenant moi...

Il s'était éloigné de quelques pas avant de revenir ponctuer son discours d'une voix brisée :

— À propos, ce que tu as dit tout à l'heure sur mon père, qu'il avait raté sa vie, eh ben, c'est faux. Monter une entreprise de chauffage industriel, c'est pas si mal. Il a des salariés dans sa boîte. Il fait vivre leurs familles. On n'est peut-être pas en phase en ce moment, mais je trouve qu'il a plutôt bien réussi dans la vie... Et s'il a raté mon éducation, c'est peut-être qu'il a manqué d'un bon modèle, non ?

Le garçon s'était enfoui dans la nuit, résolu à disparaître. Longtemps, le vieil homme avait guetté son pas dans le froid avant de regagner sa maison. François n'avait atteint le sommeil qu'à l'aube, abîmé par la fatigue. Réveillé à 9 heures par la femme de ménage, il s'était douché et habillé à la hâte avant d'aller chercher Clémence gare de Lyon.

Quai des Mariniers, à hauteur du pont préféré des cyclistes et joggeurs, il fit une halte, embrassa du regard le paysage : dans ce miroir immobile de l'eau, l'autre rive lui semblait toujours plus paisible et rassurante sous son manteau de feuillage. Puis, il remonta le quai jusqu'à chez lui. Surmonté d'une grille en fer forgé, le mur d'enceinte de la propriété perdait de sa matière et penchait sur le chemin, indiquant par sa fragilité que rien ne résistait au temps, pas même la pierre de taille ou le ciment. François avait redressé plusieurs barreaux des grilles dont la rouille brisait sans peine les pointes en as de pique et renforcé le tout d'un grillage pour limiter les dégâts. Sa pension de retraite ne permettait pas de financer un ravalement. La maison et la Volvo étaient les seuls biens qu'il possédait, l'une et l'autre étant condamnées à se dégrader au fil du temps, à la manière de leur propriétaire.

François poussa le portillon. Une berline de société stationnait dans l'allée, noire comme la souche qui trônait là depuis mardi dernier dans l'attente d'être fixée sur son sort. François reconnut la voiture de Marc et pressa le pas. Cette visite inopinée l'inquiéta. Dimanche, Antoine l'avait quitté un peu avant 23 heures. Aurait-il fait une mauvaise rencontre en rejoignant la gare du RER ? Le soir, la ville enfouissait ses humeurs derrière les volets clos, aveugle aux remous d'une jeunesse marginale en errance dans les rues...

Clémence l'attendait, debout sur le perron. Revenue de sa cure miraculeuse, elle avait redonné à leur demeure un peu de chaleur en y répandant le son du piano dès l'aurore, et Dora ne cessait de la fêter, bondissant à ses côtés, comme montée sur ressorts, jusqu'à donner le vertige à sa maîtresse. Vêtue d'un pantalon beige clair assorti à un pull en mohair, Clémence montrait au jardin son visage ridé et légèrement poudré qui gardait pour lui le secret de ses parures. Cependant, et d'une manière parfaitement insolite, aucun sourire ne réjouissait sa figure. Lorsqu'il discerna derrière son épouse la présence de Marc, François se raidit. Son fils portait le même costume gris que le maître de cérémonie du crématorium.

— Marc ? Qu'est-ce que tu fais là ? Antoine va bien ? s'inquiéta-t-il.

Son fils répondit d'une question.

— Qu'est-ce qui t'a pris de partir avec lui dans l'Aveyron ?

Marc fulminait. L'adolescent n'était pas retourné au lycée depuis trois jours. Il avait débarqué chez sa mère dimanche soir très déprimé et, cette nuit, il s'était retrouvé aux urgences de Montfermeil.

— Antoine a tenté de mutiler sa main droite avec un couteau de cuisine. Ça te rappelle peut-être quelqu'un, non ?

La terreur que François avait connue en empoignant le manche du couteau avant de l'abattre sur ses doigts, le cri aigu de la douleur et son ivresse remontèrent du passé. Il resta cloué en bas des marches.

— Est-ce qu'il est gravement blessé ?

— Mon abruti de fils s'est raté. Mais il a une belle entaille entre deux doigts.

— Pourquoi est-ce qu'il a fait ça ? soupira le vieil homme.

— À toi de me le dire. Qu'est-ce que tu lui as mis dans la tête ?

— Mais rien...

François ôta sa casquette, bouleversé. Marc remarqua la cicatrice à son front.

— Il paraît que tu t'es battu ?

Le regard que le fils posa sur son père s'imprégnait de méfiance et de curiosité. Son visage diaphane copiait celui de sa mère ; des cheveux poivre et sel couvraient jusqu'à sa nuque. Derrière une allure d'adulte rangé pointait encore l'adolescent insoumis.

— ... D'après Antoine, tu aurais balancé son téléphone sur l'autoroute et tu l'aurais aussi poussé à boire.

— Je lui ai enseigné quelques notions d'œnologie, corrigea son père.

— Tu parles ! Qu'est-ce que vous avez fichu tous les deux ?

François observa le dessin du gravier sur le sol, y imprima l'empreinte de ses chaussures.

— Ton fils ne va pas bien, Marc.

Sans entrer dans les détails, il résuma leur brève épopée, pourquoi et comment il avait décidé de déconnecter le garçon de son petit monde virtuel et de l'emmener sur les traces de son propre passé. Mais il s'était vite aperçu qu'Antoine n'aspirait qu'à une chose, précipiter son avenir vers une activité concrète. Marc extirpa un téléphone portable de la poche intérieure de sa veste, y jeta un vague coup d'œil et le remit à sa place.

— ... Que les choses soient claires, papa : l'avenir de mon fils, ses études, c'est son problème, pas le tien, assena-t-il.

— Antoine est intelligent. Ce serait dommage qu'il échoue au bac.

Marc descendit les marches qui le séparaient de son père avec cette raideur du genou droit qui l'obligerait un jour à s'appuyer sur une canne.

— Tant pis pour lui ! lança-t-il. Il n'a qu'à bosser. S'il veut foutre sa vie en l'air, c'est son problème... De toute façon, il va y retourner en cours, à coups de pied au cul.

Marc contrôlait mal sa nervosité. Ses épaules tressautaient, et les mots venaient à lui, incisifs.

— Au fait, c'est quoi cette histoire d'assurance vie ? Il paraît que tu veux mourir, maintenant ? Maman est au courant, j'espère ?

François leva les yeux sur Clémence, pris en faute. En haut du perron, son épouse adoptait cette fixité d'une plante en pot espérant la timide apparition d'un rayon de soleil.

— Parce qu'il n'y a pas cinq minutes, poursuivait le fils, elle tombait des nues quand je lui ai répété ce que tu as dit à Antoine. Que rien ni personne ne t'attachait plus à la vie. C'est gentil pour nous. Merci papa.

— Je n'ai pas dit cela en ces termes.

La mâchoire de Marc se crispa. Il desserra son nœud de cravate, la tête légèrement inclinée.

— Mais si, tu l'as dit, et tu as raison, souffla-t-il. C'est ainsi. On ne compte pas. Est-ce qu'on a jamais compté, d'ailleurs ?

— Écoute, Marc...

— Tu veux mourir ? Alors, vas-y ! Fais ce que tu as à faire. Voilà des années que tu ne penses qu'à ça. Depuis l'accident de Philippe ! Tu crois que maman et moi on n'a pas compris où tu voulais en venir avec ton numéro d'envoyé spécial, tes reportages en pleins conflits ?... Ton micro, tu le trempais dans le sang avec l'espoir de te prendre une balle et de mourir en héros.

— Arrête ça, s'il te plaît.

Marc approcha son visage de celui de son père, inversant le courant d'autorité. Une cravate à rayures rose et bordeaux tranchait sur sa chemise bleue avec ostentation.

— Il y aura des couronnes de laurier sur ton cercueil le jour de ton enterrement mais je ne serai pas là, murmura-t-il. Parce que ça fait longtemps que, pour moi, tu es parti.

Dora choisit cet instant pour montrer sa truffe et renifler la mauvaise humeur ambiante. Elle y répondit par un jappement sec. François ne cilla pas. Il regarda son fils s'engouffrer dans la berline aux vitres teintées et lui lancer avant de claquer la portière :

— Et surtout ne te mêle plus des affaires d'Antoine !

Le portail se referma en silence.

Un jour viendrait le temps de l'espérance, où ceux que l'on aime pardonnent nos défaillances. Mais François ne serait plus là pour se repaître du spectacle.

Marc avait vu clair en lui.

Le vieil homme courba le dos en montant l'escalier de pierre. Il lui tardait à présent de lui donner satisfaction, de se libérer de ce tourbillon de la vie sans embellie ni devise ; en un mot, de déguerpir.

Le soleil arpentait les buissons fleuris du parc. Sur le perron, Clémence n'avait pas bougé, statufiée par la violence de l'échange auquel elle venait d'assister.

— Alors comme ça, tu m'appelais d'un magasin de bricolage ? lâcha-t-elle enfin. Et tu comptais m'en parler quand, de ton pèlerinage à Villefranche ?

Parvenu à sa hauteur, il ne put soutenir son regard.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas que tu te fasses du souci pour moi.

— C'est avec Marc que tu aurais dû faire ce voyage, le sermonna-t-elle. Il ne t'en a rien dit mais il est surtout furieux après toi à cause de cela.

François passa près d'elle sans la frôler, incapable d'apaiser ses propres remords. Elle attendit qu'il retire ses chaussures et son vêtement de pluie dans le vestibule pour le rejoindre, poings sur les hanches. Sa poitrine se souleva, ramenant des souvenirs de mensonges et de trahisons dont, avec patience, elle avait effacé la trace.

— ... Je croyais que c'était fini, tout ça. Franchement, est-ce qu'on a encore l'âge de se faire des cachotteries ?

Elle approcha une main du visage de François et, doucement, la posa sur sa joue gauche. Puis, de cette façon qu'elle avait de cueillir les roses sans blesser la tige, elle lui dit ce qu'elle n'avait de cesse de lui répéter depuis toujours :

— Tu es vivant, François. Tu es vivant.

Il ne l'avait que trop malmenée, soufflant sans qu'il le sache qu'elle devait se méfier de lui. Et dans cette affirmation, il entendit comme un regret, un encouragement dont elle n'aurait pas conscience.

— Que comptes-tu faire à présent pour Antoine ? demanda-t-elle.

Le vieil homme enfila sa tenue de jardinage et ses bottes. Il avait rendez-vous avec une souche.

Il travailla jusqu'à ce que le gazon se couvre d'ombres frémissantes, débitant à la hache le tronc du prunier en une multitude de rondins. Brûlant de sueur, son épiderme était constellé de moucheron importuns. Lorsque la soif se faisait sentir, il approchait sa bouche du robinet fiché dans le mur, là où se fixait le tuyau d'arrosage, et retournait à son ouvrage. Les fleurs du pommier avaient le rouge aux joues, et le lilas traînait sa mélancolie avec l'arrogance d'une femme fatale. Le soleil effleura la glycine, et le jardin se transforma bientôt en tombeau de verdure, dégageant des effluves désagréables de pied-de-griffon, cette fleur émouvante de délicatesse à l'odeur fétide, et qui, obstinément, se resème, amenée par les oiseaux. Le vieil homme s'attelait à la tâche avec la virulence de l'éternité. Il était las d'emmerder le monde avec ses états d'âme. Il avait failli dans sa mission de sauvetage, déstabilisé Antoine de ses récits moroses et mis son âme sur le gril. Il avait brisé le dernier lien qui le reliait à Marc. Tout cela méritait réparation. Il en crevait déjà, de cette animosité envers lui-même, de la graine poussée en lui et qui toujours flétrissait l'amour qu'il portait aux autres, gâtait ses intentions, faisant de lui un satyre, un bon à rien, un époux infidèle et sans joie. Il était temps d'en finir, d'abattre d'un bon coup de hache ce corps, de l'inviter à passer de l'autre côté. Retirer la clé de contact et la jeter loin dans les roseaux. Vers 19 heures, Clémence passa la tête par la fenêtre du salon.

— Tu viens dîner ? lança-t-elle.

— Non. Je n'ai pas faim.

La souche rapetissa, se démultiplia, l'effort finit par engourdir le jardinier jusqu'à sa perception du vent sur sa peau, et il ne lui fut plus possible de faire le moindre mouvement sans souffrir le martyre. Les doigts écorchés, les articulations en feu, François pliait les genoux, le dos arrondi sur la brouette comblée de bûches. Son cœur, lui, ne lâchait pas l'affaire, porté par il ne savait quelle opiniâtreté. Le ciel étendait son drap mauve de dentelle, et Clémence avait cessé de venir prendre de ses nouvelles depuis leur dernier échange.

C'est en allant chercher la clé de la cave où il mettait le bois à sécher pour l'hiver qu'il sentit la mort se réveiller. Par le truchement des jappements continus de la chienne. Il appela Clémence d'une voix fourbue, s'étonnant de ne pas trouver la clé suspendue à son crochet dans le vestibule. Parvenu à la cuisine, le vieil homme trembla devant sa découverte. La pièce était meurtrie d'un tableau grotesque : éclaboussée de potage, la chienne dansait la gigue autour de sa maîtresse atablée. Les bras de Clémence étaient disposés de chaque côté de son assiette, mais sa tête avait basculé dedans. François se précipita pour la relever, allongea son épouse sur le sol, nettoya son visage congestionné et tenta de la ranimer. Mais la peau qu'il touchait était froide, comme la soupe. De terre mêlée de sueur et de larmes, il couvrit la face d'un pantin désarticulé, une femme sans vie.

Slender : Mouais, tu t’y attends pas mais bon vite fait

Stairs : Bonne ambiance mais ça va

Amnesia : Il fait un peu peur ce jeu

Outlast : SHIT IN MY FUCKING PANTS DUDE ! Mate la bande annonce. Gros kiff ! Encore deux mois de patience. Fuck !

Le post de Robin sur Facebook lui mit l’eau à la bouche. Antoine replaça l’iPhone tout neuf dans sa poche. Ne sachant que faire de ses mains, il les croisa sur la blouse noire dont la coiffeuse l’avait affublé.

— Et elle est morte comme ça ta grand-mère, d’un coup ? s’intéressait-elle.

— Bah, oui, s’excusa presque Antoine. Elle a fait une embolie pulmonaire foudroyante. Elle s’est étouffée, en fait.

— Je ne pensais pas qu’on pouvait mourir si vite d’une embolie...

De la cérémonie, Antoine n’avait retenu qu’une image : celle de son grand-père raccourci de vingt centimètres sous le poids du chagrin. Le vieil homme qu’il croyait de granit s’effritait grain après grain. Le départ de mamie avait été plus vertigineux qu’un personnage de jeu virtuel désintégré en plein combat. Personne n’avait trouvé un sens à cela. La vie était faite d’écroulements, et rien ne durait au-delà de cette course insensée.

— C’est arrivé à la mère d’un de mes potes, reprit Antoine. Elle s’est levée de table pour aller ouvrir la porte et faire sortir le chat... et *boum* ! elle est tombée raide.

— Elle était âgée, sa mère ?

— La quarantaine.

Entre l’index et l’auriculaire droit, un bourrelet rosé se formait maintenant à la surface de la peau. Antoine passa un doigt sur la cicatrice, retenant un frisson. La douleur fantôme pouvait surgir à tout instant et le frapper de son poinçon. Cette nuit-là, dans sa chambre, il avait cherché dans la soudaineté de sa décision une réponse à ce sentiment terrible de perte qui le terrassait depuis son retour chez sa mère. Se trancher deux doigts lui paraissait alors la meilleure chose à faire pour réveiller sa conscience, réapprendre la grammaire de la vie, se souhaiter une carrière de prestige, comme papi. Mais il n’avait pas eu sa bravoure.

Il releva les yeux, fronça les sourcils devant la masse de cheveux qui s’amoncèrent sur ses épaules et ses cuisses. Des mèches blondes recourbées au coin des joues, la jolie coiffeuse s’en donnait à cœur joie avec ses tifs.

— Ça va leur faire du bien. Ils en avaient besoin.

Antoine aimait sa bouche. Et les plis aux commissures des lèvres quand elle souriait à son reflet dans le miroir.

— Vingt euros, s’il te plaît Antoine.

Il régla au comptoir avec l'argent liquide que contenait son portefeuille, laissa un pourboire dans la tirelire de Jessica en souhaitant qu'elle s'offre vite une autre minijupe aussi sexy et traversa l'avenue pour se rendre à l'auto-école prendre sa dernière leçon. Dans trois jours, il passait son permis. L'argent fleurissait dans ses paumes et traçait une autre route, fertile et généreuse.

Vers midi, il prit le bus pour Chelles et marcha jusqu'aux bords de Marne. Depuis le décès de mamie, il rendait visite à son grand-père pour lui tenir compagnie, promener avec lui la chienne, faire les courses, ou préparer le repas. Ils s'occupaient à trier son bric-à-brac, à répertorier tout ce que le journaliste avait accumulé dans sa cave et aussi au grenier. Antoine voulait tout écouter, et papi ne se faisait pas prier. Parfois, les plus vieilles bandes magnétiques tournaient au vinaigre, et les têtes de lecture de l'antique Nagra du grand-père s'encrassaient de souvenirs radiophoniques périmés. Mais ça fonctionnait plutôt bien, entre eux. Antoine tenait papi par la main, meurtrissures contre meurtrissures. Ils avaient prévu d'autres voyages, s'échangeaient des livres et songeaient même à retaper ensemble le muret à la truelle et au mortier – dès que François aurait repris de sa vigueur. Le décès de Clémence était comme une porte refermée sur sa propre mort inaccomplie, une sentence impropre. Il avait plongé dans le désordre, s'était sédentarisé, à l'image de sa vie soudain ravagée. Le docteur Préau s'en était inquiété, et Marc de le veiller jusqu'à ce qu'Antoine, à sa grande surprise, lui propose de prendre le relais.

— Je veux m'occuper de papi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a tenu sa promesse.

Lorsqu'il avait découvert la somme sur son compte en banque, Antoine s'était livré à une danse exaltée autour de son lit avant de débouler dans le salon pour enlacer sa mère et sa demi-sœur puis les embrasser, éclatant en sanglots. Le grand-père avait versé sur le compte du petit-fils une partie du montant de l'assurance vie contractée pour Clémence, l'autre partie étant destinée à une association caritative locale dont la défunte s'occupait.

Soixante-dix mille euros.

Le jeune homme sonna au portillon. Des arômes de rose et de citron montaient des massifs fleuris que la maison protégeait du soleil. Un instant plus tard, accueilli par les jappements coquets de Dora, il trouva son grand-père assis dans la cuisine en chemisette et slip de bain, trempant sa moustache dans une tasse de Nescafé. Le contre-jour sculptait sa maigreur. Il releva la tête et dévisagea son petit-fils.

— Alors, ça y est ? Tu t'es rasé le poil ?

Antoine passa une main dans ses cheveux, penaud.

— C'est ma copine. Elle n'aimait pas trop ma frange... Je t'ai rapporté le bouquin dont je t'ai parlé. De son sac à dos, il retira un livre de poche qu'il posa sur la table.

— Terry Pratchett, *Le Peuple du Tapis*.

— Connais pas.

— C'est mon roman culte, avec *Candide* de Voltaire.

Le vieil homme hochait la tête.

— Eh bien, on va lire ça.

La chaise grinça sur le carrelage. Le grand-père se releva, ouvrit la porte qui donnait sur l'arrière du jardin et la piscine. Un courant d'air chaud balaya la pièce.

— Une petite baignade, ça te dirait ? proposait-il, soulevant le sourcil gauche.

Le jeune garçon ôta ses vêtements et pénétra en slip dans l'eau froide du bassin où le grand-père traçait déjà son sillon sur le dos, soufflant par la bouche.

Ils se séchèrent sous le soleil au milieu du terrain de tennis, se promettant d'en redresser le grillage. L'été récompensait de sa chaleur des mois de printemps chagrins ; le bleu des hortensias rafraîchissait

l'ombre du cerisier dont les fruits infléchissaient de leur poids chaque branche. Gambadant, le museau alerte, Dora donnait la chasse à un papillon jaune. Antoine inspira une grande bouffée d'air. Au bac, il s'était planté en maths et en philo mais, n'ayant que huit points à rattraper, il s'en était finalement sorti à l'oral. Il ferait sa rentrée à Paris-8, section langues et cultures étrangères, la seule fac où on l'acceptait en dépit d'un dossier scolaire bohème. Antoine avait engagé une partie de son argent dans la librairie-salon de thé de sa mère et, sous cette nouvelle casquette d'investisseur bachelier, entretenait des rapports apaisés avec son père. Il donnait également un coup de main à la librairie depuis l'ouverture. Bientôt, quand plus personne n'aurait besoin de lui ici, il entamerait un tour du monde avec la somme qu'il gardait de côté. Mais ce secret, seul papi le partageait.

— Un jour, quelqu'un m'a dit : « Le malheur, c'est comme une brassée de fleurs qui te tombe dessus », sourit Antoine en étirant les bras.

— ... « Tu peux choisir d'en faire une couronne mortuaire ou bien un bouquet qui fleurira la table d'un banquet pour le mariage de tes petits-enfants », compléta le vieil homme.

— Tu veux toujours mourir ?

— Plus que jamais. Mais je reste pour tenir compagnie à la chienne, ajouta-t-il, tapotant la cuisse de son petit-fils. Clémence n'aurait pas apprécié que j'abandonne Dora.

— Papa a dit que tu mettais la maison en vente.

— J'y songe, oui.

— Faut pas. Je l'aime bien moi, cette maison. En plus, on peut faire des sacrées fêtes dedans. Et il y a la piscine.

Le grand-père rajusta un panama défraîchi sur sa tête.

— Parle-moi de ta nouvelle copine.

— Julie ? Elle est cool. Elle travaille à la librairie avec maman. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés. Elle est en première année de BTS hôtellerie-restauration. Elle adore la pâtisserie et fait des cupcakes super bons. Elle donne aussi des cours de cuisine, si ça t'intéresse.

— Montre-moi une photo, que je voie à quoi elle ressemble, d'abord.

Antoine retira de son short son iPhone et, prenant soin de ne pas le lâcher, orienta l'écran vers son grand-père.

Blonde, nez mutin, rigolote et naturelle.

Le grand-père hochait la tête.

— Tu t'améliores, constata-t-il. Et cette autre fille qui te harcelait, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Sonia ? Ça va. On s'est expliqués.

Des tâtonnements sentimentaux de son petit-fils, de ses premiers faux pas, de ses gloires débutantes, le vieil homme sembla satisfait. Il croisa les doigts sur son torse nu, étendit les jambes sur la chaise longue. Antoine l'imita. Un avion traversa le ciel en silence, tirant son fil blanc vapoureux par la queue. L'instant s'inscrivit dans la mémoire des deux hommes tel un murmure consolant. Bientôt reviendraient l'automne et ses gelées blanches.

— Tu l'amènes quand, ta pâtissière ?

Ils passèrent le reste de l'après-midi sous un parasol, à classer des papiers et répondre au courrier que le vieil homme avait négligé d'ouvrir ces trois derniers mois, reléguant précieusement toute correspondance adressée à Clémence dans un carton. Antoine avait branché son iPod pour canaliser l'ennui. Papi retenait sa respiration par à-coups, concentré sur la besogne.

— Qu'est-ce que tu écoutes ?

— L'album *The Dark Side of the Moon*.

— Les Pink Floyd ? C'est de la musique de vieux, ricana-t-il.

Parmi les lettres en vrac sur la table de jardin, une enveloppe en papier kraft sur laquelle grimpaient une coccinelle attira l'attention d'Antoine. Postée le lundi 20 avril de Vittoncourt, en Moselle, elle était sans doute parvenue après le décès de sa destinataire puisque personne ne l'avait encore ouverte.

— Vittoncourt... C'est pas là qu'est née mamie ? interrogea-t-il, retirant de ses oreilles les écouteurs de son iPod.

— Si, et c'est là-bas qu'elle repose.

Le jeune homme fit glisser l'enveloppe sur la table. Son grand-père s'en saisit, ajusta ses lunettes, chassa la coccinelle d'un coup de pouce, inséra la pointe d'un coupe-papier dans la pliure du rabat et la décacheta. À l'intérieur se trouvait une autre enveloppe accompagnée d'un courrier émanant des archives municipales de Villefranche-de-Rouergue. Le responsable du service y expliquait avoir récemment retrouvé ce document à la faveur d'un legs de l'association franco-croate de Midi-Pyrénées. Le vieil homme leva les yeux sur son petit-fils, interloqué.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un témoignage. Un témoignage recueilli par Claude Gaillard.

— Tu le connais ? C'est qui ?

— Le jeune résistant avec lequel Jean avait sympathisé.

— Ça parle de mon grand-oncle ?

— Il semblerait...

Le vieil homme déplia le document d'une main hésitante et entama sa lecture, accompagné du chant des merles et du frémissement des cyprès.

Des larmes brouillèrent bientôt sa vue.

Quelqu'un avait écrit là une autre histoire.

Différente de la sienne.

Une tragédie heureuse.

*Dans la lettre, Claude Gaillard faisait part d'un récit recueilli auprès d'un des membres de la Résistance en Aveyron. Le jeune maquisard était un des Croates réchappés de la révolte, au parcours rocambolesque.*

*Réserviste de l'armée régulière de son pays, Nikola Lisica avait intégré la 13<sup>e</sup> division SS en juillet 1943. Il était alors entendu que le gouvernement croate destinait cette division à la défense de la Croatie. À l'époque, Nikola croyait encore qu'il irait en Allemagne pour y être entraîné et revenir combattre sur sa terre natale. Très vite, il sut qu'il serait envoyé sur le front de l'Ouest, en France ou ailleurs, arraché à sa patrie pour mener un combat impropre. Convoyé dans des wagons à bestiaux, ballotté d'un camp à l'autre, de Zagreb à Dresde, nourri de café noir, de pain et de margarine, il reçut bientôt un uniforme SS et intégra son unité de pontonniers, composée de jeunes garçons yougoslaves, bosniaques, slovènes et croates, musulmans pour la plupart. Les officiers et sous-officiers en charge du commandement étaient allemands de souche. Aucun d'entre eux ne parlait la langue maternelle des recrues, et tous n'avaient que mépris envers ces jeunes hommes dont ils ne partageaient ni les coutumes ni les convictions religieuses.*

*Au camp de Wildflecken, les jeunes pontonniers eurent à subir un entraînement quotidien, intense et brutal. Les soldats transportaient de lourds bateaux et construisaient des ponts flottants sur l'Elbe. Le soir, de retour au camp, en dépit de l'épuisement physique, il leur fallait chanter. Nikola paya plusieurs fois son manque d'allégresse de quelques heures d'exercices supplémentaires.*

*Le 6 septembre, un des derniers convois s'ébranla pour la France. Le train traversa des villes allemandes ravagées par les bombes alliées. À la gare de Munich, les soldats furent contraints de descendre des wagons et de marcher une dizaine de kilomètres afin de rejoindre un autre quai d'embarquement. Bien après le passage de la frontière, ils croisèrent plusieurs trains qui ramenaient des Italiens désarmés vers leur pays, le regard plongé dans une nuit fatale. Le 8 septembre, Nikola arrivait à Villefranche-de-Rouergue. Le sentiment d'être un soldat de peu, empruntant un chemin de ruines et de cendres pour y être crucifié, lui enserra le cœur. Sa rencontre avec deux jeunes commis chez l'épicier où son adjudant l'avait envoyé allait transformer ce sentiment de perte en leur d'espoir. Il en restituait ainsi les faits dans son récit :*

*« Tandis que deux soldats attendaient à l'extérieur de l'échoppe, j'ai échangé quelques mots avec le plus âgé des garçons dont le regard vif attira aussitôt ma sympathie. L'autre demanda à l'épicière s'il pouvait m'offrir un morceau de pain et du saucisson. Bien qu'affamé, j'ai refusé le saucisson, auquel ma religion m'interdit de toucher. Puis, après les avoir salués et remerciés, j'ai rejoint mon cantonnement, le cœur réchauffé de ce bref échange. »*

*Nikola allait revoir Jean et lui confier qu'un projet de mutinerie grondait au sein de son unité. Il craignait qu'un drame ne survienne tantôt : la division était déjà signalée pour son indiscipline et son mauvais esprit, des désertions se faisaient de plus en plus fréquentes. Nikola ne souhaitait qu'une chose : fuir. Jean allait l'y aider – avec ma complicité.*

À l'heure convenue, Nikola se rendit au point de rendez-vous au pont National. Sa déception fut grande de ne pas voir Jean mais « ce garçon maigrelet qui m'avait gentiment offert du pain ». La maladie ayant contraint son jeune ami français à s'aliter, un changement de plan s'imposait : demeurer en ville le temps qu'il se rétablisse ou fuir seul, au risque de ne jamais revoir Jean. Nikola décida de rester.

Quelques heures plus tard, la mutinerie éclatait, éclairant la nuit du feu sanglant des mitraillettes.

Nikola se retrouva dans la cour du collège au milieu d'une centaine de soldats apeurés, redoutant de connaître leur sort. Le lieutenant Halim Malkoc, l'imam du bataillon, apparut alors, en nage, essoufflé comme s'il réchappait de la mort. Il grimpa sur une chaise et, au nom du Prophète, exhorta ses frères musulmans à venir en aide aux Allemands afin de réinstaurer l'ordre dans la ville et à se soumettre à leur commandement. Pétrifié, Nikola savait ce que cachait un tel discours : tôt ou tard, ils paieraient l'affront de cette révolte dont ils n'étaient que l'instrument. On les torturerait, on les renverrait dans des camps en Allemagne où tous périraient de faim et de sévices. Profitant de la bousculade à la fin du discours, il tenta sa chance et obliqua vers la réserve des denrées alimentaires dont il possédait un double des clés. Par une porte dérobée, il quitta l'enceinte du collège, tenant dans sa poche une grenade dont il était résolu à se servir contre lui-même s'il devait être pris.

Aux quatre coins de la ville, les fusillades se multipliaient. Place des Pères, Nikola manqua de renverser un aveugle défiguré, aussi perdu que lui. Rue Marcellin-Fabre, il évita de justesse une patrouille arrivant d'une rue adjacente. Parvenu au carrefour du boulevard Haute-Guyenne et de l'avenue Étienne-Soulié, il dut rebrousser chemin. Jamais il n'atteindrait le pigeonnier : de toutes parts, jaillissaient des SS en armes, tirant à vue sur ses camarades. L'un d'eux tomba à quelques mètres de lui, arrêtant les battements de son cœur. Il reprit sa course dans les ruelles, poussa la première porte qui ne fût pas fermée et s'engouffra dans l'escalier. Nikola trouva refuge dans un grenier vidé par ses propriétaires, sans doute par crainte qu'il ne prenne feu en cas de bombardement. Il se faufila sous une poutre, s'allongea sur le dos et serra dans ses mains la grenade, tâchant de refréner l'étreinte de l'effroi.

Ce grenier appartenait à un bourrelier, lequel, entendant du bruit au-dessus de sa tête, monta voir quel genre de souris se tenait là. Cet homme bourru et brave lui vint en aide. Avec la complicité de sa sœur, il lui apporta nourriture, vin et réconfort, le tenant caché plusieurs jours dans son atelier encombré de sangles et de licols, dissimulé derrière des piles de boîtes à graisse, préparations d'huile de pied de bœuf, pots de teinture et de vernis. La difficulté fut grande de trouver des habits civils à sa taille car il était aussi mince que long. Fin septembre, les Allemands ayant déserté la ville, le bourrelier fourra une carte de la région dans sa poche et lui remit une besace contenant boussole, tabac et casse-croûte. Il indiqua de l'index quelle direction suivre pour rejoindre une ferme à une vingtaine de kilomètres et serra le soldat contre son tablier.

Nikola marcha dans Villefranche sans attirer l'attention des gendarmes, dissimulant sa barbe mal taillée sous le col de sa veste. Puis ce fut une route de campagne qu'il suivit de longues heures sans savoir qu'il déviait de la trajectoire prévue. Il se perdit dans une nuit de pleine lune, au milieu des bois où il erra sans repères. À la lisière d'une forêt, vers 4 heures du matin, il parvint à une remise à bois où il s'endormit aussitôt, transi de froid et de fatigue. À l'aube, le propriétaire le réveilla du bout de son fusil de chasse. D'un abord méfiant, il comprit que le jeune homme, sans arme ni papiers, était un déserteur. Il le conduisit chez un fermier, lequel l'hébergea à la condition qu'il travaille pour lui. Labeur pénible, certes, de l'aube au crépuscule, mais récompensé par l'enseignement du français dont Nikola apprenait l'usage à l'heure des repas, tendant l'oreille aux propos de ses hôtes. Dans sa chambre empuantie des odeurs de la porcherie, le jeune musulman pensait à sa mère, son père, sa sœur, au bonheur de retrouver bientôt son pays, et à ce garçon français dont il apprenait la langue.

*Nikola fut bientôt transféré à Montpellier avec un chargement de charcuterie et récupéré par le chef de l'interrégional FTP <sup>1</sup> . Confié au groupe de Millau, on l'embarqua sur le quai de la gare d'où il rejoignit Aguessac à bicyclette. Dans la nuit du 26 octobre, guidé par un camarade, il gagna à pied la bergerie de Camrouch, non loin de la commune de Verrières. Ils étaient quatre dans cette bergerie et constituèrent le maquis des Lacs. Mais ce dernier, attaqué par les gendarmes, dut se disperser, et ses membres rejoignirent d'autres unités. C'est ainsi que Nikola rallia le maquis d'Ols en février 44, et se retrouva, après bien des péripéties, à une poignée de kilomètres de Villefranche. Parmi ses nouveaux frères d'armes, il fut heureux de revoir des soldats croates, réchappés comme lui du 13<sup>e</sup> bataillon ; tous avaient fui devant les chenillettes Waffen-SS de Rodez.*

*Nikola fit d'autres retrouvailles, inespérées, celles d'un jeune garçon dont il n'avait jamais oublié le regard : Jean. Ensemble, ils combattaient les nazis à Gelles et à Carmaux où, le 14 juillet 1944, l'un et l'autre seraient arrêtés puis fusillés.*

<sup>1</sup>. Les Francs-tireurs et partisans français (FTP), également appelés Francs-tireurs et partisans (FTP), est le nom du mouvement de résistance créé à la fin de 1941 par la direction du Parti communiste français.

Dans le récit dactylographié, le terme « amitié » effaçait ce complot de l'amour que la guerre et ses foudres n'avaient su contrarier. Mais François devinait que, de ces quelques mois vécus dans la fraternité du maquis, de leur passion secrète, Nikola et Jean avaient été glorieux.

Son intervention égoïste n'avait que retardé l'échéance de leur amour. De ceci absous, désormais, le 14 juillet, sous une pluie d'étincelles, dans le tumulte d'explosifs et de fumées rougeoyantes d'une fête nationale, le jour de sa naissance ne célébrerait ni remords ni deuil mais bien une victoire.

Et quelle victoire.

Plus tard, lorsque le petit-fils aurait déserté la maison, le silence paisible du soir clôturé le jardin et les chauves-souris donné la chasse aux insectes sur les rives embrumées de la Marne, une libellule pénétrerait par la fenêtre du bureau. De ses ailes enfumées, elle visiterait ce royaume aux parfums de vieux papiers, fait de breloques accumulées sur des étagères, précieuses amulettes, de rayonnages gorgés de livres, d'albums photo et d'ouvrages historiques. Après en avoir fait l'inventaire, d'une pirouette, elle se rapprocherait du vieil l'homme penché sur un bureau, de ses cheveux blancs dont elle envierait la douceur. L'intrépide frôlerait l'ampoule de la lampe, reportant son ombre furtive sur un cahier. Distrait par le chant de ses ailes, François suspendrait son travail un court instant avant d'écrire au stylo-plume les dernières lignes du récit qui reflleurissait sa vie.

*À celui qui résiste et frappe sous mes pieds, enseveli sous les pierres, celui dont je croyais devoir porter la croix, je voudrais tendre la main et, enfin délivré, désapprendre le destin, m'enhardir de ce passé, comme la bête domptée s'abreuve à mes doigts.*

*Puisse ce printemps durer éternellement.*

*À mes enfants et mes petits-enfants,  
Chelles, juillet 2013.*

*François Valent*

L'écriture de ce roman est nourrie des nombreux témoignages de ceux qui ont connu les événements ici relatés. Qu'ils soient tous remerciés d'avoir laissé une trace écrite de leur passé pour nous et les générations futures.

Que soient également chaleureusement remerciés pour leur aide Luc Tournemire (responsable des archives municipales de Villefranche-de-Rouergue), Patrick Brugel (directeur des affaires culturelles de Villefranche-de-Rouergue), disparu tragiquement et auquel ce roman est dédié. Merci encore à Antoine de m'avoir inspiré Antoine, à Adèle et Françoise Brélivet-Iscache pour leurs conseils et leur expertise, à Nathalie Mauret, Bernard-Éric Simper et Gérald Aubert (mes premiers précieux lecteurs), à Arnaud Hofmarcher, Céline Thoulouze et Denis Bourgeois, et à Marie-Astrid Voillemot qui possède une superbe Volvo P1800 blanche.

Ce roman n'aurait jamais vu le jour sans mon mari, féru d'histoire et de ses secrets, qui porta à ma connaissance le drame de ce bataillon SS révolté dans l'Aveyron. Son souhait était de voir cette histoire portée à la connaissance de tous, mon bonheur est d'avoir exaucé son vœu. Un grand merci à François Laurent et Marie-Christine Conchon qui ont permis sa réalisation.

La musique du livre :

Les partitions des films de Denis Dercourt signées Jérôme Lemonier m'ont accompagnée dès le début de l'écriture : *La Chair de ma chair*, *La Tourneuse de pages*, *Demain dès l'aube*, *Pour ton anniversaire*. Elles m'ont enveloppée de leur climat mélancolique, délicat et mystérieux, et se sont imposées comme une évidence. D'autres compositeurs français de talent m'ont inspirée sur cette route ténébreuse et nostalgique : Philippe Rombi (*Swimming Pool*, *Angel*) et David Moreau (*Une vie à t'attendre*). En contrepoint, la bande originale du film *Drive* s'imposait aussi dans l'iPod d'Antoine.

Et le chant des oiseaux des bords de Marne.

<https://www.facebook.com/SophieLoubiereOfficiel>

## **SOPHIE LOUBIÈRE**

Née en 1966, auteure de neuf romans, de nouvelles policières et de dramatiques radio, Sophie Loubière publie son premier policier dans la collection « Le Poulpe ». Son univers : la maltraitance des sentiments, les secrets coupables de l'enfance. De Paris à San Francisco (Dans l'œil noir du corbeau), de sa Lorraine natale à la Route 66 (Black Coffee), entre empathie et défiance envers ses héros, elle construit son ouvrage, plonge le lecteur dans un trouble profond, puisant son inspiration dans des faits réels ou dans ce qui la touche intimement. Sophie Loubière est aussi une voix bien connue de la radio (« Dernier parking avant la plage » sur France Inter, France Info). Son roman L'Enfant aux cailloux (Prix Lion Noir, Grand Prix de la ville de Mauves-sur-Loire, Prix des Ancres Noires), vendu à plus de 60 000 exemplaires, est traduit dans plusieurs pays dont le Royaume-Uni et les États-Unis.

Consultez nos catalogues sur  
[www.12-21editions.fr](http://www.12-21editions.fr)



et sur

[www.fleuve-editions.fr](http://www.fleuve-editions.fr)

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21  
pour être informé des  
**offres promotionnelles**  
et de  
**l'actualité 12-21.**

Nous suivre sur



© 2015, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche

© Couverture : Anne Bontron. Photo : © Stephen Mulcahey / Arcangel Images

EAN : 978-2-823-81986-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Composition numérique réalisée par Facompo*